
- PALLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S
25 - VIII - 23 (1

III 25 VIII 23 (1

LE

FEU-FOLLET.

LE

FEU-FOLLET

ROMAN MARITIME

PAR

J. Fenimore Cooper;

Traduit de l'anglais par Defauconpret.

TOME PREMIER.





BRUXELLES,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1843

PRÉFACE.

La question de savoir quelle partie de la légende qui va suivre est strictement vraie, et quelle partie n'est qu'une fiction, est laissée douteuse dans l'intention expresse que les historiens qui n'ont rien de mieux à faire puissent employer leur temps à tracer cette ligne de séparation.

Quant à la scène choisie pour cette histoire, nulle apologie n'est jugée nécessaire. Inventer des excuses pour transporter un homme, soit en réalité, soit en imagination, sur une mer comme la

Méditerranée, et sur une côte comme celle de l'Italie, ce serait une affectation dont nous n'avons pas la moindre idée de nous rendre coupable. Il est vrai, — il est même probable, — que l'exécution pourra être au-dessous du dessein ; mais il ne peut y avoir grand mal à oser faire une noble tentative, ou du moins il ne peut en résulter que pour celui qui échoue en l'entreprenant. Nous espérons que ceux qui ont vu les lieux que nous avons si simplement et si imparfaitement décrits, pardonneront nos défauts par égard pour le service que nous avons voulu leur rendre, et que ceux qui n'ont jamais eu ce bonheur, trouveront nos faibles tableaux si supérieurs aux réalités qu'ils ont vues ailleurs, qu'ils croiront que nous avons réussi.

Nous n'avons rien de plus à dire de Raoul Yvart, de Ghita Caracioli et du petit *Feu-Follet*, que ce qui se trouve dans le corps de l'ouvrage. Comme Sancho le disait au chevalier, ceux qui nous ont fourni les faits qui ont rapport à tous les trois, — car nous classons un navire dans l'ordre animal, — nous ont dit qu'ils en étaient si cer-

tains, que nous pouvions en sûreté de conscience jurer qu'ils étaient vrais. Si nous sommes dans l'erreur, c'est donc une infortune que nous partageons avec l'honnête Pança, et cela sur un sujet presque aussi important que celui sur lequel il s'est mépris.

Après tout, le monde entend peu parler de cette multitude de détails qui forment l'ensemble des incidents sur mer, et il les connaît encore moins. Les historiens glanent quelques circonstances principales se rattachant peut-être à des batailles, à des traités, à des naufrages ou à des chasses, et tout le surplus reste en blanc pour la grande masse de la race humaine. On a dit avec raison que la vie de chaque homme, si elle était racontée simplement et avec clarté, se trouverait contenir une foule de leçons aussi utiles qu'amusantes; et il est également vrai que chaque journée à bord d'un bâtiment fournirait quelque chose d'intéressant à rapporter, si les notes sèches de la table de loch pouvaient être données dans le style graphique d'un observateur capable. Un bâtiment, isolé dans la solitude de l'Océan, est un

objet de réflexions et une source de sentiments poétiques aussi bien que moraux; et comme nous nous lassons rarement d'écrire sur ce sujet, nous désirons que, par une sorte de sympathie, ceux qui nous font l'honneur de nous former une sorte de clientèle littéraire, ne se lassent jamais de nous lire.

Notre principal intérêt, dans le cas dont il s'agit, se porte sur le contraste que nous avons essayé d'établir entre une croyance profonde et une infidélité fondée sur la légèreté du cœur. Nous croyons les deux tableaux vrais, eu égard à l'époque et aux pays respectifs, et nous avons tâché de les mettre convenablement en relief, et sans la moindre exagération. L'expérience de chaque jour prouve qu'il peut exister une forte sympathie naturelle entre des êtres qui sont en dissentiment complet sur un tel sujet, et qu'il est possible d'en trouver chez qui les principes sont plus forts que la plus insinuante et la plus trompeuse de toutes nos passions; c'est non-seulement ce que nous espérons, mais ce que nous croyons. Nous avons cherché à assigner la qualité la plus élevée et

la plus durable à cette portion de la race humaine dans laquelle nous sommes persuadé qu'il est le plus probable qu'elle se trouve.

Cet ouvrage est le septième roman maritime que nous nous sommes hasardé à offrir au public. Lorsque nous eûmes achevé le premier, nos amis nous prédirent avec confiance que nous éprouverions un échec, à cause de la maigreur du sujet et de ses accompagnements désagréables. Non-seulement leur prédiction ne s'est pas vérifiée, quant à nos humbles efforts, mais le goût du public pour ce genre d'ouvrages a duré assez longtemps pour qu'il reçût de plusieurs autres côtés un nombre assez considérable de rejetons de la même souche. Nous espérons seulement qu'en cette occasion il pourra trouver dans ce nouvel enfant une ressemblance de famille assez forte pour lui permettre de passer dans la foule, comme faisant partie de la même lignée.

I.

« Réfléchissant (la mer) les beautés du ciel, qui, des profondeurs de l'espace, viennent se peindre sur ses eaux, toutes ses teintes, depuis le splendide coucher du soleil jusqu'au lever des astres de la nuit, déploient leur magique variété; et maintenant tout change; une ombre plus pâle couvre les montagnes de son manteau; le jour qui expire meurt comme le dauphin, à qui chaque angoisse de la mort donne une nouvelle couleur. La dernière est la plus aimable, mais enfin elle a disparu, et tout est noir. »

Lord Byron, *Childe-Harold.*

Les charmes de la mer Tyrrhénienne ont été célébrés même du temps d'Homère. Le voyageur conviendra aisément que la Méditerranée en gé-

néral, ses belles limites, les Alpes et les Apennins, et ses côtes dentelées et irrégulières, forment la contrée la plus délicieuse de la terre connue en tout ce qui concerne le climat, les productions et la conformation physique. Les pays qui entourent cette immense nappe d'eau étendue au milieu des terres, avec leurs promontoires dominant cette image de l'Océan, leurs coteaux couverts de tout ce qu'il y a de pittoresque dans la vie humaine, leurs montagnes couronnées de tours, leurs flancs rocailleux consacrés par des ermitages, et leurs eaux sans rivales parsemées de navires gréés en quelque sorte tout exprès, de manière à faire un tableau, forment une espèce de monde à part, qui offre une source de délices pour tous ceux qui ont le bonheur d'en sentir les beautés; beautés qui non-seulement fascinent les yeux de ceux qui les voient, mais restent gravées dans le souvenir de ceux qui s'en sont éloignés, comme de glorieuses visions du passé.

C'est de ce fragment de la création, si éminemment beau sous son aspect le plus sombre, mais si souvent dégradé par les passions des hommes, même sous son aspect le plus brillant, que nous avons à nous occuper. Tandis que chacun admettra combien la nature a fait pour la Méditerranée,

personne ne niera que, jusqu'à une époque très-récente, elle ait été la scène de plus de violences et d'injustices que peut-être aucune autre partie du monde. Avec les races différentes qui occupent ses côtes au nord et au midi, races plus séparées encore par leurs destins que par leur origine, leurs habitudes et leur religion, barrière placée en quelque sorte entre les chrétiens et les musulmans, et d'une antiquité qui défie l'histoire, le sein de ses ondes azurées a réfléchi plus d'actes de violence, a été témoin de plus de scènes de carnage, et a entendu plus de cris de victoire entre le siècle d'Agamemnon et celui de Nelson, que tous les autres domaines de Neptune ensemble. La nature et les passions se sont réunies pour faire de cette mer l'image de la physionomie humaine, qui cache sous ses sourires et son expression presque divine la fournaise si souvent embrasée dans notre cœur, et le volcan qui consume notre bonheur. Pendant des siècles, le Turc et le More ont rendu dangereux pour les Européens de naviguer entre ces côtes souriantes; et quand le pouvoir des barbares disparaissait temporairement, ce n'était que pour faire place aux luttes de ceux qui les chassaient de l'arène pour l'occuper un moment.

Tout le monde connaît les circonstances qui

rendirent l'époque qui s'écoula entre 1790 et 1815 la plus fertile des temps modernes en événements, quoique les incidents variés qui ont marqué ce quart mémorable d'un siècle soient déjà devenus des souvenirs historiques. Tous les éléments de la lutte qui agita alors le monde semblent maintenant dans un état de calme aussi complet que s'ils eussent dû leur existence à un temps bien éloigné, et les hommes qui en ont été les témoins et qui vivent encore, ne se rappellent ce qui s'est passé dans leur jeunesse, que comme des événements rapportés dans les annales des siècles passés. Alors, chaque mois amenait une défaite ou une victoire, la relation d'un gouvernement renversé ou d'une province conquise. L'univers était agité comme le sont les hommes dans un moment de tumulte. Les êtres timides jettent un regard en arrière sur cette époque avec surprise, les jeunes gens avec doute, et les esprits turbulents et inquiets avec envie.

Les années 1798 et 1799 furent les deux plus remarquables de cette époque à jamais mémorable, et c'est sur cette période féconde et agitée que nous devons fixer l'imagination du lecteur, pour le placer au milieu des scènes que nous avons intention de décrire.

Vers la fin d'un beau jour du mois d'août, un

bâtiment léger, qu'on eût dit l'ouvrage des fées, favorisé par une douce brise venant de l'ouest, entrait dans ce qu'on appelle le canal de Piombino, en gouvernant à l'est. Le gréement des bâtiments de la Méditerranée est passé en proverbe par sa beauté pittoresque et recherchée, et l'on y rencontre tour à tour le chébec, la felouque, la polacre, la galiote, et quelquefois le lougre. Celui-ci, quoique se montrant moins fréquemment sur les eaux de l'Italie que dans la baie de Biscaye et sur la Manche, était pourtant le genre du bâtiment en question, circonstance que les marins qui le virent des côtes de l'île d'Elbe, regardèrent comme n'indiquant rien de bon. Un lougre à trois mâts, sur lequel se déployait une vaste voilure, très-ras sur l'eau, sa coque peinte en noir n'étant relevée que par un petit liteau rouge, tracé au-dessous de ses porte-haubans, et un plat-bord si élevé qu'on ne voyait au-dessus que le chapeau de quelques-marins d'une taille au-dessus de l'ordinaire, fut considéré comme un bâtiment suspect, et pas même un pêcheur n'aurait osé en approcher à portée du canon, tant qu'on ignorait ce qu'il était. Des lettres de marque, ou corsaires, comme c'était la mode de les appeler, se montraient assez souvent le long de cette côte, et il était quelquefois dangereux, même pour des bâ-

timents de nations amies, de les rencontrer, quand le pillage qu'un reste de barbarie légalise encore, leur avait manqué.

Ce lougre était réellement du port de cent cinquante tonneaux, mais sa coque peu élevée et peinte en noir lui donnait l'air d'être beaucoup plus petit qu'il ne l'était; cependant la voilure qu'il portait en arrivant vent arrière, *wing and wing* (1), comme disent les matelots de la Méditerranée, c'est-à-dire avec une voile de chaque côté, battant comme les ailes d'un oiseau, trahissait son caractère, et, comme nous l'avons déjà donné à entendre, les marins qui épiaient du rivage tous ses mouvements, secouaient la tête avec un air de méfiance, en causant entre eux, en fort mauvais italien, de la destination et des projets de ce bâtiment. Cette observation et les discours qui l'accompagnaient, avaient lieu sur le promontoire rocailleux qui s'élève au-dessus de la ville de Porto-Ferrajo, dans l'île d'Elbe, ville depuis ce temps devenue si renommée, comme capitale de la souveraineté en miniature de l'empereur Napoléon. Au fait, la demeure dont l'empereur déchu fit ensuite son palais était à une cinquantaine de toises des interlocuteurs, et donnait sur

(1) Littéralement « aile et aile. »

l'entrée du canal et les montagnes de la Toscane, ou plutôt de la petite principauté de Piombino : le système d'engloutir les petits États de l'Europe dans les plus grands n'avait pas encore été adopté dans toute son étendue. Cet édifice, de la grandeur des maisons de campagne du premier ordre dans les États-Unis, était alors, comme il l'est aujourd'hui, occupé par le gouverneur florentin de la partie de l'île dépendant de la Toscane. Il est situé sur l'extrémité d'un promontoire rocailleux peu élevé, formant le boulevard occidental d'une baie profonde, sur un côté duquel, et convenablement caché derrière un demi-cercle de rochers inclinant à l'ouest en forme de croissant, se trouve un petit port, complétement invisible du côté de la mer, comme s'il eût craint les visites semblables à celles qu'on pouvait attendre de bâtiments du même genre que l'étranger suspect. Ce petit port, qui avait moins d'étendue qu'un bassin moderne dans des places comme Londres et Liverpool, était suffisamment protégé contre tous dangers probables par des batteries; et quant aux éléments, un bâtiment placé sur une tablette dans un cabinet aurait à peine été plus en sûreté. Dans ce petit bassin domestique, qui, à l'exception de son étroite entrée, était complétement entouré d'édifices, se trouvaient alors quelques fe-

louques qui faisaient le commerce entre l'île et la côte adjacente de l'Italie, et un seul bâtiment autrichien, qui était venu du bout de la mer Adriatique pour prendre un chargement de fer, comme on le prétendait, mais autant pour avoir l'air de commercer avec une dépendance de l'Italie, que dans aucun autre dessein.

Dans le moment dont nous parlons, on ne voyait pourtant qu'une douzaine d'individus autour de ces maisons, ou dans les environs. La nouvelle qu'un lougre étranger tel que celui que nous venons de décrire, se montrait au large, avait attiré tous les marins sur le rivage; et la plupart des habitués du port les avaient suivis en montant les larges marches de rues tortueuses qui conduisaient sur les hauteurs derrière la ville, ou sur l'élévation rocailleuse d'où l'on découvrait la mer, du nord-est à l'ouest. L'approche du lougre avait produit sur les simples marins de ce port peu fréquenté à peu près le même effet que la vue d'un faucon sur les habitants emplumés et timides d'une basse-cour. Le gréement de ce bâtiment, circonstance suspecte en elle-même, avait été remarqué deux heures auparavant par une couple de pilotes côtiers qui passaient habituellement leurs moments de loisir sur les hauteurs, examinant les signes du temps et conversant ensemble;

et les conjectures auxquelles ils se livraient en ce moment avaient attiré sur la promenade de Porto-Ferrajo une vingtaine d'hommes qui s'imaginaient être ou qui étaient véritablement des connaisseurs en tout ce qui concerne la mer. Cependant lorsqu'on put bien distinguer la coque basse, longue et noire qui portait une telle voilure, chacun donna son opinion ; les bruits se propagèrent, et des centaines de personnes se rassemblèrent en cet endroit, qui, dans le jargon de Manhatta, aurait été probablement appelé une batterie ; et ce nom n'aurait pas été tout à fait impropre, car une petite batterie était établie en ce lieu, et dans une position à pouvoir aisément lancer un boulet à deux tiers de lieue de la terre, c'est-à-dire à la distance où se trouvait alors le lougre inconnu.

Tommaso Tonti était le plus vieux marin de l'île d'Elbe, et comme c'était un homme prudent et généralement discret, il en était l'oracle dans la plupart des choses qui avaient rapport à la mer. A mesure qu'un habitant, marchand de vin, épicier, aubergiste, ou mineur, arrivait sur la hauteur, son premier soin était de s'informer où était Maso ou Tonti, car on donnait indifféremment l'un ou l'autre de ces noms au vieux pilote, et ayant appris où il le trouverait, il se rendait invariablement à son côté, de sorte qu'un groupe

d'environ deux cents personnes, hommes, femmes et enfants, se forma bientôt autour de lui, comme les fidèles se rassemblent pour écouter un prédicateur qui a la vogue dans des moments de ferveur religieuse. Il est bon de remarquer aussi avec quelle considération ce petit rassemblement d'insulaires italiens traitait le patriarche marin en cette occasion. Personne ne criait pour lui faire des questions, et tous avaient soin de ne pas se placer devant lui, de peur de l'empêcher d'observer ce qui se passait sur la mer. Cinq ou six vieux marins comme lui étaient ses plus proches voisins, et à la vérité, ceux-ci n'hésitaient pas à parler, comme il convenait à leur expérience. Mais Tonti devait une bonne partie de sa réputation à la discrétion avec laquelle il rendait ses oracles, et peut-être à son adresse d'avoir l'air d'en savoir plus qu'il n'en voulait dire. Il se tenait donc sur la réserve, et tandis que ses vieux confrères donnaient leurs opinions, quelquefois contradictoires, sur ce bâtiment étranger, et que cent conjectures oiseuses passaient de bouche en bouche parmi tous les autres, tant hommes que femmes, pas un mot qui pût compromettre la réputation du vieux pilote, n'était sorti de sa bouche. Il laissait les autres parler tant qu'ils le voulaient; mais quant à lui, il convenait à ses habitudes, et peut-être à

la difficulté qu'il trouvait à résoudre la question, de garder un silence grave et de mauvais augure.

Nous avons parlé de femmes; un événement semblable dans une ville de trois à quatre mille âmes devait nécessairement attirer une partie du beau sexe sur les hauteurs. La plupart s'approchaient le plus près possible du vieux pilote, afin d'être les premières à apprendre la nouvelle et à la faire circuler. Mais il semblait que parmi les plus jeunes, il se trouvait aussi une sorte d'oracle, et une douzaine des plus jolies filles étaient rassemblées autour de Ghita, soit pour savoir ce qu'elle avait à dire sur le sujet de la curiosité générale, soit peut-être par un sentiment de modestie et de fierté, naturel à leur âge et dans leur condition, sentiment qui leur apprenait à montrer un peu plus de réserve que les femmes plus âgées et d'un rang plus humble. En parlant de condition et de rang, il ne faut pourtant entendre ces mots que dans un sens très-limité. Il n'y avait à Porto-Ferrajo que deux classes de société, les marchands et les ouvriers, sauf peut-être une douzaine d'exceptions en faveur de quelques employés du gouvernement, d'un avocat, d'un médecin et de quelques prêtres. Le gouverneur de l'île était un Toscan d'un rang distingué, mais il l'honorait rarement de sa présence, et son substitut était un homme

de la ville dont l'origine était trop connue pour qu'il pût se donner de grands airs dans le lieu de sa naissance. Les compagnes de Ghita étaient donc des filles de marchands qui, ayant appris à lire, allant quelquefois à Livourne, et étant admises en présence de la femme de charge du substitut du gouverneur, en étaient venues à se regarder comme devant se montrer au-dessus de la curiosité vulgaire de celles qui n'avaient pas les mêmes avantages. Ghita pourtant devait son ascendant à ses qualités personnelles, plutôt qu'au hasard qui aurait pu lui donner pour père un épicier ou un aubergiste, car la plupart de celles qui l'entouraient ne connaissaient ni son origine, ni même son nom de famille. Elle avait été amenée dans l'île six semaines auparavant, et laissée en pension par un homme qui passait pour son oncle chez un aubergiste nommé Cristoforo Dovi. Elle devait toute son influence à son bon sens, à un caractère décidé, à une conduite toujours modeste et dirigée par les convenances, à une taille pleine de grâce, et à des traits qui, sans être positivement beaux et réguliers, étaient attrayants au plus haut degré. Personne ne songea à lui demander jamais son nom de famille, et elle ne parut pas elle-même croire nécessaire de le mentionner. Le nom de Ghita lui suffisait; et quoiqu'il y eût à

Porto-Ferrajo deux ou trois jeunes filles qui le portaient aussi, huit jours après son arrivée, elle était devenue, d'un consentement général, la Ghita par excellence.

On savait que Ghita avait voyagé, car elle était arrivée, au vu et au su de tout le monde, à bord d'une felouque venant, disait-on, des États napolitains. Si cela était vrai, elle était probablement la seule personne de son sexe dans la ville qui eût jamais vu le mont Vésuve, ou jeté les yeux sur les merveilles d'une partie de l'Italie qui ne le cède en renommée qu'à la ville de Rome. On croyait donc naturellement que si quelque fille de Porto-Ferrajo pouvait deviner ce qu'était ce bâtiment étranger, ce devait être Ghita. C'était d'après cette supposition qu'elle avait, sans le savoir, et, s'il faut dire la vérité, sans le vouloir, amassé autour d'elle une réunion d'une douzaine de jeunes filles de son âge, et, à ce qu'il paraissait, de sa classe. Celles-ci cependant ne sentaient pas la nécessité de s'imposer la même retenue que les curieux qui faisaient foule près de Tonti; car quoiqu'elles respectassent la jeune étrangère leur amie, et qu'elles eussent écouté ses conjectures plus volontiers que celles de tout autre personne, elles avaient un désir si irrésistible d'entendre le son de leurs propres voix, que pas une minute ne se

passait sans une question faite à haute voix et avec volubilité; et les interjections étaient aussi nombreuses que les conjectures étaient invraisemblables et absurdes. L'une disait que c'était un bâtiment venant de Livourne avec des dépêches et ayant peut-être Son Excellence à bord; mais on lui rappela que Livourne était au nord, et que ce lougre qu'on voyait venait de l'ouest. Une autre pensait que c'était une cargaison de prêtres allant de la Corse à Rome; mais on lui répliqua que les prêtres n'étaient pas alors en assez grande faveur en France pour qu'on leur donnât pour ce voyage un bâtiment si supérieur à ceux qui naviguaient le plus communément sur la Méditerranée. Une troisième, ayant plus d'imagination que les deux premières, dit qu'elle doutait que ce fût véritablement un navire, des apparences trompeuses de cette sorte n'étant pas très-rares, et prenant ordinairement la ressemblance de quelque chose d'extraordinaire.

— Oui, répondit Annina; mais dans ce cas ce serait un miracle, Maria; et pourquoi aurions-nous un miracle à présent que le carême et les fêtes de Pâques sont passés?

Les autres se mirent à rire; et après une causerie qui dura quelque temps sur cet objet, il fut universellement admis que ce qu'on voyait était

un véritable bâtiment d'une espèce ou d'une autre, mais que ce n'était ni une felouque; ni une galiote, ni un speronare. Pendant tout ce temps, Ghita gardait le silence et réfléchissait aussi profondément que Tommaso lui-même, quoique par un motif très-différent. Malgré le babil et les opinions burlesques de ses compagnes, ses yeux se détournaient à peine un instant du lougre, et ils semblaient y être attachés par une sorte de fascination. S'il se fût trouvé là quelqu'un assez peu occupé pour observer cette fille intéressante, il aurait été frappé du jeu varié de ses traits, qui annonçaient une vive sensibilité, et qui réfléchissaient les émotions passagères de son cœur. Un tel observateur y aurait remarqué, tantôt une expression d'inquiétude et même d'alarme, s'il eût été assez habile pour distinguer ces émotions des sensations plus vulgaires de ses compagnes, et tantôt des éclairs de plaisir et de bonheur qui brillaient rapidement sur sa physionomie éloquente. Les couleurs de ses joues variaient souvent, et il y eut un instant où le lougre, semblant hésiter dans sa route, tantôt serra le vent, tantôt laissa arriver, comme un dauphin sautant dans l'eau, et où l'éclat du plaisir qui anima les grands yeux bleus de la jeune fille ne laissa rien à désirer à sa beauté. Mais aucune de ces expressions

passagères ne fut remarquée par le groupe babillard qui entourait la jeune étrangère, qui put céder aux impulsions qui les causaient sans qu'on la questionnât et qu'on l'en soupçonnât.

Quoique ces jeunes filles, avec la retenue de leur âge et de leur sexe, se tinssent à quelque distance du rassemblement général, elles n'étaient qu'à sept ou huit pas de l'endroit où se trouvait Tommaso Tonti, et elles purent l'entendre quand il parla; mais il ne lui plut de le faire que lorsqu'il fut questionné par le podestat, Vito Viti, qui parut en personne en ce moment sur la hauteur, qu'il était si fatigué d'avoir gravie, qu'il soufflait comme une baleine qui monte à la surface de l'eau pour respirer.

— Que dis-tu de ce bâtiment, Maso? dit le magistrat, après l'avoir examiné lui-même quelques instants en silence, car il se sentait autorisé par sa place à interroger qui bon lui semblait.

— Je dis que c'est un lougre, signor, répondit laconiquement le vieux marin, et certainement avec vérité.

— Sans doute, voisin Tonti; c'est ce que nous voyons tous. Mais il y a plusieurs sortes de lougres: des lougres-felouques, des lougres-polacres, des lougres-galiotes. De quelle espèce est celui-ci?

— Ce n'est pas là le langage du port, signor podestat. Nous appelons une felouque, felouque; une polacre, polacre; une galiote, galiote, et un lougre, lougre. Le bâtiment que nous voyons est un lougre.

Tommaso parlait d'un ton affirmatif, car il sentait qu'il était sur son terrain, et il n'était pas fâché de montrer publiquement qu'il entendait mieux ce genre d'affaires qu'un magistrat. De son côté le podestat était piqué et désappointé; car il s'était réellement imaginé qu'il traçait une distinction subtile, à peu près comme il avait coutume de le faire dans ce qui était du ressort du barreau, et son ambition était de passer pour savoir un peu de tout.

— Eh bien! Tonti, répondit le signor Viti, d'un air de protection et avec un sourire affable, comme c'est une affaire qui n'a pas l'air de devoir aller devant les cours supérieures de justice à Florence, nous pouvons nous contenter de votre explication, et je n'ai pas envie de la contester. — Ainsi un lougre est un lougre.

— Oui, signor, c'est précisément ce que nous disons dans le port. Un lougre est un lougre.

— Et vous déclarez que ce bâtiment est un lougre? et vous seriez prêt à l'affirmer sous la foi du serment devant une cour de justice?

L'honnête Tommaso ne voyant aucune nécessité d'un serment dans cette affaire, et ayant toujours quelques scrupules de conscience en pareil cas, même quand les officiers de justice ne tenaient pas la Bible en main, hésita à répondre, et jeta un nouveau coup d'œil sur le bâtiment étranger.

— Oui, signor, dit-il enfin, après s'être de nouveau convaincu que ses yeux ne le trompaient pas. — Je pourrais faire serment que ce bâtiment est un lougre.

— Et pourrais-tu dire aussi, brave Tonti, à quelle nation il appartient? C'est une chose aussi importante que le gréement dans ces temps de troubles.

— Vous avez raison, signor podestat; car si ce bâtiment est algérien, ou more, ou même français, sa visite dans le canal d'Elbe ne nous ferait certainement pas grand plaisir. J'y ai remarqué différents signes qui me font penser qu'il appartient tantôt à une nation, tantôt à une autre, et je vous prie de m'excuser si je vous demande d'attendre qu'il soit un peu plus près avant de vous donner une opinion positive sur cette question.

Comme cette demande était raisonnable, le podestat n'y fit aucune objection. En se détournant, il aperçut Ghita... Elle avait fait une visite à sa nièce, il avait conçu une opinion favorable de son

intelligence, et il résolut de profiter de cette occasion pour s'amuser à causer avec elle.

— Voilà ce pauvre diable, l'honnête Maso, bien embarrassé, dit-il en s'approchant d'elle, souriant avec un air de bonté, comme par compassion pour l'embarras du vieux pilote. — Il veut nous persuader que ce bâtiment est un lougre, et il ne peut nous dire à quelle nation il appartient!

— C'est bien un lougre, signor, dit Ghita, reprenant longuement haleine, comme si elle se fût sentie soulagée en parlant.

— Comment! avez-vous la prétention de vous connaître assez en bâtiments pour distinguer un lougre d'une felouque à la distance d'une lieue?

— Je ne crois pas que celui-ci soit à une lieue, signor; il n'est guère qu'à une demi-lieue, et la distance diminue rapidement, quoique le vent soit si léger. Quant à distinguer un lougre d'une felouque, cela n'est pas plus difficile que de distinguer une maison d'une église, ou un révérend père d'un matelot.

— Sans doute, et c'est ce que j'aurais dit à Maso, si ce vieil entêté eût voulu m'écouter. — Oui, la distance est à peu près ce que vous dites, et rien n'est plus facile que de voir que c'est un lougre. Quant à la nation à laquelle il appartient...

— Cela n'est pas si aisé à dire, signor, à moins que le bâtiment ne montre son pavillon.

— Par saint Antoine! tu as raison, ma chère enfant; et il faut qu'il nous le montre. Aucun bâtiment n'a le droit d'approcher si près d'un port de Son Altesse Impériale et Royale sans montrer son pavillon, pour annoncer en même temps ses bonnes intentions et sa nation. — Mes amis, les canons de la batterie sont-ils chargés comme d'ordinaire?

La réponse ayant été affirmative, il y eut quelques instants de consultation entre les personnages les plus importants qui se trouvaient sur la hauteur; après quoi le podestat marcha d'un air empressé vers la maison du gouvernement... Cinq minutes après, des soldats parurent à la batterie, et ils firent les préparatifs nécessaires pour pointer un canon de 18 sur le lougre étranger. La plupart des jeunes filles se détournèrent en se bouchant les oreilles, car elles n'étaient pas à plus de cinquante toises de la batterie; mais Ghita, les joues pâles, quoiqu'elle eût l'œil ferme, et sans le moindre symptôme de crainte personnelle, suivait avec la plus vive attention tous les mouvements des artilleurs, et dès qu'elle les vit se préparer à allumer la mèche, l'inquiétude lui fit rompre le silence.

— Ils ne vont sûrement pas faire feu sur le lougre, signor podestat? s'écria-t-elle. — Cela ne peut être nécessaire pour l'obliger à hisser son pavillon. Jamais je n'ai vu agir ainsi dans le sud.

— Vous ne connaissez pas nos bombardiers toscans, signorina, répondit le magistrat avec un sourire de satisfaction et un geste de triomphe. Il est heureux pour l'Europe que le grand-duché soit si petit, sans quoi de pareilles troupes pourraient être plus à craindre que toutes les armées de la France.

Ghita ne fit aucune attention à ce trait d'orgueil provincial. Elle resta semblable à une statue représentant l'Inquiétude, tandis que les artilleurs s'acquittaient de leur devoir. En moins d'une minute la mèche fut allumée, appliquée, et le coup partit. Toutes ses compagnes poussèrent des exclamations, invoquèrent tous les saints, et quelques-unes se jetèrent même à terre de frayeur. Ghita, quoiqu'en apparence la plus faible de toutes, demeura droite et ferme. La lumière et l'explosion ne produisirent aucun effet sur elle, et pas un des artilleurs ne parut moins ému que cette jeune fille. Elle imita même la manière des soldats, en se tournant pour suivre des yeux le boulet dans son vol rapide, quoiqu'elle eût les mains jointes, et qu'elle parût attendre le résultat en

tremblant. Quelques secondes d'incertitude s'écoulèrent bientôt; elle vit le boulet effleurer l'eau à un quart de mille en avant du lougre, et, après deux autres ricochets, s'enfoncer dans l'eau par son propre poids à la même distance.

— Bénie soit santa Maria! murmura-t-elle, se parlant à elle-même sans y penser, tandis qu'un sourire, moitié de plaisir, moitié d'ironie, jouait sur ses lèvres. Ces artilleurs toscans n'ont pas la main fatale.

— Ce coup a été judicieusement tiré, belle Ghita, s'écria le podestat, retirant ses mains de ses deux oreilles, et le canon étonnamment bien pointé. Encore un boulet envoyé aussi loin en avant du lougre, et un troisième tombant entre les deux, et cet étranger apprendra à montrer plus de respect à la Toscane. — Que dis-tu à présent, honnête Maso? Ce lougre nous dira-t-il quel est son pays? ou bravera-t-il plus longtemps notre pouvoir ?

— S'il est prudent, il hissera son pavillon; mais je ne vois rien qui annonce qu'il s'y prépare.

Il est certain que le lougre, quoiqu'à portée des canons de la batterie, ne faisait aucune disposition pour satisfaire la curiosité ou calmer les craintes des habitants de la ville. On voyait deux

ou trois de ses matelots montés dans son gréement; mais ils faisaient leur besogne sans se presser, et ils ne semblaient pas distraits de leur travail par le salut qu'ils venaient de recevoir. Cependant, au bout de quelques minutes, le lougre changea l'écoute de sa grande voile de bord, serra un peu le vent, et présenta le cap un peu plus vers la terre, comme s'il eût eu dessein de gouverner vers la baie en doublant le promontoire. Ce mouvement fit que les artilleurs suspendirent leur feu, et le lougre était arrivé à un mille des rochers quand il changea de nouveau de route, et se dirigea encore une fois vers l'entrée du canal. Cette manœuvre lui valut un second coup de canon, qui justifia complétement les éloges du magistrat; car le boulet tomba aussi en avant du lougre, que le premier était resté en arrière.

— Voyez, signor, s'écria vivement Ghita en se tournant vers le podestat; à présent qu'ils connaissent vos désirs, ils vont hisser leur pavillon. Sûrement les artilleurs ne tireront plus ?

— Ce serait agir contre la loi des nations, signora, et imprimer une tache à la civilisation de la Toscane. Vous voyez que les artilleurs ont fait la même remarque que vous, car ils mettent de côté leurs instruments. *Cospetto!* c'est dommage qu'ils n'aient pu tirer leur troisième coup, car vous

auriez vu le boulet frapper le lougre. Jusqu'ici vous n'avez vu que leurs préparatifs.

— Cela suffit bien, signor podestat, répondit Ghita en souriant ; car elle pouvait sourire maintenant qu'elle voyait que les tirailleurs n'avaient plus dessein de faire feu sur le lougre. Nous avons tous entendu parler de vos canonniers d'Elbe, et ce que je viens de voir me prouve ce qu'ils peuvent faire quand l'occasion l'exige. Mais regardez, signor, le lougre s'apprête à satisfaire notre curiosité.

Effectivement le bâtiment inconnu jugeait alors à propos de se conformer aux usages des nations. Nous avons déjà dit qu'il arrivait vent arrière, aile et aile, c'est-à-dire ses voiles étant établies en ciseaux, une de chaque côté de sa coque, genre de voilure qui donne à la felouque, et surtout au lougre, la plus pittoresque de leurs attitudes gracieuses. N'adoptant pas l'usage de ces voiles à petites envergures que le manque d'équipages nombreux a introduites parmi nous, ces marins, que nous pourrions appeler classiques, élèvent en tête de leurs mâts ces longues vergues avec leurs voiles en pointe qui ne présentent que peu de surface dans la partie élevée, mais dont les limites dans la partie inférieure ne sont bornées que par la possibilité de les border, compensant ainsi par

leur largeur dans le bas ce qui leur manque en élévation. L'idée des voiles de la felouque, particulièrement, semble avoir été littéralement prise des ailes d'un grand oiseau de mer, la forme en approchant de si près, qu'avec sa voilure établie de la manière qui vient d'être mentionnée, un de ces légers esquifs ressemble beaucoup à la mouette ou au faucon se balançant dans l'air ou fondant sur sa proie. Le gréement du lougre a peut-être moins de cette beauté qui fait l'ornement d'un tableau que la voile strictement latine; mais il en approche tellement, qu'il est toujours agréable à l'œil, et, dans l'évolution particulière qui vient d'être décrite, il a presque autant de grâce. Cependant aux yeux du marin, il a l'air de rendre plus de service; car ce mode de porter ses voiles rend un bâtiment en état de lutter contre les plus forts coups de vent et la mer la plus houleuse, tandis qu'il est si agréable à la vue par une douce brise et sur une mer calme.

Le lougre qui était alors sous les hauteurs de l'île d'Elbe avait trois mâts, quoiqu'il n'eût alors établi de voiles que sur son mât de misaine et son grand mât. Son troisième mât était placé sur le couronnement, et portait une petite voile qu'on nomme voile de tape-cul, et qui, comme l'indique ce nom un peu vulgaire, est destinée à forcer le bâtiment au vent, lorsqu'il en est au plus près. Il

n'y avait en ce moment sur la mer rien qu'on pût strictement appeler du vent, quoique Ghita sentît ses joues, qui étaient naturellement échauffées par le sang de son pays, rafraîchies par un zéphyr si doux, qu'il séparait à peine de temps en temps des tresses de cheveux qui semblaient le disputer de finesse avec la soie du sol qui l'avait vue naître; et si ces boucles naturelles eussent été un peu moins légères, elles auraient à peine été dérangées par le souffle presque insensible de la brise de mer. Mais les voiles du lougre étaient en toile si légère qu'elles se gonflaient comme un ballon au moindre souffle de vent, quoiqu'elles vinssent de temps en temps battre les mâts dans ces tangages occasionnés par la houle, et les voiles en forte toile étaient réservées pour les mauvais temps; mais, en général, ces voiles en toile légère restaient gonflées et recevaient le vent, comme par suite de leur propre volonté plutôt que par la force d'un pouvoir mécanique. L'effet qui en résultait sur la coque était presque magique; car malgré le peu de force du pouvoir presque imperceptible qui chassait le lougre en avant, la légèreté et la forme exquise de ce bâtiment le mettaient en état de filer trois à quatre nœuds par heure, c'est-à-dire de faire autant de chemin qu'un bon marcheur. Son mouvement était à peine sensible pour ceux

qui étaient à bord, et il semblait glisser plutôt que fendre l'eau; la trace que son taille-mer laissait sur la surface n'excédant guère celle que laisserait un doigt traîné avec vitesse dans cet élément. Cependant, le plus léger mouvement du gouvernail changeait sa route, mais il y obéissait avec autant d'aisance et de grâce qu'en montre le cygne en décrivant différents détours dans l'eau. Dans le moment actuel, la voile de tape-cul, qui était carguée et qui pendait en festons sur la vergue légère, prête à servir au besoin, ajoutait singulièrement à l'air d'être « prêt à tout », qui lui donnait aux yeux d'un marin cette apparence suspecte qui avait éveillé les soupçons de Maso.

Les préparatifs pour hisser le pavillon, que l'œil vif et intelligent de Ghita avait aperçus, et qui n'avaient pas même échappé aux regards moins clairvoyants des artilleurs, se faisaient au bout extérieur de la vergue de tape-cul. Un mousse était monté sur le couronnement, et il était évident qu'il préparait la drisse du pavillon dans ce dessein. Au bout d'une demi-minute, il disparut, et l'on vit hisser régulièrement le pavillon à la place qui lui était destinée. D'abord la toile resta suspendue en ligne droite, de manière à éluder tout examen; mais bientôt, comme si tout à bord de ce bâtiment avait été aussi léger et aussi aérien

que lui-même, on la vit se déployer, et offrir à tous les yeux le fond blanc et la croix rouge du pavillon anglais.

— *Inglese!* s'écria Maso, fort aidé à faire cette conjecture par la vue du pavillon; — oui, signor, c'est un bâtiment anglais. C'était ce que j'avais pensé d'abord en le voyant, mais comme les bâtiments de cette nation ne sont pas communément gréés en lougres, j'ai craint de me compromettre en le disant.

— Eh bien, honnête Maso, on est heureux, dans ces temps de troubles, d'avoir à son côté un marin expérimenté comme vous. Je ne sais comment nous aurions pu, sans vous, découvrir à quelle nation appartient ce bâtiment. — Un navire anglais! — *Corpo di Bacco!* Qui aurait jamais cru qu'une nation si maritime et si éloignée de nous, aurait envoyé un si petit esquif à une si vaste distance? Sur ma foi, Ghita, c'est un voyage d'ici à Livourne, mais j'ose dire que l'Angleterre est vingt fois plus loin.

— Je ne connais pas l'Angleterre, signor, mais j'ai entendu dire que notre mer ne baigne pas les côtes de ce pays. Quoi qu'il en soit, c'est bien le pavillon de cette nation, car je l'ai vu souvent, et je le reconnais. Beaucoup de bâtiments de ce pays fréquentent les côtes méridionales de l'Italie.

— Oui, c'est un pays fameux pour les marins, quoiqu'on m'ait dit qu'il ne s'y trouve ni vin ni huile. De plus il est allié de l'empereur et ennemi mortel des Français, qui ont commis tant de dévastations dans le nord de l'Italie. C'est quelque chose, Ghita, et tout Italien doit l'honorer. — Je crains que ce bâtiment n'ait pas dessein d'entrer dans notre port.

— Il gouverne certainement comme s'il n'en avait pas l'intention, signor podestat, répondit Ghita, en soupirant si doucement qu'elle seule put entendre le bruit de ce soupir. — Peut-être est-il à la recherche de quelque bâtiment français, dont on dit qu'on vit un si grand nombre l'année dernière naviguant vers l'Orient.

— Ah! c'était vraiment une vaste entreprise, répondit le magistrat, étendant les bras en demi-cercle, et ouvrant de grands yeux par forme d'accompagnement à son discours. Le général Bonaparte, celui qui avait fait le diable dans le Milanais et les États du pape pendant les deux années précédentes, était parti, disait-on, avec deux ou trois cents vaisseaux pour aller Dieu sait où. Les uns disaient que c'était pour détruire le saint sépulcre, les autres qu'il allait détrôner le Grand Turc, et quelques autres qu'il voulait s'emparer de toutes les îles de la Méditerranée. Un

navire qui mouilla ici la semaine suivante nous dit qu'il avait pris possession de l'île de Malte, auquel cas nous pouvions nous attendre à avoir quelque embarras ici. J'avais mes soupçons dès le commencement.

— J'ai entendu dire tout cela dans le temps, signor, et mon oncle pourrait probablement vous en dire davantage. — Comme ces nouvelles nous inquiétaient tous!

— Eh bien, tout est fini à présent, et les Français sont en Égypte. — Votre oncle, Ghita, est allé sur le continent, à ce que j'entends dire?

Le podestat eut l'air de faire cette question avec un ton d'insouciance; mais il ne put s'empêcher de la faire suivre d'un regard de soupçon.

— Je le crois ainsi, signor, répondit Ghita, mais je connais fort peu ses affaires. Au surplus, voici le temps arrivé où je dois l'attendre. — Ah! voyez, Excellence! — titre qui ne manquait jamais de mettre le podestat en belle humeur, et de détourner son attention des autres pour la reporter exclusivement sur lui; — ce lougre paraît réellement disposé à regarder dans votre baie, sinon à y entrer.

Ce peu de mots suffirent pour changer le cours de la conversation; et dans le fait, Ghita n'avait dit que la vérité. Le lougre, qui avait alors dé-

passé le promontoire à l'ouest, paraissait réellement disposé à prouver que la jeune fille ne s'était pas trompée dans sa conjecture. Il avait changé l'écoute de la grande voile de bord ; la misaine et la grande voile furent bordées à bâbord, et il lofa un peu, de manière à présenter le cap à la terre du côté opposé de la baie, au lieu de continuer à faire route dans la direction de la passe. Ce changement dans la route du lougre produisit un mouvement général dans la foule, qui commença à quitter les hauteurs et se hâta de descendre les rues qui y conduisaient, afin de se rendre sur le port. Maso et le podestat marchaient à la tête de l'avant-garde en descendant, et les jeunes filles, au milieu desquelles était Ghita, les suivaient avec autant d'empressement que de curiosité. Lorsque la multitude eut pris place sur les quais, dans les rues, sur les ponts des felouques, et sur tous les points qui commandaient la vue de la mer, on vit le bâtiment glisser au centre de cette baie large et profonde, ses voiles bien bordées, gouvernant au plus près, et pour ainsi dire dans le lit du vent, si l'on peut appeler vent ce qui n'était guère que le soupir du zéphyr classique. Son allure était nécessairement lente, mais elle continuait à être pleine de légèreté, d'aisance et de grâce. Après avoir dépassé l'entrée de la baie au

moins d'un mille, il vira vent devant, et se dirigea vers le port. Mais il se trouvait alors si affalé près des hautes terres situées à l'ouest, qu'elles l'abritaient complétement; et après avoir conservé ses voiles dehors pendant environ une demi-heure dans la petite rade, il les cargua subitement, et jeta l'ancre.

II.

Avec une pacotille de quelques phrases françaises apprises par cœur, beaucoup à apprendre, rien à enseigner, le jeune homme, obéissant aux ordres de son père, part pour aller dans les pays étrangers.

COWPER.

Il faisait alors presque nuit, et la foule, ayant satisfait sa curiosité oiseuse, commença à se disperser peu à peu. Le signor Viti resta le dernier, croyant de son devoir d'être sur le qui-vive dans un pareil temps de troubles. Mais, malgré toute son activité affairée, il échappa à sa vigilance et à son attention de remarquer que le commandant du lougre qui était entré dans la baie avec tant

de confiance, avait jeté l'ancre de manière à ce que pas une seule bouche à feu des batteries n'aurait pu être pointée contre son bâtiment, tandis qu'il aurait pu envoyer des bordées sur tous les points du petit havre, s'il eût été disposé à en venir à des hostilités. Mais Vito Viti, quoique admirateur si enthousiaste de l'art de l'artillerie, n'était pas artilleur, et il n'aimait pas à réfléchir sur les effets d'un boulet, à moins qu'ils ne fussent à craindre pour les autres, et non pour lui.

De tous les individus méfiants, craintifs et curieux qui s'étaient rassemblés sur le port et dans les environs, depuis qu'on avait vu que le lougre avait dessein d'entrer dans la baie, Tommaso et Ghita étaient seuls restés, les yeux toujours fixés sur ce bâtiment, après qu'il eut jeté l'ancre. Les employés chargés de l'exécution des lois de la quarantaine, ce grand épouvantail de la Méditerranée, avaient hélé le lougre à haute voix, et l'on avait répondu à leurs questions de manière à ne leur laisser aucun scrupule pour le moment. A leur demande : « D'où venez-vous? » faite en italien, on avait répliqué dans la même langue : « D'Angleterre, en touchant à Lisbonne et à Gibraltar. » Les noms de ces pays n'inspiraient aucune crainte de la peste, et l'on y délivrait alors des certificats de santé satisfaisants. Mais le nom

du bâtiment avait été donné de manière à embarrasser tous les savants en anglo-saxon qu'on put trouver à Porto-Ferrajo. Une voix l'avait prononcé distinctement à bord du lougre, et il avait été répété plus lentement à la requête d'un officier de la quarantaine, ainsi qu'il suit :

— *Come chimate il vostro bastimento?*

— *Wing-and-Wing.*

— *Come?*

— *Wing-and-Wing.*

Il s'ensuivit une assez longue pause, pendant laquelle les employés de la quarantaine conférèrent ensemble, et comparèrent la manière dont ces sons inconnus avaient frappé l'oreille de chacun d'eux. Enfin, ils s'adressèrent à un interprète qui prétendait savoir l'anglais, mais qui ne connaissait de cette langue que tout juste ce qu'on peut en connaître dans un port peu fréquenté, et lui demandèrent ce que ces mots signifiaient :

— *Ving-y-Ving*, grommela ce fonctionnaire.

— Quel chien de nom est-ce là? Demandez-le-leur encore une fois.

— *Come si chiama la vostra barca, signori Inglesi?* demanda l'employé qui hélait.

— *Diable!* s'écria en français avec impatience celui qui répondait à bord du lougre. — On l'appelle *Wind-and-Wing*, répéta-t-il encore en an-

glais. — *Ala e ala*, ajouta-t-il, donnant la traduction de ces mots en italien.

— *Ving-y-Ving.* — *Ala e Ala!* répétèrent les employés de la quarantaine, se regardant les uns les autres en riant, mais d'un air surpris et embarrassé.

Cette petite scène se passait pendant que le lougre jetait l'ancre et que la foule se dispersait. Elle occasionna quelque gaieté, et le bruit se répandit bientôt dans la ville qu'il venait d'arriver d'*Inghilterræ* un bâtiment qui s'appelait *Ving-y-Ving*, dans le dialecte de ce pays, ce qui voulait dira *ala e ala*, en italien, nom qui frappa tous ceux qui l'entendirent, comme étant assez absurde. Cependant, comme pour donner une confirmation du fait, on hissa au bont de la grande vergue du lougre un petit pavillon carré sur lequel étaient peintes ou brodées deux grandes ailes semblables à celles qu'on trouve quelquefois dans certaines armoiries, et ayant entre elles le rostrum d'une galère, de manière à offrir dans l'ensemble à peu près la même forme que celle que l'imagination humaine a prêtée à ces êtres célestes, les chérubins. Cet emblème parut satisfaire les spectateurs qui connaissaient trop bien cette image pour ne pas se faire enfin une idée assez distincte de ce que signifiaient les mots *ala e ala*.

Comme nous l'avons déjà dit, Tommaso Tonti était resté sur le port, ainsi que Ghita, après que tous les autres l'avaient quitté pour retourner chez eux et aller souper. Le pilote, — car c'était ainsi qu'on appelait ordinairement Tonti, parce qu'il connaissait parfaitement toute la côte, et qu'il était fréquemment employé à diriger la navigation des bâtiments qui la fréquentaient — avait pris son poste à bord d'une felouque, à laquelle il appartenait, et d'où il surveillait toutes les manœuvres du lougre, tandis que la jeune fille était restée sur le quai, position qui convenait mieux à son sexe, puisqu'elle se trouvait ainsi à l'abri de tout contact immédiat avec de grossiers matelots, quoiqu'elle pût aussi bien voir tout ce qui se passait à bord du *Wing-and-Wing*. Il s'écoula pourtant plus d'une demi-heure avant que personne parût songer à se rendre à terre; mais lorsque la nuit fut tombée, un canot fut mis à la mer, et on le vit se diriger vers l'escalier de débarquement, au bas duquel deux employés des douanes étaient déjà descendus quand il y aborda.

Il est inutile d'entrer dans le détail des formes qui furent observées en cette occasion. Les deux fonctionnaires avaient leurs lanternes, et ils examinèrent avec soin, suivant l'usage, les papiers que soumit à leur inspection le marin qui arrivait

sur le canot; mais il paraît qu'ils étaient parfaitement en règle, car on lui permit de monter à terre. Ghita s'approcha de ce groupe. Elle était enveloppée d'une grande mante qui rendait difficile et presque impossible de la reconnaître, mais elle examina avec attention les traits et la tournure de cet étranger. Elle parut satisfaite de cet examen, et disparut aussitôt. Il n'en fut pas de même de Tonti, qui, ayant quitté sa felouque, arriva au haut de l'escalier assez à temps pour dire un mot à l'inconnu.

—Signor, lui dit-il, Son Excellence le podestat m'a ordonné de vous dire qu'il attend le plaisir de votre compagnie chez lui. Sa maison est près d'ici, dans la principale rue de la ville, et la course ne vous fatiguera pas. Je sais qu'il serait désappointé s'il n'avait pas l'honneur de vous voir.

— Son Excellence n'est pas un homme qu'on doive désappointer, répondit l'étranger en fort bon italien, — et cinq minutes lui prouveront mon empressement à lui rendre mes devoirs. Se tournant vers les matelots qui l'avaient amené à terre, il leur ordonna de retourner à bord du lougre, et de faire attention au signal par lequel il pourrait les rappeler à terre.

Tommaso, tout en le conduisant chez Vito Viti,

lui fit quelques questions dans l'espoir d'éclaircir certains doutes qui lui restaient encore.

— Depuis quand, signor capitano, lui demanda-t-il, les Anglais ont-ils commencé à naviguer sur des lougres? C'est un genre de bâtiment qui n'était guère en usage parmi votre nation.

— *Corpo di Bacco!* répondit l'étranger en riant, quand vous m'aurez dit quel est le jour précis où la contrebande a introduit pour la première fois dans mon pays de l'eau-de-vie et des dentelles de France, je répondrai à votre question. Il paraît que vous n'avez jamais été sur mer jusque dans la baie de Biscaye, et encore moins dans la Manche, sans quoi vous sauriez que l'on connaît à Guernesey le gréement d'un lougre mieux que celui de tout autre bâtiment.

— Guernesey est un pays dont je n'ai jamais entendu parler. Ressemble-t-il à la Hollande ou à Lisbonne?

— Ni à l'un ni à l'autre. Guernesey est un pays qui était autrefois français, et où le plus grand nombre de personnes parlent encore français, quoique les Anglais en soient maîtres depuis plusieurs siècles. C'est une île qui appartient au roi George, mais qui est encore à demi française par les noms et les usages. C'est pourquoi nous y pré-

férons le lougre au cutter, dont le gréement a quelque chose qui est plus anglais.

Tommaso garda le silence ; car si cette réponse contenait la vérité, elle dissipait la plupart de ses soupçons. Il avait remarqué dans le gréement de ce bâtiment tant de choses qui avaient un air français, qu'il n'aurait osé affirmer à quel pays il appartenait : mais si le compte que le capitaine venait d'en rendre était véritable, toute cause de méfiance disparaissait. Il était tout simple qu'un bâtiment gréé dans une île dont les habitants étaient français d'origine, offrît dans son gréement quelques signes qui l'annonçaient.

Le podestat était chez lui dans l'attente de cette visite, et Tonti, laissant l'étranger dans l'antichambre, eut d'abord avec lui une conférence privée. Pendant ce court intervalle, le pilote fit part au magistrat de tout ce qu'il avait à lui dire, c'est-à-dire de ses doutes et de la solution apparente que l'étranger avait donnée. Il se retira, après avoir reçu une gratification d'un paul. Vito Viti alla alors joindre l'étranger ; mais il n'avait pas encore de lumières, et il faisait si noir qu'aucun d'eux ne put distinguer les traits de l'autre.

— Signor capitano, dit le magistrat, le vice-gouverneur est chez lui sur la montagne, et il attend de moi que je lui fasse le plaisir de vous

présenter à lui, afin qu'il vous fasse les honneurs du port.

Il parlait d'un ton si poli, et cette proposition était en elle-même si raisonnable et si conforme à l'usage, que l'étranger n'y fit aucune objection. Ils partirent donc pour se rendre à la maison du gouvernement, — bâtiment qui, par la suite, fut illustré en devenant la résidence d'un soldat qui réussit presque à subjuguer toute l'Europe. — Vito Viti était un petit homme chargé d'embonpoint, et il prit son temps pour monter une rue qui ressemblait à un escalier; mais son compagnon passait d'une terrasse à une autre avec une aisance et une agilité qui auraient prouvé qu'il était jeune, si on ne l'avait vu à sa tournure, malgré l'obscurité.

Andréa Barrofaldi, le vice-gouverneur, était un homme tout différent de son ami le podestat. Quoiqu'il ne connût guère davantage le monde par pratique, il avait beaucoup lu, et il devait en partie sa place à la circonstance qu'il avait composé plusieurs ouvrages qui certainement ne contenaient pas des preuves saillantes de génie, mais qui étaient utiles dans leur genre, et qui annonçaient de l'érudition. Il est rare qu'un simple homme de lettres possède les qualités nécessaires à un homme public, et cependant on re-

marque en général dans tous les gouvernements, et surtout dans ceux qui se soucient fort peu de littérature, une sorte d'affectation à la protéger, qu'ils jugent nécessaire à leur réputation. C'est ainsi que, dans les États-Unis d'Amérique, où les lois ont si peu d'égard aux droits et aux intérêts des littérateurs que, pour qu'ils puissent se livrer à leurs travaux habituels, elles les assujettissent à des frais et prononcent contre eux des peines dont on ne songe à les frapper dans aucun autre pays chrétien, on affiche de hautes prétentions à ce genre de libéralité, quoique le système de récompenses et de punitions (1) qui y prévaut,

(1) On parle tant dans les journaux américains de l'intérêt que le public prend à la littérature, — intérêt qui se borne à acheter les ouvrages dont on a besoin, et à laisser les autres chez le libraire, — que cette circonstance rappelle fortement l'histoire de cette créole qui discutait un jour en présence de quelques amis la manière dont on devait s'y prendre pour gouverner les esclaves nègres. — Pour les bien gouverner, dit-elle, il faut avoir un système, et j'en ai adopté un. Mon système à moi, c'est celui des punitions et des récompenses. Et se tournant alors vers ses nègres, en disant à ses amis de faire attention à l'effet que produiraient sur eux ses paroles, elle leur dit : — Mes amis, c'est demain que commence la récolte des cannes. Vous me connaissez ; vous connaissez mon système ; c'est un système de punitions et de récompenses : si vous ne travaillez pas bien, vous serez battus de verges, ce sera votre punition ; mais si vous tra-

exige ordinairement que celui qui veut profiter de cette prétendue libéralité commence par abjurer ses principes, pour prouver qu'il est propre à remplir ses fonctions. Andréa Barrofaldi n'avait pourtant fait aucun de ces soubresauts politiques, et il avait été nommé à la place qu'il occupait, sans même avoir fait la protestation solennelle qu'il ne l'avait jamais sollicitée. Cette place lui avait été donnée par le Fossombrone de son temps, sans que les journaux toscans eussent songé à dire qu'il avait hésité à l'accepter. En un mot, les choses s'étaient passées comme elles se passent ordinairement, quand il y a au fond de la franchise et de la bonne foi, sans prétention ni commentaire. Il y avait alors dix ans qu'il occupait cette place, et il était devenu aussi expert à en remplir les fonctions qu'il était fidèle et zélé. Il n'avait pourtant pas renoncé à ses livres; et fort à propos pour l'affaire dont il allait avoir à s'occuper, il venait de finir un cours d'études sérieux, profond et étendu en géographie.

L'étranger fut laissé dans l'antichambre, et Vito Viti entra dans une pièce voisine, où il eut un

vaillez bien et beaucoup, vous ne serez point battus, et ce sera votre récompense.

(*Note de M. Cooper.*)

court entretien avec son ami le vice-gouverneur. Dès qu'il fut terminé, le magistrat retourna près de son compagnon, et l'introduisit en présence du représentant d'un grand-duc, sinon d'un roi. Comme c'était la première fois que ce marin paraissait aux yeux du podestat sous une clarté suffisante pour lui permettre de l'examiner, ce magistrat et le signor Barrofaldi le regardèrent avec une vive curiosité dès qu'il fut exposé à la forte lumière d'une lampe, et ni l'un ni l'autre ne fut désappointé, du moins dans un sens, par le résultat de cet examen, l'air et la tournure de l'étranger répondant plus qu'à leur attente.

C'était un homme de vingt-six ans, ayant une taille de cinq pieds dix pouces (1) avec ses souliers, et dont les membres et les muscles annonçaient l'agilité jointe à la force. Il était revêtu du petit uniforme de la marine, et il le portait avec un air de prétention à l'élégance qu'un homme formé par l'expérience plutôt que par l'usage des livres aurait découvert sur-le-champ ne pas appartenir à la mâle simplicité des marins anglais. Ses traits n'avaient aucune ressemblance avecceux de ces insulaires, leurs contours étant éminem-

(1) Mesure anglaise, c'est-à-dire environ 5 pieds 6 pouces. (*Note du traducteur.*)

ment classiques, surtout la bouche et le menton, tandis que ses joues étaient presque sans couleur, et sa peau brune. Ses yeux étaient noirs comme le jais, et ses joues étaient à demi couvertes de favoris de même couleur. A tout prendre, sa physionomie était singulièrement belle, si ce mot suffit pour exprimer l'effet d'une conformation qu'on aurait pu supposer copiée d'après quelque médaille antique, surtout quand son visage était animé par un sourire, qui le rendait quelquefois aussi attrayant que celui d'une jolie femme. Il n'y avait pourtant en lui rien d'efféminé ; sa voix mâle quoique pleine de douceur, son regard ferme et ses membres nerveux et bien proportionnés offraient tous les indices du courage et de la résolution.

Le vice-gouverneur et le podestat furent frappés de trouver en lui une telle réunion d'avantages extérieurs, et ils le regardèrent une demi-minute en silence, après les salutations d'usage. Lorsqu'ils furent tous trois assis, sur l'invitation qu'en fit aux deux autres le signor Barrofaldi, celui-ci entama la conversation ainsi qu'il suit :

— On me dit que nous avons l'honneur d'avoir dans notre petit port un bâtiment anglais, signor capitano, dit-il en le regardant à travers ses lu-

nettes d'un air qui n'était pas tout à fait exempt de méfiance.

—Oui, signor vice-gouverneur; c'est sous ce pavillon que j'ai l'honneur de servir.

— Vous êtes vous-même Anglais, signor capitano, à ce que je présume? — Quel nom inscrirai-je sur mes registres? demanda Andréa Barrofaldi, ouvrant un gros livre et prenant une plume.

—Jacques Smit, répondit le marin, faisant dans la prononciation de ces deux mots deux fautes qui n'auraient pas échappé aux oreilles d'un homme connaissant par la pratique toute la finesse de notre langue très-peu musicale, tandis qu'il cherchait à les prononcer, « Jack Smith. »

— Jacques Smit! répéta le vice-gouverneur; — Jacques répond à Giacomo en italien.

—Non, non, signor, s'écria à la hâte le capitaine, ce n'est pas Giacomo, c'est Giovanni métamorphosé en Jacques, à l'aide d'un peu d'eau salée (1).

—Je commence à vous comprendre, signor:

(1) *Jack* et *Giacomo* signifient Jacques; *John* et *Giovanni*, Jean. Mais les Anglais, et particulièrement les marins, donnent familièrement le nom de *Jack* à tous ceux qui s'appellent *John*.

(*Note du traducteur.*)

vous autres Anglais, vous avez cet usage dans votre langue, quoique vous ayez un peu adouci le mot par merci pour nos oreilles. Mais nous autres Italiens, nous ne sommes pas effrayés de pareils sons, et je connais le nom Giac Smit, — il capitano Giac Smit. — J'ai toujours soupçonné d'ignorance mon maître d'anglais. Ce n'était qu'un de nos pilotes de Livourne, qui avait fait voile à bord d'un bâtiment anglais, et il prononçait votre honorable nom *Smis*.

— Il avait grand tort, signor; le nom de notre famille a toujours été Smit'.

— Et le nom de votre lougre, signor capitano Smit? demanda le vice-gouverneur, tenant sa plume suspendue sur son registre en attendant la réponse.

— Le *Ving-and-Ving*, répondit le marin, prononçant le w d'une manière différente qu'on ne l'avait fait à bord du lougre quand on l'avait hélé.

— Le *Ving-y-Ving*, répéta le vice-gouverneur, en écrivant ces mots sur-le-champ de manière à prouver que ce n'était pas la première fois qu'il les entendait. — C'est un nom poétique, signor capitano. Puis-je vous demander ce qu'il signifie?

— *Ala e ala* en italien, signor. Quand un bâtiment a, comme le mien, deux voiles, une déployée de chaque côté, semblables à celles d'un

oiseau, nous disons en Angleterre qu'il marche *ving and ving*.

Andréa Barrofaldi réfléchit en silence environ deux minutes. Pendant ce temps, il pensa qu'il était invraisemblable qu'aucun autre qu'un Anglais *bonâ fide* eût songé à donner à un bâtiment un nom si essentiellement idiomographique ; et sa propre pénétration critique le trompait, comme cela arrive souvent à ceux qui ne sont que novices dans quelque branche que ce soit des connaissances humaines. Il fit part alors de cette conjecture à Vito Viti, en lui parlant à l'oreille, autant pour lui prouver son intelligence en pareille matière, que par tout autre motif. Le podestat fut moins frappé de cette distinction que le vice-gouverneur, mais, comme cela convenait à un subordonné, il ne se permit pas de la discuter.

— Signor capitano, reprit Andréa Barrofaldi, depuis quand vous autres Anglais faites-vous construire des lougres? J'ai entendu dire que ce genre de bâtiment n'était pas en usage chez une si grande nation maritime.

— Je vois ce que c'est, signor vice-gouverneur. Vous me soupçonnez d'être Français, ou Espagnol, ou tout autre chose que je ne prétends être. Vous pouvez cependant avoir l'esprit en repos à ce sujet, et accorder pleine confiance à ce que je vous

dis. Je me nomme le capitaine Jacques Smit; mon lougre s'appelle le *Ving-and-Ving*, et je suis au service du roi d'Angleterre.

— Votre lougre appartient-il à la marine royale? ou croise-t-il avec une commission de corsaire?

— Ai-je l'air d'un corsaire, signor? demanda le capitaine d'un air offensé. J'ai lieu de me trouver blessé d'une pareille imputation.

— Pardon, signor capitano; mais nous avons des devoirs délicats à remplir sur cette île sans protection, dans un temps semblable à celui où nous vivons. On m'a fait le rapport, et il sort de la bouche de notre pilote le plus expérimenté, que votre lougre n'a pas tout à fait l'extérieur d'un bâtiment anglais, et qu'il ressemble en plusieurs points aux corsaires français; et une circonspection prudente m'oblige à constater de quelle nation vous êtes. Une fois que nous en serons bien certains, tous les habitants de cette île se feront un plaisir de prouver combien ils honorent et estiment nos illustres alliés.

— Cela est si raisonnable et si conforme à ce que je fais moi-même quand je rencontre en mer un bâtiment étranger, s'écria le capitaine en lui tendant les deux mains de la manière la plus franche, qu'il faudrait être fou ou fripon pour le trouver mauvais. Continuez donc, signor vice-

gouverneur, et cherchez à éclaircir vos doutes comme vous le jugerez à propos. Mais comment nous y prendre? Voulez-vous venir sur mon bord, et tout y inspecter vous-même? Y enverrez-vous ce respectable magistrat? Ou vous montrerai-je ma commission? Je l'ai sur moi, et elle est à votre service et à celui de Son Altesse Impériale le grand-duc.

— Je me flatte de connaître assez l'Angleterre, quoique ce soit par le moyen des livres, signor capitano, pour découvrir une imposture, ce dont je suis bien loin de vous croire capable; et il ne me faudrait pour cela qu'une courte conversation. Nous autres vers de livres, ajouta Barrofaldi en jetant un coup d'œil de triomphe sur son voisin, car il espérait donner au podestat une preuve pratique de ses connaissances générales, dont l'utilité avait été souvent discutée entre eux; nous autres vers de livres, nous avons une manière de traiter ces bagatelles qui n'appartient qu'à nous. Si vous voulez donc, signor capitano, avoir avec moi un court entretien sur l'Angleterre, ses habitudes, sa langue et ses lois, la question qui nous occupe sera bientôt décidée.

— Je suis à vos ordres, signor, et rien ne me ferait même plus de plaisir que de causer quelques minutes de ma petite île. Elle n'est pas

grande, et elle est sans doute de peu de valeur; mais c'est ma patrie, et à ce titre elle en a une grande pour moi.

— Cela est naturel. Mais à présent signor, ajouta Barrofaldi en jetant un regard sur le podestat, pour voir s'il écoutait, voulez-vous avoir la bonté de m'expliquer quelle sorte de gouvernement possède l'Angleterre. Est-il monarchique, aristocratique ou démocratique?

— *Peste!* c'est à quoi il n'est pas facile de répondre. Il y a un roi en Angleterre; il y a aussi des lords très-puissants, et enfin il s'y trouve une démocratie qui donne de temps en temps assez de fil à retordre. Votre question, signor, pourrait embarrasser un philosophe.

— Cela peut être assez vrai, voisin Vito Viti, car la constitution d'*Inghilterra* est un instrument à plusieurs cordes. Votre réponse me prouve, capitano, que vous avez réfléchi sur le gouvernement de votre pays; et j'honore un homme qui réfléchit dans toutes les situations de la vie. Quelle est la religion de votre pays?

— *Corpo di Bacco!* c'est la question la plus difficile de toutes à résoudre, car on compte en Angleterre autant de religions que d'individus. Il est vrai que la loi dit une chose à ce sujet; mais les hommes, les femmes et les enfants en disent

une autre. Rien ne m'a plus tracassé que cette affaire de religion.

— Ah ! de telles pensées, s'il faut dire la vérité, ne troublent pas souvent l'esprit des marins. Eh bien ! nous glisserons sur ce point, quoique, sans doute, vous et tous vos concitoyens vous soyez luthériens ?

— Supposez-nous ce qu'il vous plaira, répondit le capitaine avec un sourire ironique. Dans tous les cas, nos ancêtres étaient tous excellents catholiques. Mais la marine et l'autel sont les meilleurs amis du monde, parce qu'ils vivent dans une indépendance parfaite l'un de l'autre.

— Je pourrais en répondre. C'est à peu près la même chose ici, mon cher Vito Viti, quoique nos marins allument tant de cierges et récitent tant d'*Ave*.

— Pardon, signor vice-gouverneur, dit le capitaine avec vivacité ; c'est en général la grande méprise de vos marins. S'ils priaient un peu moins, et qu'ils fussent un peu plus attentifs à leurs devoirs, leurs voyages seraient moins longs, et leur profit plus certain.

— Scandaleux ! s'écria le podestat, avec une ardeur de zèle qu'il montrait rarement.

— Ce que dit le signor capitano est vrai, digne Vito Viti, dit le vice-gouverneur avec un geste

indiquant autant d'autorité que sa concession contenait de libéralité et annonçait un esprit éclairé par l'étude. C'est un fait qu'il faut avouer, et la fable d'Hercule et du charretier vient à l'appui. Si nos marins travaillaient d'abord et priaient ensuite, ils feraient plus de besogne qu'ils n'en font en priant d'abord et travaillant ensuite. — Et maintenant, signor capitano, un mot sur votre langue, que je connais tant soit peu, et que vous parlez sans doute en véritable indigène.

— Certainement, répondit le capitaine, passant à l'instant de l'italien à l'anglais avec un sang-froid imperturbable, et un air de confiance qui semblait prouver qu'il se sentait ferme sur ce terrain; on ne peut manquer de parler la langue de sa mère.

Il prononça ces mots en anglais sans embarras ni confusion, quoique avec un accent qu'un étranger ne pouvait remarquer, et ils parurent imposants à Andréa, à qui sa conscience disait tout bas qu'il n'aurait pu faire une telle phrase, se fût-il agi de sauver sa vie, sans montrer le peu d'étendue de ses connaissances en anglais; c'est pourquoi il continua à parler en italien.

— La langue de votre pays est sans doute très-noble, signor, dit-il, car la langue dans laquelle ont écrit Shakspeare et Milton ne peut être autre

chose ; mais vous me permettrez de dire qu'il s'y trouve une quantité de mots écrits différemment, et qui se prononcent de la même manière. Cette uniformité de sons me semble aussi déraisonnable qu'elle est embarrassante pour un étranger.

— J'ai déjà entendu de pareilles plaintes, répondit le capitaine, qui n'était nullement fâché de voir un interrogatoire qui ne lui était pas très-agréable, se changer en un examen critique d'une langue dont il se souciait fort peu, et pour la défense de laquelle il avait peu de chose à dire ; — mais citez-moi un exemple de ce que vous voulez dire.

— Tenez, signor, voici une feuille de papier sur laquelle j'ai écrit quelques mots dont le son est presque le même à l'oreille, quoique écrits avec des lettres différentes : — bak, bek — bok — buk, continua Andréa, cherchant à prononcer les mots — bag — big — bog — bug — dont le son lui paraissait avoir une forte ressemblance de famille. — Ce sont des mots, signor, qui suffiraient pour porter un étranger à renoncer, de désespoir, à l'étude de votre langue.

— Oui sans doute, et c'est ce que je disais souvent à la personne qui me l'enseigna.

— Comment ! n'avez-vous pas appris votre langue, comme nous apprenons tous la nôtre, de

mémoire pendant votre enfance? s'écria le vice-gouverneur, qui sentit tous ses soupçons renaître tout à coup.

— Sans contredit, signor; mais je parle du temps où j'apprenais à lire, répondit le capitaine. Quand les mots bag — big — bog — bug, ajouta-t-il, les lisant sur le papier d'une voix ferme et avec une prononciation très-passable, — se présentèrent à mes yeux pour la première fois, j'éprouvai tout l'embarras dont vous parlez.

— Et ne prononçâtes-vous ces mots qu'en apprenant à les lire?

La question était embarrassante; mais Vito Viti commençait à s'ennuyer d'une conversation à laquelle il ne pouvait prendre part, et il l'interrompit fort à propos.

— Signor Barrofaldi, dit-il, tenons-nous-en au lougre. Tous nos motifs de doute nous ont été suggérés par Tommaso Tonti, et tous les siens prennent leur source dans le gréement du bâtiment du signor Smit. Si ce gréement peut s'expliquer, qu'avons-nous à nous inquiéter de *bicsi, bocsi, bucsi?*

Le vice-gouverneur lui-même n'était pas fâché de trouver une porte pour sortir avec honneur d'une discussion sur la langue anglaise; et faisant au podestat un signe d'assentiment, il dit, après

un moment de réflexion pour former un nouveau plan d'enquête :

— Mon voisin Vito Viti a raison, et nous nous en tiendrons au lougre. — Tommaso Tonti est un marin plein d'expérience, et le meilleur pilote de l'île d'Elbe. Il dit que le lougre est un genre de bâtiment très-commun dans la marine française, mais qu'on n'en trouve pas dans celle d'Angleterre, ou du moins qu'il n'en a jamais vu.

— Tommaso Tonti ne se montre pas bon marin en cela, signor. Il se trouve beaucoup de lougres dans la marine anglaise, quoiqu'il y en ait certainement davantage dans celle de France. Mais j'ai déjà appris au signor Viti qu'il existe une île nommée Guernesey qui appartenait jadis aux Français, mais qui appartient aux Anglais depuis plusieurs siècles. Cela suffit pour expliquer les différences qu'il a remarquées dans notre gréement. — Nous sommes de Guernesey; — notre lougre a été construit à Guernesey; — et il est tout simple que son gréement s'en ressente. — Il est à demi français, j'en conviens.

— Voilà qui change tout à fait la face des choses. — Voisin Viti, ce que le signor capitano vient de dire de cette île, de ses habitudes et de son origine, est exactement vrai. Si nous pouvions avoir la même certitude sur les noms, il ne nous

resterait rien à désirer. *Giac Smit* et *ving y ving* sont-ils des noms appartenant à Guernesey?

— Pas exclusivement, signor, répondit le capitaine pouvant à peine s'empêcher de rire, car Jacques Smit est un nom si anglais que nous formons peut-être la famille la plus nombreuse de toute l'Angleterre. La moitié des nobles de cette île se nomment Smit, et maintenant il y en a quelques-uns qui s'appellent Jacques. Mais la petite île de Guernesey a été conquise par les Anglais, et nos ancêtres qui ont fait cette conquête, y ont porté leur nom. Quant à *ving and ving*, c'est de l'excellent anglais,

— Cela me semble très-raisonnable, Viti; et puisque le signor capitano a sur lui sa commission, s'il voulait nous la montrer, nous pourrions aller nous coucher en paix, et dormir jusqu'au matin.

— Voici donc votre soporifique, signor, dit le capitaine en riant, tirant de sa poche différents papiers. — Voici les ordres que j'ai reçus de l'amiral; et comme ils ne sont pas secrets, vous pouvez les lire. — Voici ma commission; vous y verrez la signature du ministre de la guerre d'Angleterre, et la mienne. Voyez-vous? Jacques Smit. — Enfin voici l'ordre qui m'a été donné, comme lieutenant de vaisseau, de prendre le commandement du *Ving-and-Ving*.

Tous ces documents étaient écrits très-lisiblement et en fort bon anglais. La seule circonstance qui aurait pu paraître suspecte à un homme attentif et connaissant parfaitement l'anglais, était que le porteur de ces pièces y était dénommé *Jack Smith,* et qu'il y avait apposé pour signature Jacques Smit, ce que le marin avait fait par opiniâtreté, en dépit des remontrances de l'habile faussaire qui avait forgé ces pièces. Mais Andréa n'était pas assez savant en anglais pour remarquer cette bévue, et il prit le *Jack* pour argent comptant, ce qu'il eût fait de même si c'eût été *John, Edward,* ou tout autre nom. Quant aux mots *wing and wing,* tout était parfaitement en règle, quoiqu'ils s'opiniâtrassent à les prononcer, le capitaine, *ving and ving,* et les deux fonctionnaires *ving y ving.* Ces documents tendaient fortement à aplanir toutes difficultés, et les objections de Tommaso Tonti étaient à peu près oubliées par les deux Italiens quand ils rendirent au capitaine ses papiers, qu'il remit fort tranquillement dans sa poche.

— Il n'était nullement probable, Vito Viti, dit le vice-gouverneur d'un air satisfait de lui-même, qu'un ennemi ou un corsaire se fût hasardé dans notre port; car nous avons la réputation d'être vigilants, et de connaître notre besogne aussi bien

que les autorités de Livourne, de Gênes et de Naples.

— Et cela, signor, sans avoir rien à y gagner que des horions et une prison, ajouta le capitaine avec un de ses sourires les plus séduisants, — sourire qui adoucit le cœur du podestat, et qui échauffa celui du vice-gouverneur, au point de le porter à inviter l'étranger à partager son souper. L'invitation fut acceptée, et la table étant mise dans une pièce voisine, *il capitano Smit* et Vito Viti y prirent place avec Andréa Barrofaldi quelques minutes après.

A compter de ce moment, s'il restait encore quelque méfiance dans le cœur des deux fonctionnaires de Porto-Ferrajo, elle fut tellement étouffée, qu'eux seuls purent s'en apercevoir. Les mets légers de la cuisine italienne, et les vins encore plus légers de Toscane, ne firent que fortifier le système physique et épanouir les esprits; et la conversation prit une tournure générale et enjouée. A cette époque, le thé n'était connu dans tout le midi de l'Europe que comme un ingrédient qui ne se trouvait que chez les apothicaires; encore n'en avaient-ils pas tous, et nos convives burent en place des liqueurs d'Italie qui n'agitaient guère davantage les nerfs, et qui n'étaient peut-être pas aussi nuisibles à la

santé. Cependant l'étranger but et mangea avec modération ; car, quoiqu'il eût l'air de prendre part cordialement à l'entretien et de faire honneur au repas, il désirait vivement se trouver en liberté de suivre l'exécution de ses desseins.

Andréa Barrofaldi ne laissa pas échapper cette occasion de faire étalage de ses connaissances en présence du podestat; il parla beaucoup de l'histoire, de la religion, du gouvernement, des lois, du climat et de l'industrie de l'Angleterre, en en appelant fréquemment au capitaine pour confirmer la vérité de ses opinions. La plupart du temps, ils étaient étonnamment d'accord, car l'étranger était bien déterminé à donner son assentiment à tout, ce qui ne laissait pas d'avoir ses difficultés ; car le vice-gouverneur faisait quelquefois ses questions de telle sorte, que l'acquiescement semblait être un dissentiment. Cependant le capitaine réussit assez bien à se tirer d'embarras; et il parvint surtout heureusement à flatter l'amour-propre d'Andréa par ses expressions de surprise qu'un étranger pût connaître l'Angleterre aussi bien et à plusieurs égards mieux que lui, et que la géographie, les coutumes et les institutions de ce pays lui fussent si familières; à tel point que, lorsque le flacon fut fini, le vice-gouverneur dit au podestat à l'oreille que l'étranger

montrait tant de jugement et de connaissances, qu'il ne serait pas surpris que ce fût quelque agent secret du gouvernement britannique, chargé de prendre des informations sur le commerce et la navigation de l'Italie, dans la vue de donner de l'accroissement aux relations commerciales entre les deux pays.

— Vous êtes un admirateur de la noblesse; votre cœur est tout dévoué à l'aristocratie, dit Barrofaldi dans le cours d'une conversation sur ce sujet; et si la vérité était connue, peut-être êtes-vous même un rejeton de quelque noble maison?

— Moi! *Peste!* je déteste un aristocrate autant que le diable!

Le capitaine s'était oublié un instant en prononçant ces mots avec chaleur, et il s'en repentit à l'instant.

— Cela est extraordinaire dans un Anglais. Ah! je vois ce que c'est. Vous êtes dans l'*opposizione,* et vous trouvez nécessaire de parler ainsi. C'est une chose singulière, mon cher Vito Viti, mais c'est un fait avéré, que ces Anglais sont divisés en deux *castes* politiques, qui se contredisent en tout. Quand l'une soutient qu'une chose est blanche, l'autre jure qu'elle est noire, et *vice versà*. Chacun des deux partis prétend qu'il

aime son pays par-dessus tout ; mais celui qui est hors du pouvoir vomit des injures contre le pouvoir même, jusqu'à ce qu'il y soit parvenu à son tour.

— Cela ressemble tellement à la conduite de Giorgio Grondi envers moi, signor Barrofaldi, que je jurerais presque qu'il est un des membres de cette *opposizione*. Je n'approuve jamais rien qu'il ne le condamne, et tout ce que je condamne, il l'approuve toujours. En pouvez-vous dire autant, signor capitano ?

— Je crois que le vice-gouverneur nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes. Il y a beaucoup de vérité dans ce que vous dites de nos partis politiques, signor. Mais, continua le capitaine en se levant, il faut que je vous demande la permission de rentrer dans votre ville et de retourner sur mon bord. La nuit est arrivée, et je dois veiller au maintien de la discipline.

Le vice-gouverneur ayant à peu près épuisé tout ce qu'il savait sur l'Angleterre, ne s'y opposa point, et l'étranger partit après l'avoir remercié de son bon accueil, laissant aux deux fonctionnaires la liberté de discuter ce qu'ils devaient penser de lui et de son bâtiment.

III.

« Il y a Jonathan, cet heureux gaillard, qui sait tout cela depuis l'A B C, monsieur, et qui n'oublie rien de ce qu'il peut apprendre. »

14,763e *vers de Yankee Doodle.*

Le capitaine ne fut pas fâché de se trouver hors de la maison du gouvernement, — du palais, comme une bonne partie des simples habitants de l'île d'Elbe appelaient cette modeste demeure; il avait été complétement fatigué de l'érudition persévérante du vice-gouverneur; et quoiqu'il sût par cœur une quantité suffisante d'anecdotes nautiques, et qu'il eût vu assez de ports d'Angleterre pour se tirer passablement d'affaire dans de pa-

reilles occasions, il ne s'était jamais attendu à une si longue conversation sur tout ce qui concernait son prétendu pays. Si le digne Andréa avait entendu la moitié des malédictions qu'il proféra en le quittant, sa sensibilité en eût été choquée, et peut-être ses premiers soupçons lui seraient-ils rentrés dans l'esprit.

Il faisait nuit; mais c'était une nuit étoilée, calme, voluptueuse, telle qu'en ont vu ceux qui connaissent la Méditerranée et ses côtes. Il faisait à peine un souffle de vent, quoique la fraîcheur qui semblait n'être que la douce haleine de la mer, eût engagé quelques oisifs à prolonger leur promenade sur les hauteurs. Le marin, en y arrivant, s'arrêta un instant, comme s'il eût été indécis de quel côté il irait. Une femme, soigneusement enveloppée d'une grande mante, passa à son côté, le regarda avec attention, et continua à avancer sur les hauteurs. Son passage avait été trop subit et sa marche trop rapide pour permettre au jeune homme de la considérer à son tour; mais voyant qu'elle se dirigeait vers le côté le moins fréquenté, il la suivit. Il la vit bientôt s'arrêter, et il ne tarda pas à être près d'elle.

— Ghita! s'écria-t-il d'un ton joyeux en reconnaissant des traits qu'elle ne cherchait plus à cacher. C'est être bien heureux, et cette rencontre

m'évite beaucoup d'embarras. Mille remerciements de votre bonté, chère Ghita : en cherchant à découvrir votre demeure, j'aurais pu vous compromettre aussi bien que moi.

— C'est pour cette raison, Raoul, que j'ai hasardé pour vous voir une démarche qui ne convenait pas à mon sexe. Tous les yeux, dans cette petite ville de caquetage, sont fixés en ce moment sur votre lougre, et soyez bien sûr qu'ils se fixeraient sur son capitaine, si l'on savait qu'il est à terre. Je crains que vous ne sachiez pas ce qu'on vous soupçonne d'être, vous et votre lougre.

— Rien de honteux, j'espère, chère Ghita, quand ce ne serait que pour ne pas déshonorer vos amis.

— Bien des gens pensent et disent que vous être Français, et que le pavillon anglais n'est qu'une ruse.

— N'est-ce que cela? s'écria Raoul Yvard en riant. Eh bien! il faut supporter cette ignominie. Sur ma foi, c'est ce que nous sommes tous, à l'exception d'un brave Américain qui nous est fort utile quand il nous devient indispensable de parler anglais. Et pourquoi serais-je offensé de ce que les bons habitants de Porto-Ferrajo nous prennent pour ce que nous sommes?

— Je ne veux pas dire que vous devriez être

offensé, Raoul, mais que vous pourriez être en danger. Si le vice-gouverneur vient à concevoir cette idée, il donnera ordre aux batteries de faire feu sur vous, et elles vous couleront à fond comme un bâtiment ennemi.

— Non, non, Ghita ; il aime trop *il capitano Smit* pour commettre un tel acte de cruauté. D'ailleurs il faudrait qu'il changeât de place toute son artillerie pour pouvoir la faire porter sur le *Feu-Follet*, à l'endroit où il est : je ne laisse jamais mon petit *Feu-Follet* à portée de la main d'un ennemi. — Regardez, Ghita ; vous pouvez le voir par cette percée entre les maisons, — dans cette partie sombre de la baie, — vous devez voir qu'aucun canon des batteries de Porto-Ferrajo ne peut l'effrayer, et encore moins l'atteindre.

— Je connais sa position, Raoul, et je comprends pourquoi vous avez mouillé dans cet endroit. Je vous ai reconnu, ou j'ai cru vous reconnaître, dès que vous avez été à portée de ma vue, et je n'ai pas été fâchée de voir un si ancien ami. — J'irai même plus loin, et je dirai que je m'en suis réjouie, car il me semblait que vous passiez si près de cette île pour faire savoir à quelqu'un que vous saviez y être, que vous ne l'aviez pas oubliée. Mais en vous voyant entrer dans la baie, j'ai cru que vous aviez perdu l'esprit.

— Et je l'aurais réellement perdu, chère Ghita, si j'avais été plus longtemps sans vous voir. Que sont ces misérables insulaires pour que je les craigne? Ils n'ont pas un seul croiseur, ils n'ont que quelques felouques qui ne valent pas la peine que je les brûle. Qu'ils nous montrent seulement le bout d'un doigt, nous prendrons à la remorque cette polacre autrichienne qui est dans leur port, nous la conduirons au large, et nous la brûlerons à leurs yeux. — Le *Feu-Follet* mérite son nom. Il est ici — là — partout, avant que ses ennemis puissent s'en douter.

— Mais ses ennemis ont conçu des soupçons, et vous ne pouvez être trop circonspect. Dans quelle situation je me trouvais quand la batterie tirait sur vous ce soir!

— Et quel mal m'ont-ils fait? Ils ont coûté au grand-duc deux gargousses et deux boulets, et n'ont pas même fait changer de route à mon petit lougre. Vous avez trop vu de pareilles choses, Ghita, pour être alarmée par un peu de fumée et de bruit.

— J'en ai trop vu, Raoul, pour ne pas savoir qu'un gros boulet, lancé de ces hauteurs, tombant sur votre *Feu-Follet*, et en perçant la quille, l'aurait infailliblement coulé à fond.

— Eh bien! en ce cas, il nous serait resté nos

canots, répondit Raoul avec un ton d'insouciance qui n'avait rien d'affecté, car une intrépidité aveugle était son défaut plutôt que sa vertu. D'ailleurs, il faut qu'un boulet vous touche avant de vous tuer, de même qu'il faut prendre le poisson avant de le jeter dans la poêle à frire. Mais n'en parlons plus, Ghita : j'ai assez de poudre et de boulets tous les jours de ma vie ; et puisque j'ai enfin trouvé cet heureux moment, ne perdons pas le temps à en parler.

— Je ne puis penser à autre chose, Raoul ; et, par conséquent, je ne puis parler que de cela. S'il prenait tout à coup fantaisie au vice-gouverneur d'envoyer un détachement de soldats à bord de votre lougre pour s'en emparer, quelle serait alors votre situation ?

— Qu'il ose le faire ! je l'enverrais saisir dans son *palazzo* par une escouade de mes matelots, et je lui ferais faire une croisière contre les Anglais, et contre ses bons amis les Autrichiens. — Cette conversation avait lieu en français, que Ghita parlait couramment, quoique avec un accent italien. — Mais, bah ! continua-t-il, cette idée ne se présentera jamais à son cerveau constitutionnel, et il est inutile d'en parler. Demain matin, je lui enverrai mon premier ministre, mon Barras, mon Carnot, mon Cambacérès, mon ami Ithuel Bolt, en

un mot, pour causer avec lui de politique et de religion.

— De religion! répéta Ghita d'un ton mélancolique; moins vous parlerez d'un sujet si saint, Raoul, plus j'en serai charmée, et mieux cela vaudra pour vous. La situation de votre pays rend votre manque de religion un objet de regret plutôt qu'une cause d'accusation contre vous; mais ce n'en est pas moins un malheur épouvantable.

— Eh bien! reprit le marin, qui sentit qu'il avait presque touché à un écueil, parlons d'autres choses. Même en supposant que nous soyons pris, quel grand mal avons-nous à craindre? Nous sommes d'honnêtes corsaires, porteurs d'une commission légale, et sous la protection de la république française une et indivisible, et nous ne pouvons qu'être prisonniers de guerre. C'est un accident qui m'est déjà arrivé, et il n'en est pas résulté de plus grand malheur que de me nommer le capitaine *Smit*, et de me moquer du vice-gouverneur de l'île d'Elbe.

Ghita sourit, en dépit des craintes qui l'agitaient; car un des plus puissants moyens que Raoul employait pour convertir les autres à ses opinions, était de leur faire prendre part à sa gaiété et à sa légèreté, même quand leur caractère naturel semblait s'y opposer. Elle savait que Raoul

avait déjà été prisonnier pendant deux ans en Angleterre, où, comme il le disait souvent lui-même, ce temps lui avait suffi pour apprendre passablement la langue du pays, sinon pour en étudier les institutions, les mœurs et la religion. Il s'était échappé de prison, aidé par un marin américain nommé Ithuel Bolt, qui, quoiqu'au service des États-Unis, avait été forcé par la presse de servir à bord d'un bâtiment de guerre anglais. Cet Ithuel entra dans tous les plans conçus par son ami plus entreprenant, et concourut volontiers à l'exécution de ses projets de vengeance. De même que les individus puissants dans la vie privée, les États se sentent ordinairement trop forts pour que la considération des suites d'une injustice influe sur leur politique; et une nation est portée à regarder son pouvoir comme un motif suffisant pour en refuser la réparation; tandis que le poids de la responsabilité morale se divise sur un trop grand nombre d'individus pour en faire un sujet d'intérêt aux citoyens pris isolément. Cependant, la vérité nous démontre que personne n'est placé assez bas pour qu'il ne puisse devenir dangereux pour celui qui est le plus élevé; et les États puissants eux-mêmes manquent rarement d'essuyer un châtiment chaque fois qu'ils s'écartent de la justice. Il semblerait dans le fait qu'il règne dans la nature

un principe qui rend impossible à l'homme d'éviter, même en cette vie, les suites de ses mauvaises actions; comme si Dieu avait voulu, dès l'origine des choses humaines, que la vérité dominât universellement, et que la chute du mensonge fût infaillible; le succès du méchant n'étant jamais que temporaire, tandis que le triomphe du juste est éternel. Pour appliquer ces considérations à ce qui se passe plus immédiatement sous nos yeux, je dirai que la pratique de la presse, dans son temps, a fait naître, parmi les marins des autres nations, aussi bien que parmi ceux de la Grande-Bretagne, un sentiment qui a peut-être contribué autant qu'aucune autre cause à détruire le prestige qui faisait regarder cette puissance comme invincible sur mer, quoique ce prestige fût appuyé sur une vaste force. Il fallait voir le sentiment de haine et d'indignation auquel donna naissance la pratique de ce pouvoir despotique, surtout parmi ceux qui sentaient que leur naissance dans un autre pays aurait dû les mettre à l'abri de cet abus de la force brutale, pour bien apprécier quelles pouvaient en être les suites. Ithuel Bolt, le marin dont il vient d'être parlé, offre une preuve, en petit, du mal que peut faire le plus humble individu, quand son esprit se livre exclusivement à la soif de la vengence. Ghita le connaissait bien; et

quoiqu'elle n'aimât ni son caractère ni sa personne, elle avait ri bien des fois malgré elle en entendant le récit des ruses qu'il avait employées contre les Anglais, et les mille moyens qu'il avait inventés pour leur nuire : elle pensa donc sur-le-champ qu'il n'avait pas eu peu de part au travestissement du *Feu-Follet* en *Wing and Wing*.

— Vous n'appelez pas ouvertement votre lougre *le Feu-Follet*, Raoul? dit Ghita après un moment de silence; ce serait un nom dangereux à prononcer, même à Porto-Ferrajo. Il n'y a pas une semaine que j'entendis un marin parler des déprédations commises par ce lougre, et insister sur les motifs qui doivent le faire détester par tout bon Italien. Il est heureux que cet homme soit en voyage, car il n'aurait pu manquer de le reconnaître.

— C'est ce dont je ne suis nullement sûr, Ghita. Nous déguisons souvent notre lougre par une couche de couleur différente, et nous pouvons au besoin changer quelque chose à son gréement. Vous pouvez pourtant être sûre que nous cachons notre *Feu-Follet,* et que nous faisons voile sous un autre nom. A présent qu'il est censé au service de l'Angleterre, il s'appelle le *Ving and Ving*.

— C'est ainsi que j'ai cru l'entendre prononcer

quand on l'a hélé ce soir, mais le son de ces mots a frappé mon oreille différemment dans la bouche de celui qui parlait alors.

— Vous vous êtes trompée. C'est Ithuel qui a répondu pour nous, et vous pouvez être bien sûre qu'il sait parler sa langue. Il a dit *Ving and Ving*, et il a prononcé ces mots comme je le fais.

— *Ving y Ving*, répéta Ghita, avec son joli accent italien, et commettant les mêmes fautes de prononciation que le vice-gouverneur et le podestat. — C'est un singulier nom, et j'aime mieux celui de *Feu-Follet.*

— Je voudrais, chère Ghita, vous voir préférer celui d'Yvard à tout autre, répliqua le jeune homme, d'un ton mêlé de tendresse et de reproche. — Vous m'accusez de manquer de respect pour les prêtres ; mais pas un fils ne pourrait s'agenouiller devant son père aussi volontiers et aussi dévotement pour lui demander sa bénédiction, que je le ferais avec vous devant quelque moine que ce fût en Italie pour recevoir cette bénédiction nuptiale que je sollicite depuis si longtemps, sans avoir pu encore obtenir votre consentement.

— Je crois que si je le donnais, il faudrait encore changer le nom de votre lougre, et l'appeler

la Folie Ghita, répondit la jeune fille en riant, quoiqu'il lui fallût un grand effort pour cacher l'angoisse qu'elle éprouvait. Mais ne parlons plus de ce sujet, Raoul ; on peut nous observer, nous épier, et il faut que nous nous séparions.

Une courte conversation, intéressante pour tous deux, et qui ne serait peut-être pas tout à fait sans intérêt pour le lecteur, si nous voulions lui en rendre un compte prématuré, eut lieu alors entre Raoul et Ghita ; après quoi la jeune fille se retira, et laissa son amant sur les hauteurs, en lui disant qu'elle connaissait assez bien la ville pour n'avoir aucune crainte en la traversant seule à quelque heure que ce fût. Dans le fait, il faut dire à l'honneur de l'administration d'Andréa Barrofaldi, qu'il avait pris de si bonnes mesures, que le riche et le pauvre pouvaient parcourir toute l'île la nuit comme le jour sans courir le moindre danger. Jamais un si grand ennemi de la paix et de la tranquillité publique ne s'y était montré que dans le moment dont nous parlons.

Et pourtant, il ne régnait pas alors à Porto-Ferrajo tout à fait autant de tranquillité qu'un étranger aurait pu se l'imaginer, d'après le profond silence qu'il y aurait remarqué. Tommaso Tonti était un homme qui avait, dans sa sphère, autant d'influence que le vice-gouverneur dans la sienne,

et après avoir quitté le podestat, comme nous l'avons dit, il était allé rejoindre le cercle de patrons et de pilotes qui avaient coutume de l'écouter comme un oracle. Leur rendez-vous ordinaire, à la chute du jour, était une certaine maison tenue par une veuve nommée Benedetta Galopo, dont la profession était suffisamment indiquée par un petit bouquet de verdure suspendu à un bâton avançant d'environ un pied au-dessus de sa porte. Si Benedetta connaissait le proverbe qui dit : — A bon vin point d'enseigne, elle n'avait pas assez de foi au contenu de ses tonneaux pour leur confier entièrement sa réputation, car elle avait soin de renouveler son bouquet de verdure chaque fois qu'il commençait à se faner; ce qui faisait souvent dire à ses pratiques que son bouquet de verdure était toujours aussi frais que son visage, et que son visage était le plus agréable à voir qu'on pût trouver dans toute l'île; circonstance qui ne contribuait pas peu au débit d'un vin assez médiocre. Benedetta jouissait d'une assez bonne réputation, quoiqu'on sentît, plus souvent qu'on ne le disait, qu'elle était une franche coquette. Elle tolérait Tommaso principalement pour deux raisons; la première, parce que, s'il était vieux, et qu'il n'eût jamais été même dans sa jeunesse ce qu'on peut appeler un bel homme, il attirait

dans ce cabaret plusieurs marins qui étaient jeunes, dispos et bien faits ; la seconde, parce que non-seulement il buvait aussi sec que personne, mais qu'il payait toujours très-ponctuellement. Ces deux motifs faisaient que le vieux pilote était toujours bien accueilli à *la Santa Maria degli Venti,* comme on appelait cette maison, quoiqu'elle n'eût d'autre enseigne que le bouquet de verdure souvent renouvelé dont il a été parlé.

Au moment où Raoul Yvard et Ghita se séparèrent sur les hauteurs, Tommaso était donc assis à sa place ordinaire devant une table, dans une chambre au premier étage de la maison de Benedetta, de la fenêtre de laquelle on pouvait voir le lougre aussi bien que l'heure le permettait, car il était à l'ancre à environ une encablure de distance, et, comme l'aurait dit un marin, par le travers. Il choisissait toujours cette chambre quand il désirait n'avoir qu'un petit nombre d'amis pour rendre hommage à son expérience, et en cette occasion, il n'avait que trois compagnons. Ils n'étaient assemblés que depuis un quart d'heure, et la marée commençait déjà à baisser dans un pot qui ne contenait guère moins d'un demi-gallon de vin.

— J'ai dit tout cela au podestat, dit Tommaso d'un air important, après avoir vidé pour la se-

conde fois un verre qui n'était pas moins plein que le premier ; — oui, j'ai dit tout cela à Vito Viti, et je ne doute pas qu'il n'en ait fait part au vice-gouverneur, qui en sait maintenant sur cette affaire autant qu'aucun de nous quatre. *Cospetto!* penser qu'une pareille chose ait lieu dans un port comme Porto-Ferrajo! Si cela était arrivé de l'autre côté de l'île, à Porto-Longone, on y penserait moins, car on sait que la surveillance n'y est jamais bien grande; mais ici, dans la capitale même de l'île d'Elbe! je me serais autant attendu à voir pareille chose à Livourne.

— Mais, Maso, dit Daniel Bruno d'un ton un peu sceptique, j'ai vu bien souvent le pavillon anglais, et celui de ce lougre ressemble à ceux de leurs corvettes et de leurs frégates, aussi bien que tous ceux de nos felouques se ressemblent l'un à l'autre; il n'y a donc rien à dire quant au pavillon.

— Que signifie un pavillon, Daniel ? Un bras français ne peut-il hisser un pavillon anglais aussi bien que le ferait le roi d'Angleterre lui-même ? Si ce lougre n'a pas été construit par des Français, vos père et mère n'étaient pas Italiens. Je ne parlerai pourtant pas aussi positivement de sa coque, car ce lougre a pu être capturé par les Anglais, qui prennent beaucoup de bâtiments enne-

mis en pleine mer; mais regardez ce gréement et ces voiles ! *Santa Maria !* J'irais droit à la boutique du maître voilier qui a fait cette misaine à Marseille. Il se nomme Pierre Benoît, et c'est un excellent ouvrier, comme en conviendront tous ceux qui avaient occasion de l'employer.

Cette particularité vint puissamment à l'aide de son argument, les esprits ordinaires se rendant facilement aux circonstances controuvées qui ont pour but d'appuyer un fait imaginaire. Tommaso Tonti, quoique si près de la vérité en parlant de son objet principal — la construction du lougre — avait été trop loin en ce qu'il avait dit de la misaine, car ce bâtiment avait été construit, gréé, équipé et armé à Nantes, et Pierre Benoît n'en avait jamais vu une voile; mais cela ne faisait rien au fond de la question, car qu'importait le nom de celui qui en avait fait les voiles, pourvu que ce fût un Français ?

— Et en avez-vous fait mention au podestat ? demanda Benedetta, qui était près de la table tenant en main le pot vide, qu'elle venait chercher pour le remplir. — Ce que vous dites de cette voile devrait lui ouvrir les yeux, ce me semble.

— Je ne puis dire que je lui en aie parlé, mais je lui ai dit tant d'autres choses encore plus importantes, qu'il ne pourra refuser de croire celle-

ci quand il l'apprendra. Le signor Viti m'a promis de venir me trouver ici quand il aura eu une conversation avec le vice-gouverneur, et nous pouvons l'attendre à chaque instant.

— Le signor podestat sera le bienvenu, dit Benedetta, essuyant une autre table, et très-affairée dans toute la chambre, pour que tout y parût plus en ordre que de coutume; — il peut fréquenter des maisons plus huppées que celle-ci, mais il trouvera difficilement de meilleur vin.

— *Povèrina!* dit Tonti avec un sourire de bonté compatissante; — croyez-vous que le podestat vienne ici pour boire votre vin? Il y vient pour me voir. Il boit trop souvent du vin dans la grande maison là-haut, pour descendre jusqu'ici en chercher d'autre. — Oui, mes amis, il y a chez le vice-gouverneur du vin qui, lorsque l'huile est sortie du goulot (1), coule dans le gosier d'un homme sans le gratter plus que si c'était encore de l'huile. J'en boirais une bouteille sans reprendre haleine. C'est ce genre de vin qui rend les nobles si légers et si dispos.

— Je connais cette piquette, s'écria Benedetta

(1) C'est l'usage en Toscane de verser quelques gouttes d'huile dans le goulot de chaque bouteille qu'on remplit de vin, afin d'en exclure l'air.

(*Note de M. Cooper.*)

avec plus de chaleur qu'elle n'avait coutume d'en montrer devant ses pratiques;—vous pouvez bien dire qu'elle ne gratte point le gosier, car il y a toujours une excellente eau près des pressoirs où on la fabrique. J'ai vu de ces vins, qui sont si légers que l'huile ne peut y surnager.

Cette assertion était le pendant de celle de Tommaso relativement à la misaine, car elle était à peu près aussi vraie. Mais Benedetta avait trop d'expérience de l'inconstance des hommes pour ne pas savoir que si trois ou quatre de ses pratiques se mettaient sérieusement dans l'idée qu'il se trouvait dans l'île du vin d'une qualité supérieure à celui qu'elle vendait, la réputation de sa maison pourrait décroître sensiblement. En veuve qui avait à lutter seule contre le monde, sa pénétration naturelle lui fit sentir que le meilleur moment d'étouffer un bruit dangereux était celui où il peut commencer à circuler, et c'est pourquoi elle fit son observation avec autant de feu que d'assurance. C'était une excellente occasion pour une discussion animée, et il y en aurait probablement eu une, si l'on n'eût heureusement entendu des pas sur l'escalier, ce qui fit penser à Tonti que ce devait être le podestat. La porte s'ouvrit, et bien certainement Vito Viti parut : mais, à la grande surprise de Tommaso, il était suivi du

vice-gouverneur, dont la vûe rendit un instant Benedetta muette et immobile de respect.

La solution du mystère de cette visite inattendue sera bientôt donnée. Après le départ du capitaine Smit, Vito Viti avait fait retomber la conversation sur les soupçons de Tommaso, et en rapportant quelques petites circonstances qui lui avaient paru étranges dans la conduite du marin, et qu'il avait remarquées pendant le souper, il finit par reprendre ses premiers doutes, et fit renaître en même temps ceux d'Andréa Barrofaldi. Ils n'avaient pourtant que quelques inquiétudes assez légères; mais le podestat ayant dit qu'il avait un rendez-vous avec le vieux pilote, le vice-gouverneur résolut de l'accompagner afin de reconnaître lui-même le bâtiment étranger. Tous deux portaient un manteau, ce qui n'avait rien d'extraordinaire pendant la fraîcheur de la nuit, même en plein été, et c'était tout le déguisement que les circonstances exigeaient.

— *Il signor vice-governatore!* s'écria Benedetta retrouvant enfin la parole, et s'empressant d'essuyer une table et deux chaises qu'elle plaça machinalement des deux côtés de la table, comme si de si grands personnages ne pouvaient avoir d'autre motif pour entrer chez elle que de boire de son vin. — Votre Excellence me fait un hon-

neur que je voudrais recevoir bien souvent. Nous sommes de pauvres gens, nous autres qui demeurons sur le bord de l'eau ; mais je me flatte que nous sommes aussi bons chrétiens que ceux qui demeurent sur les hauteurs.

— Je n'en doute pas, Bettina, et....

— Je me nomme Benedetta — au service de Votre Excellence.—Benedettina, si bon vous semble, mais non Bettina. — Nous tenons beaucoup à nos noms ici sur le bord de l'eau, Excellence.

— Eh bien, bonne Benedetta, je ne doute pas que vous ne soyez bonne chrétienne. — Un flacon de vin, s'il vous plaît.

Elle fit une révérence pleine de gratitude, et le regard de triomphe qu'elle jeta sur ses autres hôtes remplaça la discussion qui allait commencer quand les deux dignitaires étaient arrivés. La question de la bonté de son vin allait être décidée une fois pour toutes. Si le vice-gouverneur en buvait, quel marinier oserait ensuite en médire ?

Elle alla chercher une bouteille de vin qui faisait partie d'une douzaine d'autres qui contenaient réellement le meilleur vin de Toscane, et qu'elle gardait pour les grandes occasions ; et en ayant retiré l'huile à l'aide d'un peu de coton, de sa main blanche et potelée elle la mit sur la table en disant : — Un million de remercîments, Excellence ; c'est

un honneur qui n'arrive à la *Santa Maria degli Venti* qu'une fois par siècle. — Et vous aussi, signor podestat, vous n'avez encore eu le loisir d'entrer chez moi qu'une seule fois avant celle-ci.

— Nous autres garçons, répondit le podestat, — car ni lui ni le vice-gouverneur n'étaient mariés, — nous n'osons nous risquer trop souvent dans la compagnie de veuves vives et fringantes comme vous, dont quelques années ont mûri la beauté, au lieu de la flétrir.

Ce compliment amena une réponse telle que devait la faire une coquette. Pendant ce temps, Andréa Barrofaldi, après s'être convaincu que le vin pourrait se boire impunément, se mit à examiner les marins humbles et silencieux qui étaient assis autour de l'autre table. Son but était de s'assurer jusqu'à quel point il risquait de se compromettre en paraissant dans une maison où sa visite ne pouvait être attribuée qu'à un seul motif. Il connaissait Tommaso comme étant le plus vieux pilote de la ville, et il avait aussi quelque légère connaissance de Daniel Bruno, mais les autres lui étaient inconnus.

— Informez-vous si nous sommes ici entre amis; s'il ne s'y trouve que de dignes sujets du grand-duc, dit-il au podestat à demi-voix.

— Tonti, dit le magistrat aussi à voix basse, peux-tu répondre de tous tes compagnons ?

— Du premier au dernier, signor, répondit le pilote. — Celui-ci est Daniel Bruno, dont le père a été tué dans un combat naval contre les Algériens, et dont la mère était fille d'un marin bien connu dans cette île, qui...

— Les détails sont inutiles, Tommaso, dit le vice-gouverneur; il nous suffit de savoir que tu connais tous tes compagnons pour des hommes honnêtes, et de fidèles serviteurs de leur souverain. — Vous savez probablement quel est le motif qui nous a amenés ici cette nuit, le signor Viti et moi?

Ils se regardèrent les uns les autres, en hommes encore mal instruits, qui ont à répondre à une question importante, et qui cherchent à aider le travail de leur esprit par le témoignage de leurs sens. Enfin Daniel Bruno se chargea de prendre la parole.

— Nous croyons le savoir, Excellence; notre compagnon Maso, que voici, nous a donné à entendre que le lougre qui est à l'ancre dans la baie n'est pas anglais, mais qu'il le soupçonne d'être un bâtiment français ou un pirate, ce qui — *Santa Maria* nous protége! — est à peu près la même chose, par le temps qui court.

— Pas tout à fait, l'ami, pas tout à fait, ré-

pondit le vice-gouverneur scrupuleux et judicieux; car l'un serait proscrit en tout pays, et l'autre aurait à invoquer les droits qui protégent les serviteurs de toute nation civilisée. Il fut un temps où Sa Majesté Impériale et son illustre frère le grand-duc, notre souverain, ne reconnaissaient pas le gouvernement républicain de la France pour un gouvernement légitime, mais la fortune de la guerre avait dissipé ses scrupules, notre souverain l'avait reconnu. Cependant, depuis le dernier traité d'alliance, il est de notre devoir de regarder tous les Français comme nos ennemis, quoiqu'il ne s'ensuive pas que nous devions les considérer comme des pirates.

— Mais leurs corsaires prennent tous nos bâtiments, signor, et ils en traitent tous les équipages comme si ce n'étaient que des chiens. Ensuite j'entends dire qu'ils ne sont pas chrétiens. Non, pas même luthériens ou hérétiques.

— Que la religion ne soit pas très-florissante parmi eux, c'est la vérité, répondit Andréa, qui aimait tant à discourir sur de pareils sujets, qu'il se serait arrêté pour raisonner sur la religion et les mœurs avec un mendiant qui lui aurait demandé la charité, s'il avait trouvé en lui quelque encouragement; mais sur ce sujet important, les choses ne vont plus si mal en France qu'elles ont

été, et il y a lieu d'espérer qu'elles iront encore mieux avec le temps.

— Mais, signor vice-gouverneur, dit Tonti, les Français ont traité le saint-père et ses États comme personne ne voudrait traiter un infidèle ou un Turc.

— Cela est bien vrai, dit Benedetta ; une pauvre femme ne peut aller à la messe sans que son esprit soit troublé par l'idée des insultes qui ont été faites au chef de l'Église. Si tout cela avait été fait par des luthériens, on pourrait le supporter, mais on dit que les Français étaient autrefois de bons catholiques.

— Les luthériens l'étaient de même, belle Benedetta, ainsi que le moine allemand, chef de ces schismatiques.

Ce discours surprit tout le monde, même le podestat, qui regarda le vice-gouverneur de manière à lui exprimer son étonnement qu'un protestant eût jamais pu être autre chose qu'un protestant, ou pour mieux dire un luthérien autre chose qu'un luthérien, le mot protestant n'étant pas en faveur parmi ceux qui nient qu'il y eût lieu à protestation. Que Luther eût jamais été catholique romain, c'était une véritable nouvelle pour Vito Viti.

— Signor, s'écria-t-il, vous ne voudriez pas

donner de fausses idées à ces bonnes gens dans une matière si grave !

— Je ne vous dis que la vérité, voisin Viti, et un de ces jours je vous conterai toute l'histoire. Elle mérite bien qu'on lui donne une heure de loisir, et elle est consolante et utile pour un chrétien. Mais qui avez-vous donc en bas, Benedetta? J'entends monter sur l'escalier, et je ne voudrais pas être vu.

La veuve courut vers la porte pour aller au-devant de ses nouveaux hôtes et les conduire dans une autre chambre; mais il n'était plus temps : la porte s'ouvrit et un homme se montra sur le seuil. Il était trop tard pour l'empêcher d'entrer, et un peu de surprise à la vue de ce nouveau venu occasionna un silence général pendant environ une minute.

L'intrus qui arrivait ainsi dans le *sanctum sanctorum* de Benedetta était Ithuel Bolt, le marin américain dont il a déjà été parlé. Il était accompagné d'un Génois, qui l'avait suivi partie comme interprète, partie comme compagnon. Mais pour que le lecteur puisse bien comprendre le caractère du nouveau personnage que nous amenons sur la scène, il est à propos de lui faire connaître en peu de mots son histoire et les particularités qui le rendaient remarquable.

Ithuel Bolt était né dans ce qu'on appelle, dans les États-Unis, l'État du Granit. Quoiqu'il ne fût pas absolument une statue de la pierre en question, on remarquait en lui l'absence des symptômes ordinaires de toute sensibilité naturelle, ce qui avait porté plusieurs de ses connaissances en France à dire qu'il y avait, du moins dans sa constitution morale, beaucoup plus de marbre qu'il ne s'en trouve ordinairement dans l'homme. Il avait tous les contours d'un homme bien fait; mais les vides en étaient mal remplis. Les os prédominaient en lui; les nerfs se faisaient remarquer ensuite; et il n'était pas dépourvu d'une portion convenable de muscles, mais ils étaient disposés de manière à ne présenter que des angles de quelque côté qu'on les regardât. Même ses pouces et ses doigts étaient plutôt carrés que ronds, et son cou découvert, quoique entouré d'une cravate de soie noire nouée négligemment sur sa poitrine, avait un air de pentagone qui mettait en fuite toute idée de grâce et de symétrie. Sa taille était juste de six pieds un pouce quand il se redressait, ce qu'il faisait de temps en temps pour faire disparaître la courbure invétérée de ses épaules en avant; mais il paraissait un pouce ou deux de moins dans sa position ordinaire. Ses cheveux étaient noirs, et sa peau, quoique originairement blanche, était cou-

verte de plusieurs couches d'un brun foncé, imprimées par l'action des éléments auxquels il avait été constamment exposé. Son front était large et découvert, et sa bouche véritablement belle. Cette physionomie singulière était en quelque sorte illuminée par des yeux perçants et toujours en mouvement qui semblaient être non des taches sur le soleil, mais des soleils sur une tache.

Ithuel avait passé par toutes les vicissitudes ordinaires de la vie américaine, quand elle est au-dessous de ces occupations qu'on regarde en général comme appartenant à la classe des gentlemen. Avant qu'il eût jamais vu la mer, il avait été garçon de charrue chez un fermier, saute-ruisseau chez un imprimeur, maître d'école en sous-ordre, conducteur de diligence, et colporteur. Enfin, il avait rempli tous les emplois de la domesticité rurale, ayant même aidé à laver et nettoyer les maisons, et ayant passé tout un hiver à faire des balais.

Ithuel avait atteint sa trentième année avant de songer à aller sur mer. Le hasard lui procura enfin une place à bord d'un petit bâtiment côtier sur lequel il fit son premier voyage en qualité de *mate*. Heureusement le maître du bâtiment ne s'aperçut pas de ce qui lui manquait pour remplir cette place; car il avait un air d'assurance et de

confiance en lui-même qui retarda cette découverte pendant quelques jours, jusqu'après leur sortie du port. Alors le maître fut jeté à la mer par une secousse du gui, et son *mate* dut naturellement le remplacer. Bien des gens, dans des circonstances semblables, seraient rentrés dans le port d'où ils sortaient; mais Bolt n'avait jamais mis la main à la charrue pour regarder ensuite en arrière; d'ailleurs, il ne lui était pas plus difficile d'aller en avant que de retourner sur ses pas. Tout ce qu'il entreprenait, il en venait ordinairement à bout de manière ou d'autre, quoiqu'il eût souvent mieux valu qu'il ne l'eût pas entrepris. Heureusement, c'était en été; le vent était favorable; l'équipage savait ce qu'il avait à faire, et il n'était pas difficile de gouverner du bon côté, en vue des côtes et par un beau temps. Le petit bâtiment rentra donc sans accident dans le port, et les matelots jurèrent qu'ils n'avaient jamais servi sous un officier ayant plus de bonté et d'adresse que leur nouveau *mate*. Et ils pouvaient bien parler ainsi, car Ithuel avait eu grand soin de ne jamais donner un ordre sans qu'un homme de son équipage le lui eût suggéré, et alors il le répétait mot pour mot, comme s'il eût pris naissance dans sa propre perspicacité. Quant à la réputation d'adresse qu'il avait si facilement obtenue, il la mé-

ritait certainement, dans le sens qu'on donne à ce mot dans la partie du monde où il était né, car il était fort adroit à cacher son ignorance. Son succès en cette occasion lui procura des amis, et les armateurs du bâtiment côtier lui en confièrent le commandement. Il laissa son *mate* en remplir tous les devoirs, et sans avoir l'air de prendre des leçons de lui, il profita si bien de ce qu'il le voyait faire, qu'au bout de six mois il était beaucoup meilleur marin que la plupart des Européens ne le seraient devenus en trois ans. Mais, de même que la cruche qui va trop souvent à l'eau finit par se briser, Ithuel eut enfin le malheur de faire naufrage par suite de son ignorance grossière en navigation. Cet accident le détermina à essayer un voyage de long cours dans une qualité plus subordonnée; il fut saisi en vertu des lois sur la presse par le capitaine d'une frégate anglaise à qui la fièvre jaune avait enlevé une partie de son équipage, qui était obligé de se recruter comme il le pouvait, et qui, trouvant qu'Ithuel Bolt lui-même n'était pas à dédaigner en pareil cas, feignit de croire qu'il était Anglais.

IV.

« Le bâtiment qui est à l'ancre ici, est de Vérone. Michel Cassio, lieutenant du belliqueux more Othello, est venu à terre. »

SHAKSPEARE, *Othello*.

Il ne fallut à Ithuel qu'un regard et un instant pour juger tous ceux qui se trouvaient dans cette chambre. Il comprit sur-le-champ que deux d'entre eux étaient d'un rang fort supérieur aux quatre autres, et que ces derniers appartenaient à la classe des mariniers ordinaires de la Méditerranée. Quant à Benedetta, on ne pouvait se méprendre sur la situation qu'elle occupait : qu'elle fût en bas dans la grande salle ouverte indistinc-

tement au public, ou au premier étage dans les chambres réservées pour des compagnies d'élite, son air la proclamait maîtresse de la maison.

— *Vino*, dit Ithuel, en faisant un geste de la main pour faire mieux comprendre son italien; car ce mot et trois ou quatre autres étaient tout ce qu'il savait de cette langue; et il n'osait en prononcer d'autres sans recourir à l'aide de son interprète; *vino, vino, signora.*

— *Si, si, signor*, répondit Benedetta en riant, et fixant ses yeux intelligents sur son nouvel hôte de manière à laisser en doute si ce n'était pas sa vue qui la mettait en gaieté; Votre Excellence va être servie. Mais nous avons du vin de plusieurs qualités, ajouta-t-elle en jetant un regard vers la table devant laquelle étaient assis le vice-gouverneur et le podestat; en voulez-vous à un paul, ou à un demi-paul? Nous servons ordinairement le premier aux hommes de rang et de distinction.

— Que dit cette femme? demanda Ithuel à son compagnon, Génois qui, ayant servi plusieurs années dans la marine anglaise, parlait anglais avec assez de facilité; vous savez ce qu'il nous faut, qu'elle nous le donne, et je lui lâcherai son saint Paul sans plus de paroles. — Quel diable de goût ont vos compatriotes pour les saints, *Philip-o*

— car c'était ainsi qu'il prononçait toujours *Filippo,* nom de son compagnon, — puisqu'ils donnent leurs noms même à leur monnaie!

— N'est-ce pas la même chose en Amérique, signor Bolto? demanda le Génois, après avoir expliqué à Benedetta en italien ce qu'il désirait; n'est-ce pas la mode dans votre pays d'honorer les saints?

— D'honorer les saints! s'écria Ithuel en jetant un coup d'œil autour de lui avec un air de curiosité; et s'asseyant devant une troisième table, il repoussa les verres, et il se mit à ranger tout ce qui était à sa portée, suivant les idées d'ordre qui lui étaient particulières. Puis s'appuyant sur le dossier de sa chaise de manière à en soulever les pieds de devant, tandis que ceux de derrière craquaient sous le poids de son corps, il répéta : D'honorer les saints! et pourquoi les honorerait-on? Un saint n'est qu'un homme, un homme comme vous et moi. Il ne manque pas de saints dans mon pays, si l'on veut croire ce que certaines gens disent d'eux-mêmes.

— Ce n'est pas tout à fait cela, signor Bolto. Vous et moi, nous ne sommes pas de grands saints. Les Italiens honorent les saints parce qu'ils ont été des hommes qui ont mené une vie sainte et vertueuse.

Pendant qu'il parlait ainsi, Ithuel avait placé ses deux pieds sur le bord de son siége; ses genoux écartés l'un de l'autre de manière à occuper autant d'espace que le permettaient deux jambes d'une grandeur peu ordinaire, et ses bras appuyés sur deux chaises placées à chaque côté de lui, de sorte qu'il ressemblait à ce qu'on appelle en blason un aigle écartelé.

Andréa Barrofaldi regardait tout cela avec surprise. Il est vrai qu'il ne s'attendait pas à trouver des hommes distingués dans un cabaret semblable à celui de Benedetta; mais il n'était pas accoutumé à voir un tel air de nonchalance dans un homme de la classe de cet étranger, ni de quelque autre classe que ce fût; les quatre marins italiens étaient assis dans une attitude respectueuse, comme si chacun eût voulu faire songer à lui le moins possible. Cependant il ne laissa échapper aucun signe d'étonnement, et se borna à examiner tout ce qui se passait d'un air grave et attentif, mais en silence. Peut-être y voyait-il des traces de particularités nationales, sinon des traits historiques.

— Honorer les saints parce qu'ils ont mené une vie sainte et vertueuse! dit Ithuel Bolt avec un air de dédain qu'il ne cherchait pas à cacher; c'est précisément pourquoi nous ne les honorons

point. Quand vous honorez un saint, on peut s'imaginer que vous l'adorez ; ce qui serait une idolâtrie et le plus grand de tous les péchés. J'aimerais mieux honorer ce flacon de vin que le meilleur des saints qui soient sur votre calendrier.

Comme Filippo était un simple croyant, et non un casuiste, et qu'Ithuel, en ce moment, porta à sa bouche le goulot du flacon, par suite de son habitude invétérée de boire à même les pots et les bouteilles, il ne répondit rien, et resta les yeux fixés sur le flacon, qui, par la longueur du temps qu'il fut appliqué à la bouche de l'Américain, paraissait en grand danger d'être vidé; affaire de quelque importance pour un homme qui aimait le vin comme Filippo.

— Appelez-vous cela du vin? s'écria Ithuel, quand il s'arrêta pour reprendre haleine; il ne s'y trouve pas autant de granit dans un gallon que dans une pinte de notre cidre. J'en pourrais avaler un tonneau, et marcher ensuite sur une planche aussi étroite que votre religion, Philip-o.

Il parlait pourtant ainsi avec un air de bonheur qui prouvait que l'homme intérieur avait reçu des consolations abondantes, et l'expression de sa bouche annonçait qu'elle avait été le canal d'une communication agréable à son estomac. Pour

dire la vérité, Benedetta lui avait servi du vin semblable à celui qu'elle avait placé devant le vice-gouverneur, et la saveur en flattait si agréablement le palais, qu'Ithuel ne se doutait guère de la force de l'hôte qu'il venait de recevoir dans son intérieur.

Pendant ce temps, le vice-gouverneur cherchait à fixer ses idées sur le pays et le caractère de cet étranger. Il était assez naturel qu'il prît Bolt pour un Anglais, et ce fait eut quelque influence pour le faire revenir à l'opinion que le lougre naviguait réellement sous pavillon anglais. Comme la plupart des Italiens de ce temps, il regardait toutes les grandes familles issues des hordes du nord comme des espèces de barbares, opinion que l'air et les manières d'Ithuel n'étaient pas propres à changer; car quoique cet être singulier ne fût pas bruyant, vulgaire et grossier, comme les Italiens de la basse classe avec lesquels le vice-gouverneur avait pu quelquefois se trouver en contact, néanmoins il était si évidemment incivilisé sur bien des points essentiels, qu'on ne pouvait supposer qu'il fût né dans une classe respectable de la société.

— Vous êtes Génois? dit-il à Filippo du ton d'un homme qui avait le droit de l'interroger.

— Oui, signor, et aux ordres de Votre Excel-

lence, quoique je sois engagé en ce moment dans un service étranger.

— Dans quel service, l'ami? Parlez! je suis un des dépositaires de l'autorité dans cette île, et je ne fais que mon devoir en vous adressant cette question.

— Cela est facile à croire, Excellence; il ne faut que vous voir pour en être sûr, répondit Filippo en se levant, et le saluant avec respect sans rien de cette gaucherie qu'on aurait remarquée dans un homme de sa classe, né sous un climat plus septentrional. Je suis au service du roi d'Angleterre.

Il prononça ces mots d'un ton ferme, mais il ne put s'empêcher de baisser les yeux sous le regard pénétrant du vice-gouverneur.

— Vous êtes heureux d'avoir trouvé un maître si honorable, répondit-il d'un ton froid, surtout depuis que votre pays est retombé sous le pouvoir des Français. Tout cœur italien doit prendre intérêt à un gouvernement qui a son existence et ses racines de ce côté des Alpes.

— Signor, nous sommes une république aujourd'hui, et nous l'avons toujours été, comme vous le savez.

— Oui, république telle quelle. — Mais votre compagnon ne parle pas italien; est-il Anglais?

— Non, signor, il est Américain. — Une espèce d'Anglais, et qui pourtant n'est pas Anglais, après tout. Il aime fort peu l'Angleterre, si j'en puis juger par ses discours.

— Américain! s'écria Barrofaldi. — Américain! répéta Vito Viti. — Américain! dirent en chœur les quatre marins attablés ensemble; tous les yeux se tournant avec une vive curiosité vers l'individu en question, qui supporta cet examen avec calme et fermeté.

Le lecteur ne doit pas être surpris qu'un Américain fût regardé alors en Italie avec curiosité; car, deux ans plus tard, quand un vaisseau de guerre américain jeta l'ancre tout à coup devant Constantinople, et annonça sa nation, les autorités de la Sublime Porte ignoraient encore qu'un tel pays existât. Il est vrai que Livourne commençait à être fréquenté par des bâtiments américains en 1799; mais, même avec ces preuves sous leurs yeux, les habitants des ports dans lesquels entraient ces bâtiments marchands, étaient habitués à en regarder les équipages comme composés d'Anglais qui les montaient pour les nègres d'Amérique (1). En un mot, deux siècles et demi d'exis-

(1) Pas plus tard qu'en 1828 j'étais à Livourne; *le Delaware*, vaisseau de 80 canons, venait d'en partir, et comme j'en parlais à un habitant de cette ville, qui me supposait Anglais,

tence nationale, et plus d'un demi-siècle d'indépendance comme nation, n'ont pas encore suffi pour apprendre à tous les habitants de l'ancien monde que la grande république moderne est peuplée d'hommes d'origine européenne et ayant la peau blanche. Peut-être même la plupart de ceux qui sont instruits de ce fait l'ont-ils appris dans des ouvrages de littérature légère, comme celui-ci, plutôt que par une étude régulière de l'histoire.

— Oui, Américain, dit Ithuel à son tour avec emphase, dès qu'il entendit répéter ce mot par toutes les bouches, et qu'il vit tous les yeux se fixer sur lui. Je ne suis pas honteux de mon pays; et si voulez le connaître positivement, je vous dirai que je suis du New-Hampshire, ou ce que nous appelons l'État de Granit. — Expliquez-leur cela, Philip-o, et faites-moi savoir ce qu'ils ont à y dire.

Filippo traduisit ce discours de son mieux, aussi bien que la réponse; et autant vaut dire ici une fois pour toutes que, dans la conversation qui va être rapportée, l'aide de l'interprète fut néces-

je lui dis : — Tout l'équipage était sans doute noir? — Je le croyais ainsi, signor, me répondit-il, jusqu'à ce que j'eusse été à bord ; mais ils étaient aussi blancs que vous et moi.

(*Note de M. Cooper.*)

saire pour que ceux qui y prenaient part pussent s'entendre ; mais nous rapporterons l'entretien comme s'il eût eu lieu sans ces interruptions indispensables.

— *Uno Stato di Granito!* dit le vice-gouverneur, sa physionomie ayant une expression de doute ; quelle pénible existence doivent avoir ces pauvres gens ! comment peuvent-ils se procurer leur nourriture dans un tel pays ? Demandez-lui, Filippo, si l'on y a du vin.

— Du vin ! répéta Ithuel ; dites au signor que nous n'y donnerions pas le nom de vin à ce que nous buvons ici. Tout ce qui nous passe par le gosier y produit l'effet d'une lime, et brûle comme la lave du mont Vésuve. Je voudrais que nous eussions ici du rhum de la Nouvelle-Angleterre, pour qu'il pût voir la différence. Je méprise celui qui s'imagine que ce qu'il possède est au-dessus de tout, uniquement parce qu'il le possède. Mais le goût est le goût après tout, et personne ne peut le nier.

— Le signor Américain nous donnera peut-être un aperçu de la religion de son pays, à moins que les Américains ne soient païens. Je ne me souviens pas, Vito, d'avoir rien lu sur la religion de cette partie du monde.

— La religion ! Eh bien, une question comme

celle-ci ferait un beau bruit dans le New-Hampshire. — Écoutez-moi bien, signor; vos cérémonies, vos images, vos costumes religieux, vos sonneries de cloches, et vos génuflexions, nous n'appelons pas tout cela une religion; non, pas plus que nous ne donnerions le nom de vin à cette piquette.

La tête d'Ithuel éprouvait alors l'influence de cette piquette plus qu'il ne le croyait, sans quoi il n'aurait pas exprimé si haut son dissentiment; car l'expérience lui avait appris la nécessité d'être réservé sur un pareil sujet, dans la plupart des pays catholiques. Mais le signor Barrofaldi ignorait tout cela, et il répondit avec la sévérité d'un bon catholique, quoique avec la modération d'un gentleman.

— L'Américain, dit-il, ne comprend probablement pas bien ce qu'il appelle nos cérémonies et nos images; car un pays aussi peu civilisé que le sien ne peut aisément comprendre les profonds mystères de notre ancienne religion.

— Peu civilisé! Je calcule qu'il faudrait défricher profondément cette partie du monde, pour y produire une civilisation pareille à celle dans laquelle nos plus jeunes enfants sont élevés. Mais il est inutile d'en parler, ainsi buvons.

Andréa s'apercevant qu'il était effectivement

inutile de parler, d'autant plus que Filippo avait été fort embarrassé pour traduire le mot défricher, se trouva alors disposé à renoncer à l'idée d'une dissertation sur la religion, les mœurs et les lois, pour arriver sur-le-champ au sujet qui l'avait amené dans la compagnie où il se trouvait.

— L'Américain paraît être aussi au service du roi d'Angleterre, dit-il négligemment. Je me souviens d'avoir entendu dire qu'il y a eu une guerre entre ses concitoyens et les Anglais, et que les Français aidèrent les Américains à obtenir une sorte d'indépendance nationale. Qu'est cette indépendance, je n'en sais rien; mais il est probable que les habitants du Nouveau-Monde sont encore obligés, pour former des marins, de servir dans la marine de leurs anciens maîtres.

Tous les muscles d'Ithuel furent en travail, et une expression intense d'amertume rembrunit sa physionomie. Il sourit avec une sorte de dérision, et enfin son indignation trouva des paroles.

— Vous avez peut-être raison, monsieur, peut-être dites-vous la vérité; car les Anglais prennent sur nos navires nos concitoyens, comme s'ils y avaient le meilleur droit du monde. Après tout, il est possible que nous servions nos maîtres, et que tout ce que nous disons et pensons chez nous de notre indépendance ne soit qu'une amorce brûlée

dans le bassinet. Quoi qu'il en soit, il se trouve parmi nous quelques lurons qui, de manière ou d'autre, savent s'en venger quand l'occasion s'en présente; et si je ne joue pas quelque mauvais tour à maître John Bull, quand je la trouverai, puissé-je ne jamais revoir le New-Hampshire, qu'il soit de granit ou de bois pourri.

Ce discours ne fut pas traduit très-littéralement; mais ce que le vice-gouverneur en comprit suffit pour éveiller sa curiosité, car il trouva singulier qu'un homme qui était au service des Anglais nourrît dans son cœur de tels sentiments à leur égard. Quant à Ithuel, il avait oublié sa circonspection ordinaire; car le vin, sans qu'il s'en fût aperçu, contenait plus de granit qu'il ne se l'était imaginé. D'ailleurs, il parlait rarement des abus de la presse sans perdre plus ou moins de l'empire qu'il avait ordinairement sur lui-même.

— Demandez à l'Américain, dit Barrofaldi, quand il est entré au service du roi d'Angleterre; et pourquoi il y reste, si ce service lui déplaît, quand il pourrait trouver tant d'occasions d'en sortir ?

— Je n'y suis jamais entré, répondit Ithuel, prenant ce mot à la lettre. Les Anglais m'ont pris par la presse, comme un chien dont ils auraient eu besoin pour faire aller un tournebroche, et

ils m'ont tenu sept ans à me battre pour eux, et à servir comme bon leur semblait. J'étais l'année dernière à cette petite affaire de l'embouchure du Nil, puis à celle du cap de Saint-Vincent et à une douzaine d'autres, et toujours contre ma volonté, sous tous les rapports. Cela était assez dur à supporter, mais ce n'est pas le pire, et je ne sais si je pourrai me résoudre à dire le reste.

— Tout ce que l'Américain peut juger à propos de nous dire, sera écouté avec plaisir.

Ithuel ne savait trop s'il devait parler ou se taire. Il consulta son flacon, et y ayant puisé une nouvelle chaleur, il continua.

— Eh bien, le pire est d'ajouter l'insulte à l'injustice. C'est bien assez de faire une injustice à un homme; mais quand on en vient à l'insulter, il faut qu'il y ait en lui bien peu d'acier, s'il ne tire du feu du sein d'une pierre.

— Et pourtant peu de gens sont victimes d'une injustice sans être calomniés, dit le vice-gouverneur philosophe. Cela ne se voit que trop souvent dans notre Italie, voisin Vito Viti.

— Je calcule que les Anglais traitent tout le monde de même, soit en Italie, soit en Amérique, reprit Ithuel. Mais ce que j'ai toujours trouvé le plus dur à souffrir, c'est qu'ils étaient toujours à

m'asticoter sur mon langage et mes manières, et à se moquer de moi comme si je parlais et j'agissais en vrai Yankee. Il est pourtant reconnu, parmi nous autres en Amérique, que nous parlons le meilleur anglais possible, et l'on n'y trouverait personne qui prononçât *hog* og, et anchor *hanchor*. Que pense-t-on de cela dans votre partie du monde, signor squire?

— Nous ne pouvons nous ériger en critiques de votre langue, signor Bolto; mais on doit raisonnablement supposer que les Anglais parlent leur propre langue mieux que toute autre nation. Vous devez du moins leur accorder cela.

— Je ne leur accorderai pas cet avantage. Je n'ai pas été à l'école pour rien, non sur ma foi. Les Anglais prononcent *clerk* clark, cucumber, *cowcumber*, et nul raisonnement ne me persuadera jamais qu'ils ont raison. Je pourrais vous citer une kyrielle de mots qu'ils prononcent aussi ridiculement, et elle serait aussi longue qu'une paire de lisières à conduire les enfants, ou la drosse du gouvernail d'un bâtiment. Il est bon que vous sachiez, signor squire, que j'ai tenu une école dans ma jeunesse.

— *Non e possibile!* s'écria le vice-gouverneur, l'étonnement l'emportant sur son savoir-vivre habituel. Vous voulez dire, signor Americano, que

vous donniez des leçons sur l'art de gréer et de gouverner des lougres.

—Vous ne vous êtes jamais plus trompé, signor. J'enseignais, d'après un système général, tout ce qu'on a besoin d'apprendre par forme d'*édication*, et si quelqu'un de mes écoliers avait fait une bévue comme de prononcer *clark* et *cowcumber*, je vous l'aurais puni de manière à ce qu'il s'en souvînt toute la semaine. Mais je méprise un Anglais du fin fond de mon âme, car mon cœur n'est pas assez profond pour contenir tout ce que je sens.

Quelque absurdes que les dissertations critiques d'Ithuel doivent paraître à ceux qui connaissent tant soit peu la langue anglaise, elles n'étaient guère plus ridicules que celles qu'on rencontre souvent sur le même sujet dans la littérature éphémère des États-Unis. Il avait même, dans son dernier discours, employé le verbe mépriser dans un sens qui n'est pas la véritable signification, mais qui devient si généralement adopté dans ce pays qu'il menace de la supplanter. Par *mépriser*, il entendait *haïr*, et cependant la haine est de toutes les passions celle qui est la plus éloignée du mépris, car il est difficile d'élever ceux qu'on méprise au niveau nécessaire pour les haïr.

— Les Anglais ne sont pourtant pas un peuple

méprisable, dit Andréa, donnant nécessairement au mot mépriser son sens littéral, faute d'en connaître un autre. Pour une nation du Nord, ils ont fait depuis quelques années des choses merveilleuses, particulièrement sur l'Océan.

C'était plus qu'Ithuel n'en pouvait supporter. Tous ses griefs personnels contre les Anglais, — et il faut avouer qu'ils étaient réels — se représentèrent à son esprit excité et enflammé par l'animosité nationale, et il commença une longue tirades d'injures qui mit en défaut toute la connaissance que Filippo avait de la langue anglaise, et qui lui en rendit la traduction exacte impossible. Le vin qu'Ithuel avait bu, et qui avait certainement plus de corps qu'il ne lui en supposait, lui avait monté à la tête; il n'était plus en état de raisonner, et ce ne fut que son extrême violence qui l'empêcha de dire clairement des choses qui, en cette occasion, auraient pu le trahir imprudemment. Le vice-gouverneur écoutait avec la plus grande attention, dans l'espoir qu'au milieu de tout ce qu'il entendait sans y rien comprendre, quelque mot pourrait lui apprendre ce qu'il désirait savoir. Mais il n'arrivait à ses oreilles qu'une masse d'invectives incohérentes dont il ne put tirer rien d'utile, et cette scène lui devenant désagréable, il résolut d'y mettre fin. Il profita donc

d'un moment où Ithuel se tut un instant pour reprendre haleine, et il lui dit :

— Signor, tout cela peut être vrai, mais sortant de la bouche d'un homme qui sert les Anglais, pour entrer dans l'oreille d'un serviteur de leur allié le grand-duc de Toscane, de pareils discours sont aussi extraordinaires que peu convenables; nous parlerons donc d'autre chose. Le lougre à bord duquel vous servez est sans contredit anglais, malgré tout ce que vous nous dites de cette nation?

— Oui, répondit Ithuel avec un sourire caustique, et c'est un joli bâtiment. Oui, il est anglais, mais ce n'est pas sa faute, et il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. C'est un lougre de Guernesey, et il faut voir comme il galope quand il s'éveille et qu'il a mis ses bottes !

— Ces marins ont un langage qui leur est propre, dit Barrofaldi au podestat, en souriant comme en considération des habitudes nautiques d'Ithuel. L'idée d'un navire mettant ses bottes vous semble ridicule ainsi qu'à moi, mais l'imagination des marins emploie mille images en parlant de leurs bâtiments. Il est curieux de les entendre converser, voisin; et depuis que je demeure sur cette île, j'ai souvent songé à faire un recueil de ces images, pour en orner le genre de littéra-

ture qui appartient à leur profession. L'idée d'un lougre mettant ses bottes a quelque chose d'héroïque.

Vito Viti, quoique Italien et portant un nom si musical, n'avait rien de poétique dans l'imagination. Il prenait tout dans un sens littéral et ne s'occupait que des faits. L'idée d'un lougre portant des bottes n'offrait donc à son esprit aucune beauté particulière; et quoique habitué à céder en tout aux connaissances supérieures et à l'érudition d'Andréa Barrofaldi, il eut le courage, en cette occasion, de faire une observation contre la possibilité de cette circonstance.

— Signor vice-gouverneur, dit-il, tout ce qui reluit n'est pas or. De grands mots couvrent souvent de pauvres pensées, et je prends ceci comme un exemple de ce que je veux dire. J'ai vécu longtemps à Porto-Ferrajo, car il y a maintenant cinquante ans que j'y demeure, vu que j'y suis né et que je ne suis sorti de cette île que quatre fois dans toute ma vie. Eh bien, malgré cela, je n'ai jamais vu dans ce port un seul bâtiment qui portât des bottes ou même des souliers.

— C'est une expression métaphorique, voisin Viti, et il faut la considérer sous un point de vue poétique. Homère parle de déesses couvrant de leur bouclier leurs guerriers favoris, tandis que

l'Arioste fait converser ensemble des rats et des ânes, comme s'ils étaient membres d'une académie. Tout cela n'est qu'un jeu de l'imagination, signor, et celui qui en a le plus est le plus habile à inventer des circonstances qui, sans être strictement vraies, produisent un effet très-agréable.

— Quant à Homère et à l'Arioste, signor Barrofaldi, je doute qu'aucun d'eux ait jamais vu un navire en bottes, et qu'ils se connussent en bâtiments aussi bien que nous, qui demeurons à Porto-Ferrajo. — Écoutez, l'ami Filippo, demandez à l'Américain s'il a jamais vu dans son pays des bâtiments portant des bottes. Faites-lui cette question tout simplement, et sans y rien mettre de votre maudite poésie.

Filippo fit ce qui lui était demandé, laissant Ithuel deviner, s'il le pouvait, pourquoi on lui faisait cette question; car ce dernier ne savait rien de ce qui venait de se passer entre les deux dignitaires, dont la conversation avait eu lieu en italien.

— Des bottes, répéta-t-il en regardant autour de lui d'un air goguenard; peut-être pas exactement la semelle et le cou-de-pied, car ils doivent nécessairement être sous l'eau, mais tout bâtiment

qui n'est pas doublé en cuivre a son *boot-top* (1) et je pourrais faire serment que j'en ai vu dix milliers plus ou moins.

Cette réponse déconterta le vice-gouverneur, et mit le podestat dans un embarras complet. Les graves marins assis à l'autre table la trouvèrent aussi fort étrange; car le langage maritime n'est figuré dans aucun pays au même point qu'en Angleterre, et l'expression *boot-top*, appliquée à un bâtiment, était du grec pour eux aussi bien que pour les deux fonctionnaires. Ils conversèrent ensemble sur ce sujet, tandis qu'Andréa et Vito tenaient une conférence secrète de l'autre côté de la chambre. Cela donna à l'Américain le temps de recueillir ses idées et de se rappeler les circonstances critiques dans lesquelles ses compagnons et lui se trouvaient. Personne ne pouvait être plus ingénieux et plus rusé que cet homme, quand il était sur ses gardes, quoique la haine inextinguible qu'il avait jurée à l'Angleterre et aux Anglais l'eût presque amené à trahir un secret qu'il était de la plus grande importance de garder en ce moment. Enfin un silence général s'établit, et tous les yeux se tournèrent vers le vice-gouver-

(1) Littéralement : le haut d'une botte; en style de marine : carène.

(*Note du traducteur.*)

neur, comme si l'on eût attendu qu'il dît quelque chose pour renouer la conversation. On ne se trompait pas tout à fait, car, ayant demandé à Benedetta si elle avait une autre chambre où il n'y eût personne, sur sa réponse affirmative, il fit signe à l'Américain et au Génois de le suivre, et marcha en avant avec le podestat. Dès qu'ils furent dans cette nouvelle chambre, la porte en fut fermée, et le vice-gouverneur en vint au fait sur-le-champ.

— Signor Americano, dit-il, entre gens qui s'entendent, un long préambule est inutile. Voici un langage qui se comprend dans tout l'univers, et je le mets sous vos yeux de la manière la plus claire, afin qu'il n'y ait pas de méprise.

— Je le comprends fort bien ! s'écria Ithuel. — Deux, — quatre, — six, — huit, — dix, — toutes bonnes pièces d'or que vous appelez *zecchini* dans cette partie du monde, et que nous appelons sequins en Angleterre. — Eh bien, qu'ai-je fait, ou que dois-je faire pour ces vingt dollars, signor squire? Dites-le-moi, car je n'aime pas à travailler dans les ténèbres, c'est contre ma nature.

— Il faut nous dire la vérité. Nous soupçonnons ce lougre d'être français. Donnez-nous-en la

preuve, et vous trouverez en nous des amis prêts à vous servir.

Andréa Barrofaldi connaissait peu l'Amérique et les Américains. Il avait conçu l'idée commune en Europe que l'argent était la grande divinité adorée dans cet hémisphère, et il avait cru que rien ne lui serait plus facile que d'acheter un homme ayant les manières et la tournure d'Ithuel. Dans sa petite île, dix sequins auraient suffi pour décider presque tout matelot à commettre toute action qui ne serait pas un crime capital; et l'idée qu'un barbare de l'Ouest pourrait refuser une pareille somme ne s'était pas présentée un instant à son esprit. Mais il ignorait quel était le caractère d'Ithuel Bolt. Il n'aurait pas été facile de trouver un plus grand coquin dans son genre que cet Américain; mais toutes ses idées de dignité personnelle, de respect pour soi-même, et de vertu républicaine, se trouvèrent blessées par une tentative si ouverte de corruption, et si le lougre n'eût pas été dans une position si critique, il aurait été homme à répondre à cette offre en jetant les pièces d'or à la tête du vice-gouverneur; quoique, sachant où elles étaient, il eût cherché tous les moyens de se les approprier le moment d'après. Jamais il n'avait accepté un présent d'argent offert directement ou indirectement pour le

gagner; car il aurait cru, en l'acceptant, commettre un acte de dégradation envers lui-même et de trahison envers l'honneur de son pays, quoiqu'il eût rusé, trompé et menti du matin au soir pour faire passer seulement quelques pièces de cuivre de la poche de son voisin dans la sienne, à l'abri des formes de l'opinion et de l'usage. En un mot, Ithuel avait, relativement à certaines choses, ce qu'on pourrait appeler une honnêteté légale, sauf certaines réserves générales, comme d'introduire de la contrebande dans tous les pays à l'exception du sien, d'employer à cet effet toutes les supercheries possibles, et de prêter tous les serments que pourraient exiger les officiers des douanes ; mais c'est justement cette classe d'hommes qui déclame le plus haut contre la coquinerie des autres. S'il eût existé une loi qui accordât la moitié au délateur, il est possible qu'il n'eût pas hésité à trahir ses compagnons, ce qui lui aurait paru une affaire légale et régulière ; mais il était depuis longtemps pénétré de l'idée que tout Italien était un coquin perfide, auquel on ne devait pas se fier comme à un coquin américain ; et d'ailleurs, dans un cas comme celui dont il s'agit, sa haine contre les Anglais aurait soutenu sa fidélité, même dans une occasion où il aurait eu beaucoup moins de risques à courir. Conservant donc son empire sur

lui-même, quoiqu'en regardant les sequins avec un œil d'envie, il répondit avec un air de simplicité qui étonna le vice-gouverneur et qui lui en imposa.

— Non, non, signor squire, dit-il. D'abord, je n'ai point de secret à vous dire, et ce serait une chose scabreuse de toucher votre argent sans vous en donner la valeur; ensuite le lougre a été construit à Guernesey, et le capitaine a une commission du roi George en bonne forme. Dans notre partie du monde nous ne recevons jamais d'argent sans donner quelque chose de même valeur. Nous regardons comme une bassesse de demander ou d'accepter un présent : après cela, il n'y a qu'à courir les rues en mendiant. Si pourtant je puis légalement faire quelque chose pour votre service, je suis tout disposé à travailler pour votre argent comme pour celui de tout autre; je n'ai pas de préférence pour les rois à cet égard.

Pendant tout ce temps, Ithuel tenait les sequins dans sa main, avec l'air de vouloir les rendre, quoiqu'à regret; et Andréa, qui comprenait ses gestes mieux que ses discours, en conclut qu'il refusait de vendre son secret.

— Vous pouvez garder cet argent, dit-il; nous autres Italiens, nous ne sommes pas dans l'usage

de reprendre ce que nous avons une fois donné. Demain matin, peut-être vous rappellerez-vous quelque chose qu'il est à propos que nous sachions.

— Je n'ai pas besoin de présents, et ce n'est pas exactement la coutume de l'État de Granit d'en recevoir, répliqua Ithuel d'un ton un peu acerbe. Une bonne conduite est une bonne conduite, et je pense que l'homme qui cherche à en opprimer et à en renverser un autre par le moyen d'un présent, ne vaut guère mieux qu'un aristocrate anglais. — Écoutez, Philip-o, dites un mot à voix basse au squire des trois barils de tabac que nous eûmes du bâtiment de Virginie, le jour où nous vîmes la côte septentrionale de la Corse. Cela le convaincra peut-être que nous ne sommes pas ses ennemis : mais n'allez pas brailler de manière à vous faire entendre de la femme là-bas, ou des hommes qui sont à boire dans l'autre chambre.

— Signor Ithuello, répondit le Génois en anglais, il n'est pas à propos de parler ici de ces barils de tabac. L'homme qui vous parle est le vice-gouverneur de l'île, l'autre est un magistrat, et ils feraient saisir le lougre comme contrebandier, ce qui reviendrait au même que s'il était saisi comme ennemi.

— J'ai pourtant bonne envie de garder ces sequins, pour dire la vérité, Philip-o, et je n'en vois d'autre moyen qu'à l'aide de ces barils de tabac.

— Et que ne les gardez-vous, puisque le signor vous les a mis dans la main? Tout ce que vous avez à faire, c'est de les empocher, et de dire : *Excellenza*, que désirez-vous de moi?

— Ce ne serait point parler en homme de Granit; ce serait plutôt dans la nature de vous autres Italiens. Ce qu'il y a de plus ignominieux sur la terre, d'abord c'est un pauvre, — ensuite un mendiant des rues, — puis ces drôles qui reçoivent des pièces de six pence ou d'un schelling par forme de pourboire, — et en dernier lieu un Anglais. Je les méprise tous. Mais que le signor me dise seulement un mot de trafic, et il me trouvera prêt et disposé à tout. Je défierais le diable en fait de trafic.

Filippo secoua la tête, et refusa positivement d'être assez fou pour proposer une marchandise de contrebande à des hommes dont le devoir serait de punir la violation des lois relatives aux douanes. Pendant ce temps les sequins restaient sur la table, où Bolt les avait déposés fort à contre-cœur; et enfin Andréa Barrofaldi, qui semblait ne savoir comment apprécier le caractère de l'être singulier

que le hasard avait amené en sa présence, remit cet argent dans sa poche; mais, en le conservant, il garda aussi sa méfiance et ses doutes.

— Répondez-moi à une chose, signor Bolto, dit-il après une minute de réflexion : si vous haïssez tant les Anglais, pourquoi êtes-vous à leur service? Pourquoi ne les quittez-vous pas à la première occasion que vous en trouvez? La terre est aussi grande que la mer, vous devez souvent y mettre le pied.

— Je calcule, signor squire, que vous n'étudiez pas souvent les cartes, sans quoi vous ne feriez pas une telle méprise. Je vous apprendrai donc, pour commencer, qu'il y a deux fois autant d'eau que de terre dans ce monde; et la raison le veut ainsi, puisqu'un bon acre de terre en vaut pour le produit plus de cinq ou six de l'Océan. Je vous dirai ensuite qu'il faut connaître bien peu mon caractère pour me faire une pareille question. Je sers le roi d'Angleterre pour qu'il me le paye bien. — Si vous voulez avoir l'avantage sur quelqu'un, devenez d'abord son créancier, et vous en ferez alors tout ce que vous voudrez, de la manière la plus sûre et la plus profitable.

Tout cela fut inintelligible pour le vice-gouverneur, qui, après quelques autres questions auxquelles il ne reçut aucune réponse plus satisfai-

sante, finit par se retirer avec politesse, en disant à Benedetta qu'il ne fallait pas que ces étrangers le suivissent dans la chambre qu'il avait quittée si peu de temps auparavant.

Quant à Ithuel, le départ des deux dignitaires l'inquiéta fort peu; mais comme il sentit qu'il ne serait peut-être pas prudent à lui de boire davantage, il paya le vin qu'il avait demandé et sortit du cabaret avec son compagnon. Une heure après, les trois barils de tabac étaient en la possession d'un marchand de Porto-Ferrajo, ce court intervalle lui ayant suffi pour conclure son marché et livrer sa marchandise, ce qui était le seul motif qui l'avait fait venir à terre. Ce petit trafic de contrebande avait lieu tout à fait à l'insu de Raoul Yvard, qui était à tous égards le capitaine de son lougre, et dans le caractère duquel il y avait des traits d'honneur chevaleresque, mêlés à des goûts et à des habitudes qui ne semblaient pas promettre des qualités si élevées. Mais ce peu de disposition à chercher à faire de petits profits personnels n'était pas la seule ligne de distinction qu'on pût remarquer entre le commandant du petit lougre et l'être dont il se servait de temps en temps pour masquer son but véritable.

V.

« La grande querelle entre le ciel et la mer nous a séparés de nos compagnons. — Mais, attention! une voile! »

Cassio.

Quel put être le résultat des autres enquêtes et de toutes les réflexions que fit le vice-gouverneur pendant cette nuit, c'est ce que personne ne sut. Après avoir passé une heure à se promener sur le port et dans les environs avec le podestat, il retourna chez lui pour se coucher, et le magistrat en fit autant, laissant le lougre tranquillement à l'ancre à l'endroit où il s'est déjà offert à l'attention de nos lecteurs. Si Raoul Yvard et Ghita eurent

une autre entrevue, elle fut si secrète qu'elle échappa à toutes les observations, et par conséquent nous ne pourrons en parler.

Une matinée du milieu de l'été sur la Méditerranée est un de ces moments calmes et tranquilles, aussi agréables pour l'esprit que pour le corps. On jouit partout de cette clarté douce et progressive qui précède le lever du soleil, des teintes changeantes du firmament, — d'un éclat doux comme celui de la perle, qui semble vouloir nous faire aimer les ouvrages de la main de Dieu, — et des rayons brillants du soleil; mais ce n'est point partout que se présentent ces changegements séduisants sur une mer dont l'azur le dispute à celui des profondeurs les plus reculées du vide et de l'espace, sous un climat aussi enchanteur que les scènes qu'il embellit, et parmi des montagnes dont les coteaux réfléchissent toutes les nuances de la lumière avec la vérité et la poésie de la nature. Ce fut une matinée semblable qui suivit la nuit dont le commencement a été celui de notre histoire, et elle ramena le mouvement sur le port et dans la ville. L'Italie, en général, est remarquable par un air de repos tranquille qu'on ne trouve guère dans les scènes plus bruyantes du commerce intéressé de l'Amérique, ni même dans celles qu'offrent la plupart des na-

tions du nord de l'Europe. Il y a dans son aspect, dans son mode de vie, et même dans ses habitudes commerciales, un air de noblesse déchue qui manque aux ports, aux boutiques et aux marchés des parties les plus vulgaires du monde, comme si, après avoir été si longtemps le foyer de la civilisation humaine, elle sentait qu'il ne lui convient pas, même dans ces derniers temps, de se dépouiller de toutes les traces de son histoire et de sa puissance. L'homme et le climat semblent y être à l'unisson, et l'on y supporte les soucis de la vie avec un air de *far niente* qui s'accorde parfaitement avec l'atmosphère dans laquelle on respire.

A l'instant où le jour paraissait, la chute d'une pièce de bois sur le pont du *Feu-Follet* donna le premier indice que quelqu'un était éveillé sur ce pont. Si l'on avait établi un quart à bord de ce bâtiment pendant la nuit, ce qui ne paraît guère douteux, il avait eu lieu avec tant de silence et de tranquillité, qu'aucun des yeux qui avaient été fixés sur lui jusque longtemps après minuit, n'avait pu s'en apercevoir. En ce moment pourtant tout y était en mouvement, et environ cinq minutes après la chute du morceau de bois, échappé des mains du cuisinier qui allait allumer le feu de sa cuisine, on voyait au-dessus de

ses murailles le haut des chapeaux et des bonnets de cinquante à soixante marins qui marchaient sur le pont dans tous les sens. Trois minutes après, deux hommes se montrèrent près des montants de bittes, ayant les bras croisés, jetant un coup d'œil sur l'avant du bâtiment, et examinant le port et les objets se trouvant sur la terre qui l'entourait.

Les deux individus qui se montraient ainsi en vue étaient Raoul Yvard et Ithuel Bolt. Ils causaient en français, quoique le dernier le parlât exécrablement, et sans faire aucune attention ni à la grammaire ni à la prononciation. Mais en rendant compte de cet entretien, nous appuierons sur les singularités qui appartenaient personnellement aux interlocuteurs, plutôt que sur la différence de leur langage.

— Je ne vois que l'autrichien qui vaille la peine de faire un mouvement, dit Raoul dont les yeux parcouraient le port intérieur, son lougre étant à l'ancre à environ cent brasses en dehors; et il n'a pas de cargaison, il nous payerait à peine les frais de l'envoyer à Toulon. Ces felouques nous embarrasseraient sans nous rapporter beaucoup de profit; leur perte ruinerait les pauvres diables à qui elles appartiennent, et ce serait jeter bien de ces familles dans la misère.

— Voilà une nouvelle idée pour un corsaire, dit Ithuel en ricanant. — Le bonheur fait tout en affaires, et chacun doit calculer les chances de la guerre. Je voudrais que vous eussiez lu l'histoire de notre révolution, vous y auriez vu qu'on n'obtient pas la liberté et l'égalité sans avoir eu bien des hauts et des bas.

— L'autrichien pourrait nous convenir s'il tirait une couple de pieds d'eau de plus, continua Raoul, qui faisait peu d'attention aux remarques de son compagnon. — Mais après tout, Itouel, car c'était ainsi qu'il prononçait toujours le nom de l'Américain, je me soucie peu d'une prise qu'on fait sans qu'il y ait aucun éclat dans l'attaque et dans la défense.

— Eh bien! mon avis à moi, c'est que les combats les plus courts sont les plus agréables et les plus profitables, et que les plus belles victoires sont celles qui rapportent les plus fortes parts de prise. Quoi qu'il en soit, comme ce brick n'est qu'autrichien, peu m'importe ce que vous en ferez. S'il était anglais, je me mettrais dans un canot avec un bon équipage, je le prendrais à la remorque, et je le conduirais ici pour le brûler. Quel beau feu de joie fait un bâtiment anglais!

— Ce serait détruire un bâtiment, et risquer

de perdre quelques-uns de vos hommes sans aucune utilité pour nous.

— Mais ce serait nuire à ces maudits Anglais, et je compte cela pour quelque chose, moi. Nelson n'a pas été si scrupuleux quand il a brûlé vos vaisseaux dans l'embouchure du Nil, monsieur Roule.

— Tonnerre! pourquoi en revenez-vous toujours à ce malheureux Nil? N'est-ce pas assez que notre escadre y ait été battue et détruite? Faut-il encore qu'un ami vienne en parler si souvent?

— Vous oubliez, monsieur Roule, que j'étais avec vos ennemis alors, dit Ithuel avec un sourire amer. Si vous voulez regarder mon dos, vous y verrez encore les marques des coups de verges que j'ai reçus par ordre de mon capitaine pour lui avoir dit qu'étant républicain de sentiment et de naissance, il était contre ma conscience de me battre contre d'autres républicains. Il me répondit qu'il verrait d'abord quelle était la conscience de ma peau, et que si elle ne se mettait pas d'accord avec ce qu'il appelait mon devoir, il ferait doubler la dose. Et je dois avouer qu'il l'emporta sur ma conscience, car je combattis contre vous comme un tigre plutôt que d'être fustigé deux fois en un jour. Fouetter un dos écorché n'est pas une plaisanterie.

— Mais à présent, mon pauvre Itouel, le jour de la vengeance est arrivé; vous êtes du bon côté, et vous pouvez combattre du cœur et du bras ceux que vous haïssez tant.

Un long et sombre silence suivit. Pendant ce temps, Raoul se tourna vers l'arrière et regarda travailler les hommes qui lavaient le pont, tandis qu'Ithuel, assis sur un des montants de bittes, et le menton appuyé sur une main, réfléchissait avec amertume, comme le diable de Milton, aux injustices qu'il avait éprouvées. Les hommes réunis en corps n'ont aucune sensibilité; ils commettent une injustice sans réflexion, et la justifient sans remords. Et cependant on peut douter qu'une nation ou un individu ait jamais commis ou toléré une injustice, sans en être puni tôt ou tard, par ce principe mystérieux de justice qui est inhérent à la nature des choses, et qui produit ses résultats, comme une herbe donne du grain, un arbre du fruit : saint arrangement qu'on a coutume, et avec raison, d'appeler la providence de Dieu. Qu'il redoute donc l'avenir, ce peuple qui, comme peuple, encourage systématiquement une injustice quelconque, puisque sa propre démoralisatiou s'ensuivra comme une conséquence nécessaire, quand même il échapperait à uue punition plus directe.

Nous ne nous arrêterons pas à rapporter les réflexions du citoyen du New-Hampshire. Sans éducation et, à beaucoup d'égards, sans principes, il n'en voyait pas moins clairement l'injustice dont il avait été victime comme des milliers d'autres; et en ce moment il aurait fait avec plaisir le sacrifice de sa vie pour pouvoir assouvir pleinement sa vengeance. Souvent, quand il était à bord du vaisseau anglais, qui avait été tant d'années comme une prison pour lui, le désespoir lui avait suggéré l'idée de faire sauter le bâtiment; et quelque mercenaire, quelque égoïste qu'il fût habituellement, il était homme à exécuter ce projet, pour mettre fin à ses souffrances et à la vie de tous ceux qui avaient été pour lui des instruments d'oppression, s'il avait pu en trouver les moyens. Ce sujet ne se représentait jamais à son esprit sans changer momentanément le cours de ses pensées, et sans donner à ses idées une intensité d'amertume qu'il avait peine à souffrir. Enfin, poussant un profond soupir, il se leva et se tourna vers l'entrée de la baie, comme s'il eût voulu cacher à Raoul l'expression de sa physionomie. Mais à peine eut-il les yeux fixés de ce côté, qu'il tressaillit et laissa échapper une exclamation qui porta son compagnon à tourner rapidement sur le talon, et à jeter un regard vers le même point. La

lumière croissante les mit tous deux en état de découvrir un objet qui ne pouvait manquer d'avoir de l'intérêt pour des hommes placés dans la situation où ils se trouvaient.

Nous avons déjà dit que la baie profonde sur un des côtés de laquelle se trouve la ville de Porto-Ferrajo, s'ouvre du côté du nord dans la direction du promontoire de Piombino. A droite de la baie, la terre, haute mais dentelée, s'étend à plusieurs milles avant de former ce qu'on appelle le canal, tandis que sur la gauche elle se termine par la petite hauteur sur laquelle se trouve la demeure alors occupée par Andréa Barrofaldi, devenue depuis ce temps si célèbre comme ayant été la résidence d'un bien plus grand homme que le vice-gouverneur. Le havre étant placé sous ses hauteurs, à gauche de la baie et à côté de la ville, il s'ensuit naturellement que le lougre était mouillé dans cette partie de la baie, d'où la vue plane au nord, dans la direction de la côte de l'Italie, aussi loin qu'elle peut atteindre. La largeur du canal ou du passage situé entre l'île d'Elbe et la pointe de Piombino peut être de six à sept milles ; et à la distance de moins d'un mille de l'extrémité septentrionale de l'île, se trouve une petite île rocailleuse qui a été connue au monde par le fait que Napoléon y plaça un

caporal et une escouade, comme pour en prendre possession, quand il trouva tout son empire rétréci entre quelques montagnes dont les pieds sont baignés par la mer. Raoul et Ithuel connaissaient nécessairement l'existence et la situation de cet îlot, car ils l'avaient vu et en avaient remarqué la position le soir précédent, quoiqu'ils n'eussent point fait attention qu'il n'était pas visible de l'endroit où *le Feu-Follet* était mouillé. Lorsqu'ils avaient jeté le matin un premier coup d'œil vers la mer, quand la clarté ne suffisait pas encore pour faire distinguer les maisons situées de l'autre côté de la baie, ils avaient aperçu de ce côté un objet qu'ils avaient pris pour ce rocher; mais alors la lumière était assez forte pour faire voir que c'était quelque chose de tout différent. En un mot, ce que Raoul et Ithuel avaient pris pour un îlot n'était ni plus ni moins qu'un navire.

Ce bâtiment avait le cap tourné vers le nord, et la route qu'il faisait à l'aide d'un léger vent du sud ne pouvait excéder un nœud par heure. Il ne portait aucune autre voile que ses trois huniers et son foc, quoique ses basses voiles fussent sur leurs cargues. Sa coque noire commençait à se dessiner en détail, et le long de la ligne jaune qui rompait l'uniformité de ses flancs, on pouvait

compter les sombres intervalles de treize sabords, dans chacun desquels se voyait la bouche menaçante d'un canon. Quoique les hamacs ne fussent pas encore arrimés dans les bastingages, dont les toiles ainsi vides présentaient cet aspect négligé si commun pendant la nuit à bord d'un bâtiment de guerre, il était évident que ce bâtiment avait un pont supérieur, un gaillard d'arrière et des batteries sur l'avant; — en d'autres termes, que c'était une frégate. Comme elle avait vu la ville plusieurs minutes avant qu'on l'eût aperçue à bord du *Feu-Follet,* elle avait hissé son pavillon à l'extrémité de sa corne, quoiqu'il n'y eût pas assez de vent pour en ouvrir les plis et faire connaître à quelle nation elle appartenait.

— Peste! s'écria Yvard, dès qu'il eut regardé une minute ce bâtiment, — nous serions dans un joli cul-de-sac, si ce bâtiment était anglais! — Que dites-vous de ce pavillon, Itouel? Vos yeux sont les meilleurs que nous ayons à bord du lougre.

— Je ne connais pas les yeux qui pourraient le distinguer à cette distance, et cela avant que le soleil soit levé; mais, en prenant une longue-vue, nous le saurons bientôt, car cinq minutes nous feront voir le grand luminaire, comme disait notre ministre.

Ithuel descendit de la muraille sur laquelle il était monté, et alla chercher deux longues-vues; il en remit une à son compagnon, et garda l'autre. Une minute après, ils dirigèrent leurs instruments vers le bâtiment étranger, qu'ils examinèrent quelque temps en profond silence.

—Parbleu! s'écria enfin Raoul, c'est le pavillon tricolore, ou mes yeux sont infidèles à leur patrie. — Voyons, Itouel! —Quel bâtiment de 42 ou 44 la république a-t-elle sur cette côte?

— Ce n'est pas cela, monsieur Yvard, répondit Ithuel d'un ton si changé et avec une emphase si marquée, que l'attention de Raoul passa sur-le-champ de la frégate à la physionomie de son compagnon. — Non, capitaine, ce n'est pas cela. Un oiseau n'oublie pas aisément la cage dans laquelle il a été enfermé plusieurs années, et si ce n'est pas la maudite *Proserpine,* je ne sais pas distinguer une voile de misaine d'une voile d'artimon.

—*La Proserpine!* répéta Raoul, qui connaissait les aventures de son compagnon, et qui, par conséquent, n'avait pas besoin de lui demander une explication. — Si vous ne vous trompez pas, il faut que *le Feu-Follet* cache son fanal à l'ombre. — Ce n'est qu'un bâtiment de 40, si j'en compte bien les sabords.

— Je n'ai que faire de compter ni les sabords

ni les canons. C'est *la Proserpine*, frégate de 36, capitaine Cutt, quoiqu'on eût mieux fait de le nommer le capitaine Verges. — Oui, c'est *la Proserpine*, que le ciel la bénisse! Le seul mal que je lui veux, ce serait qu'elle fût au fin fond de la mer.

— Bah! — Ce bâtiment porte quarante-quatre pièces de canon. — Je puis les compter à présent, et j'en trouve vingt-deux d'un côté.

— C'est cela même. — Une frégate de 36 sur la liste, et de 44 par compte. — 26 longs canons de 18 dans la batterie basse, — 12 caronades de 32 sur son gaillard d'arrière, et 4 autres caronades avec deux canons de chasse sur l'avant. Il ne lui faudrait qu'une seule bordée pour éteindre votre *Feu-Follet*, monsieur Roule; car que sont 10 caronades de 12 et soixante-dix hommes contre une telle frégate?

— Je ne suis pas assez fou, Itouel, pour songer à combattre une frégate, ni même une corvette portant des pièces de fort calibre, avec les forces que vous venez de mentionner; mais j'ai passé trop longtemps sur la mer pour prendre l'alarme avant d'être bien sûr du danger. *La Railleuse* est un bâtiment exactement semblable à celui-ci.

Écoutez la raison, monsieur Roule, s'écria Ithuel avec force; — ni *la Railleuse*, ni aucune

frégate française, ne montrerait son pavillon dans un port ennemi, car ce serait faire connaître ses desseins. Mais un bâtiment anglais pourrait hisser le pavillon français, parce qu'il est toujours en son pouvoir d'en hisser ensuite un autre, et il peut gagner quelque chose par cette ruse. *La Proserpine* est un bâtiment de construction française, et ellea des jambes françaises, avec ou sans bottes. — A ces mots, Ithuel ne put retenir une envie de rire, mais il reprit son sérieux en ajoutant : — Et j'ai entendu dire qu'elle avait été construite sur le modèle de *la Gracieuse*. Voilà qui explique sa forme et son port; quant à ses voiles, ses haubans et ses sabords, tout son gréement est enregistré sur mon dos en caractères qu'aucune éponge ne pourra jamais effacer.

— Corbleu! murmura Raoul entre ses dents; si c'est un bâtiment anglais, Ithuel, il peut lui venir en tête d'entrer ici, et peut-être de jeter l'ancre à une demi-encablure de nous. — Que pensez-vous de cela, mon brave Américain?

— Je pense que cela peut arriver, quoiqu'on ne voie pas quel motif pourrait engager un croiseur à entrer dans un port comme celui-ci. Tout le monde n'est pas aussi curieux que *le Feu-Follet*.

— Oui. *Que diable allait-il faire dans cette galère?* — Eh bien, il faut prendre le temps comme

il vient, tantôt un ouragan et tantôt un calme. — Mais puisqu'il nous a si loyalement montré son pavillon, il faut lui rendre sa politesse et lui montrer aussi le nôtre. — Hé! à l'arrière! — hissez le pavillon!

— Lequel, capitaine? demanda un vieux timonier, ayant ce qui s'appelle un air en dessous, que personne n'avait jamais vu rire, et qui était chargé de cette fonction. — Le capitaine se souviendra que nous sommes entrés dans ce port sous le pavillon de M. John Bull.

— Eh bien, hissez de nouveau le pavillon de M. John Bull. Il faut payer d'effronterie, à présent que nous avons pris le masque. — Monsieur le lieutenant, faites mettre du monde sur le grelin, et qu'on hale dessus à courir jusqu'à ce que nous soyons à pic de l'ancre, et veillez à ce que nous soyons prêts à déployer nos mouchoirs de poche. Personne ne sait quand *le Feu-Follet* pourra avoir besoin de s'essuyer le visage. — Ah! Itouel, nous pouvons voir directement son travers, à présent qu'il a le cap plus à l'ouest.

Les deux marins prirent leurs longues-vues et firent un nouvel examen. Ithuel avait une singularité qui non-seulement le caractérisait personnellement lui-même, mais qui est devenue si commune parmi les Américains de sa classe, qu'elle

est, dans un sens, nationale. Dans les occasions ordinaires, il était grand parleur et toujours disposé à jaser; mais quand le moment de se décider et d'agir était arrivé, il devenait silencieux, réfléchi, et prenait même une sorte de dignité qui n'appartenait qu'à lui. Telle était son humeur en cet instant, et il attendit qu'il plût à Raoul d'entamer la conversation. Mais celui-ci était alors aussi porté à la réserve que l'Américain, et il alla chercher dans sa chambre un abri contre les éclaboussures de l'eau qu'on jetait sur le pont pour le laver.

Deux heures firent monter le soleil sur l'horizon, et amenèrent l'activité et le bourdonnement du matin; mais il n'en était pas résulté un grand changement dans la situation relative des choses, tant dans la baie qu'en dehors. L'équipage du *Feu-Follet* avait déjeuné, avait tout mis à sa place sur le petit lougre, et chacun était grave, silencieux, et observait tout. Une leçon qu'Ithuel avait réussi à graver dans l'esprit de ses compagnons, était la nécessité de réprimer leur volubilité naturelle, s'ils voulaient passer pour Anglais. Il est vrai que s'ils eussent cédé à leur penchant habituel, on aurait prononcé à bord de ce petit bâtiment plus de paroles en une heure qu'il ne s'en prononce en deux sur un vaisseau de guerre an-

glais du premier rang. Mais l'Américain leur avait tellement fait sentir le danger de parler leur propre langue, et leur avait si bien appris la réserve grondeuse des Anglais, qu'ils caricaturaient plutôt qu'ils n'imitaient ce grand talent pour le silence, qu'ils regardaient comme caractéristique chez leurs ennemis. Ithuel, qui était presque un espiègle à sa manière, souriait en voyant les matelots croiser leurs bras, prendre un air bourru et mécontent, et se promener solitairement sur le pont, comme s'ils eussent été autant de misanthropes dédaignant de converser avec leurs compagnons, toutes les fois qu'un bateau venait du rivage. Il en arriva plusieurs dans le cours des deux heures dont nous avons parlé; mais la sentinelle placée sur le passe-avant, qui avait la consigne, ne leur permettait jamais d'aborder, et feignait de ne pas comprendre le français quand on lui en demandait la permission en cette langue.

Raoul avait un équipage de canot composé de quatre hommes qui, de même que lui, avaient appris quelque peu d'anglais pendant leur captivité sur un ponton en Angleterre. Jusqu'à présent, il avait fait peu de progrès dans l'affaire qui avait été cause qu'il s'était mis dans une position si critique, et il n'était pas homme à abandonner un

projet qu'il avait tellement à cœur, à moins de nécessité absolue. Se trouvant dans l'embarras, il avait résolu de faire un effort pour tirer quelque avantage de sa situation difficile. Dès qu'il eut pris son café, il donna donc ses ordres, fit appeler l'équipage de son canot, et y prît sa place. Tout cela se fit avec la plus grande tranquillité, comme si l'apparition d'un bâtiment étranger au large n'eût donné d'inquiétude à personne à bord du *Feu-Follet*.

Le canot entra hardiment dans le petit port, et Raoul monta à terre par l'escalier ordinaire. Les matelots ne parurent pas pressés de s'en retourner. Ils se promenaient sur le quai en attendant leur capitaine, faisant usage du peu d'italien qu'ils savaient pour causer avec les femmes, et affectant de mal comprendre le français des vieux loups de mer qui s'approchaient d'eux, et qui parlaient tous plus ou moins bien cette langue universelle. Leur capitaine les avait avertis qu'ils étaient en butte aux soupçons : aussi étaient-ils sur leurs gardes, et l'habitude en faisait de bons acteurs. Ils passèrent donc le temps qu'ils restèrent à attendre Raoul, à offrir en leurs personnes une caricature des Anglais, et à éluder les tentatives qui furent faites pour les porter à se trahir. Deux d'entre eux se promenaient en silence sur le quai,

les bras croisés et les sourcils froncés, et toutes les agaceries de trois ou quatre jeunes filles qui cherchaient à s'insinuer dans leur confiance en leur offrant des fruits et des fleurs, ne purent les engager à se dérider un seul instant.

— *Amico,* dit Annunziate, une des plus jeunes filles de sa classe de Porto-Ferrajo, et que Vito Viti avait spécialement chargée de chercher à surprendre les secrets de ces étrangers, — voici des figues d'Italie. — Voulez-vous en goûter quelques-unes, afin de pouvoir dire à vos concitoyens, quand vous serez de retour en *Inghilterra,* quels bons fruits nous avons dans l'île d'Elbe?

— Vos figues ne valent rien, grommela Jacques, patron du canot de Raoul, à qui cette offre s'adressait, et parlant en mauvais anglais. — Nous en avons de meilleures chez nous. On en ramasse de plus belles dans les rues de Portsmouth.

— Mais, signor, ne les regardez pas comme si elles allaient vous mordre ou vous empoisonner; goûtez-les seulement, et je vous donne ma parole que vous les trouverez aussi bonnes que les melons de Naples.

— Bah! il n'y a que les melons anglais qui soient bons. Il y a en Angleterre autant de melons que de pommes de terre.

— Oui, signor, aussi bonnes que les melons de

Naples, continua Annunziate, qui n'entendait pas un mot des compliments flatteurs dont ses offres étaient suivies. — Le signor Vito Viti, notre podestat, m'a donné ordre d'offrir de ces fruits aux *forestieri*, aux *Inglesi* qui sont dans la baie.

— *Goddam!* s'écria Jacques d'un ton bref et sentencieux qui produisit du moins, comme il le désirait, l'effet de le délivrer pour le moment des persécutions de la jolie marchande de figues.

Mais laissant à l'équipage du canot le soin de se défendre de pareilles importunités jusqu'à ce qu'il leur arrivât du secours, comme on le verra ci-après, nous suivrons notre héros à travers les rues de la ville. Guidé par un instinct secret, ou ayant quelque objet spécial devant les yeux, Raoul monta rapidement sur les hauteurs et avança jusqu'au promontoire dont il a été si souvent parlé. Partout où il passait, tous les yeux se fixaient sur lui ; car la méfiance était alors générale dans la ville, et l'apparition d'une frégate portant le pavillon français devant le port avait fait naître des craintes beaucoup plus sérieuses que n'avait pu le faire l'arrivée d'un aussi petit bâtiment que *le Feu-Follet*. Vito Viti s'était déjà rendu depuis longtemps chez le vice-gouverneur, et huit ou dix des plus notables habitants de la ville, y compris les deux principaux officiers militaires,

avaient été convoqués à la hâte pour former un conseil. On savait que les batteries étaient garnies d'un nombre suffisant d'artilleurs; et pourtant, quoique l'esprit le plus subtil de toute l'île d'Elbe eût été embarrassé pour donner une raison qui aurait pu déterminer les Français à risquer une attaque aussi peu profitable que celle du port de Porto-Ferrajo, non-seulement on y craignait cet événement, mais on s'y attendait même longtemps avant l'arrivée de Raoul Yvard. Tous les yeux suivaient donc chacun de ses mouvements, tandis qu'il bondissait légèrement de terrasse en terrasse pour monter au promontoire, et l'on surveillait tous ses pas avec crainte, inquiétude et soupçon.

Les hauteurs étaient de nouveau couvertes d'une foule de spectateurs des deux sexes, de tout âge et de toute classe. Les mantes et les robes flottantes des femmes avaient, suivant l'usage, l'avantage du nombre; car tout ce qui peut exciter la curiosité ne manque jamais de rassembler une plus grande proportion d'un sexe chez lequel l'imagination est si disposée à prendre l'avance sur le jugement. Sur une terrasse en face du palais, — comme on avait coutume d'appeler la maison du vice-gouverneur, était le groupe de graves notabilités qui donnaient toute leur attention au moindre changement dans la direction du bâti-

ment qui était devenu un objet d'appréhension et de sollicitude; ils étaient tellement occupés à considérer cet ennemi supposé, que Raoul se trouva en face d'Andréa Barrofaldi, le chapeau à la main, et le salua, avant qu'aucun d'eux se fût même aperçu qu'il s'approchait. Cette arrivée soudaine et inattendue causa de la surprise et quelque confusion; car deux ou trois membres de ce groupe se détournèrent tout à coup, comme par instinct, pour cacher la rougeur qui leur monta aux joues en voyant près d'eux l'individu qu'ils dénonçaient comme suspect l'instant d'auparavant.

— *Buon giorno*, signor vice-gouverneur, dit Raoul avec le ton d'aisance, de politesse et de gaieté qui lui était ordinaire, et certainement sans avoir le moins du monde l'air d'un homme coupable ou tremblant; — nous avons ici une belle matinée sur terre, et là-bas au large une belle frégate de la république française, à ce qu'il paraît.

— Nous parlions de ce bâtiment, signor Smit, répondit Andréa, à l'instant où vous approchiez. Concevez-vous quel motif peut porter un bâtiment français à se montrer devant notre ville d'une manière si menaçante?

— *Cospetto!* Vous pourriez aussi bien me demander, signor, quel motif peuvent avoir ces républicains pour faire mille autres choses non moins

étranges? Pourquoi ont-ils décapité Louis XVI? Pourquoi ont-ils parcouru la moitié de votre Italie, conquis l'Égypte, et repoussé les Autrichiens sur leur Danube?

— Pour ne rien dire de ce qu'ils se sont laissé battre par Nelsoni à Aboukir, ajouta Vito Viti d'un ton caustique.

— Sans doute, signor, pourquoi ont-ils laissé mon brave compatriote Nelson anéantir leur marine près de l'embouchure du Nil? Je n'ai pas voulu vanter la gloire de mon pays, sans quoi j'aurais pu aussi faire cette question. Nous avons à bord du *Ving and Ving* plusieurs hommes qui étaient à ce combat glorieux, entre autres notre *master,* Hitouel Bolt, qui était par hasard à bord du vaisseau de Nelson, où il avait été envoyé pour cause de service par le capitaine de frégate à laquelle il appartient, comme pour partager la gloire de cette journée.

— J'ai vu le signor Bolto, dit Andréa Barrofaldi d'un ton un peu sec; *è uno Americano.*

— Américain! répéta Raoul, tressaillant presque, malgré son air d'indifférence affectée. — Ah! oui; je crois qu'il est né en Amérique; mais c'est dans l'Amérique anglaise, signor, ce qui est à peu près la même chose que s'il fût né en Angleterre. Nous regardons les *Yankees* comme faisant partie

de notre nation, et nous les prenons volontiers à notre service.

— C'est précisément ce que le signor Bolto nous a donné lieu de croire. — Il paraît aimer extrêmement la nation anglaise.

Raoul se sentit mal à l'aise. Il ignorait complétement ce qui s'était passé dans le cabaret, et il crut remarquer un ton d'ironie dans ce que venait de dire le vice-gouverneur.

— Certainement, signor, répondit-il d'un ton ferme, tous les Américains aiment l'Angleterre, et ils doivent l'aimer pour peu qu'ils réfléchissent à tout ce que cette grande nation a fait pour eux. — Mais je venais, signor vice-gouverneur, pour vous offrir les services de mon lougre, dans le cas où ce bâtiment français aurait réellement de mauvaises intentions. Le nôtre est loin d'être un vaisseau de haut bord, j'en conviens, et nous n'avons que des canons de petit calibre; mais ils sont en état de briser les fenêtres des chambres de cette frégate, tandis que, de ces hauteurs, vous lui feriez des avaries plus sérieuses. J'espère que vous assignerez un poste honorable au *Ving and Ving*, si vous en venez aux coups avec ces républicains.

— Et de quel service vous serait-il plus agréable de vous charger, signor? demanda le vice-gouverneur avec politesse. Nous ne sommes pas ma-

rins, et nous devons vous laisser le choix du poste. Le *colonello* que voici s'attend à une action, et ses artilleurs sont déjà à leurs pièces.

— Les batteries de Porto-Ferrajo sont célèbres parmi tous les marins de la Méditerranée; et si cette frégate se hasarde à s'avancer jusqu'à leur portée, je ne doute pas qu'elle ne soit désemparée plus vite que s'il s'agissait de la mettre sur le chantier. Quant à notre petit lougre, mon avis est que le meilleur parti à prendre serait, tandis que la frégate sera occupée à répondre à vos batteries, de le faire avancer le long de la rive orientale de la baie, jusqu'à ce qu'il se trouvât au large de ce bâtiment, de manière à le mettre entre deux feux. C'est précisément ce que Nelson fit à Aboukir, combat que vous semblez admirer beaucoup, signor podestat.

— Ce serait une manœuvre digne d'un élève de Nelsoni, signor, dit le colonel, si vous aviez des canons d'un plus fort calibre. Mais avec ces petites pièces de 12, comment risqueriez-vous de vous approcher à portée de longues pièces de 18, quoique avec des matelots anglais contre des Français?

— Que sait-on, signor colonel? Au Nil un de nos bâtiments de 50 se plaça en travers sur l'avant du vaisseau à trois ponts *l'Orient* et lui fit

beaucoup de mal. Au fait, le vaisseau sauta. Un combat naval se décide d'après des principes tout différents qu'un combat sur terre.

— Cela doit être, répondit le militaire.—Mais que signifie ce nouveau mouvement? Vous qui êtes marin, signor, vous pouvez nous l'expliquer.

Ces mots fixèrent de nouveau tous les yeux sur la frégate, dont les manœuvres indiquaient certainement quelque mouvement important. Comme elles se rattachent essentiellement aux incidents de notre histoire, il devient nécessaire de les décrire de manière à les rendre intelligibles au lecteur.

La frégate pouvait être alors à cinq milles de la ville. Il n'y avait aucun courant; et comme il n'y a pas de marée dans la Méditerranée, elle serait restée parfaitement stationnaire toute la matinée, sans un vent très-léger qui vint du sud. Cependant, avant l'arrivée de ce vent, elle s'était avancée vers l'ouest d'une couple de milles, jusqu'à ce qu'elle eût la maison du gouvernement presque par le travers. En même temps elle s'en était approchée par une ligne oblique, et c'était cette circonstance qui avait donné l'alarme. La brise s'était levée avec le soleil, et quelques minutes avant que le colonel eût fait sa question, les huniers de ce bâtiment avaient pris le vent, et il commença à marcher à raison de quatre à cinq

nœuds par heure. Du moment qu'on s'aperçut à bord que la frégate obéissait au gouvernail, comme si l'on n'eût attendu que cette assurance, on changea de route, et l'on fit de la voile. Mettant la barre à tribord, le bâtiment vint au plus près du vent, portant le cap droit sur le promontoire; les voiles basses furent amurées à joindre, et bien bordées, et les voiles hautes et légères furent établies. Presque au même instant, car tout semblait se faire en même temps et comme par instinct, le pavillon français fut amené, un autre fut hissé en sa place, et un coup de canon fut tiré sous le vent, — signal d'amitié. — Tandis que ce second emblème de nationalité s'ouvrait et se déployait au vent, les longues-vues firent reconnaître le champ blanc et la croix de Saint-George du noble et vieux pavillon d'Angleterre.

Une exclamation de surprise et de plaisir échappa aux spectateurs assemblés sur le promontoire, en se voyant délivrés de leurs craintes et de leurs inquiétudes par une sorte d'effet dramatique. Personne, en ce moment, ne songea plus à Raoul. Quant à lui, cette affaire ne lui inspirait d'autre nouvel intérêt que celui causé par l'intention que paraissait avoir la frégate d'entrer dans la baie. Comme du pont de ce bâtiment on avait en pleine vue *le Feu-Follet,* il se demanda si la

vue d'un lougre armé ne pouvait être la véritable cause du soudain changement de route de la frégate. Cependant, se trouvant à l'ancre dans un port ennemi de la France, il se dit qu'il y avait quelque probabilité qu'il pût échapper sans un examen sévère et approfondi.

— Je vous félicite de cette visite d'un compatriote, signor Smit, s'écria Andréa Barrofaldi, homme naturellement très-pacifique, et qui se trouvait trop content de la perspective de passer tranquillement la journée, pour se livrer alors à aucun sentiment de méfiance, et je ne manquerai pas, dans le compte que je rendrai à Florence de cette affaire, de vous faire honneur de la bonne volonté que vous avez montrée en cette occasion pour nous aider, si cela fût devenu nécessaire.

— Signor vice-gouverneur, répondit Raoul, cherchant à peine à cacher le sourire qui se montrait malgré lui sur ses lèvres, ne vous donnez pas la peine de mentionner mes humbles offres de services; songez plutôt à ces braves artilleurs qui regrettent certainement d'avoir perdu une occasion de se distinguer. — Mais je vois la frégate faire des signaux qui doivent être pour nous. J'espère que mon lieutenant saura comment y répondre en mon absence.

Il fut peut-être heureux pour *le Feu-Follet,* que

son commandant ne fût pas à bord quand le bâtiment étranger — qui était réellement *la Proserpine*, frégate qu'Ithuel connaissait si bien,—montra son numéro; car celui-ci était plus en état que son capitaine d'ourdir convenablement une ruse. Il répondit très-promptement aux signaux, quoiqu'il n'eût pu dire lui-même quelle réponse il y faisait, car il fit hisser au hasard quelques pavillons, en ayant grand soin qu'ils s'engageassent ensemble de manière à ne pouvoir être déchiffrés, tandis qu'ils avaient l'air d'être hissés avec empressement et sans crainte.

VI.

« Sont-ils tous prêts? — Tous. — Bien plus, ils sont embarqués. Le dernier canot n'attend plus que mon chef. — Mon sabre et ma capote! »

LORD BYRON. — *Le Corsaire.*

Il était impossible de savoir quel succès avait eu la ruse d'Ithuel en ce qui concernait la frégate; mais la bonne intelligence qui avait l'air de régner entre les deux bâtiments, tendit à écarter de l'esprit des habitants de Porto-Ferrajo toute méfiance du lougre. Il semblait si peu probable qu'un corsaire français répondît aux signaux d'une frégate anglaise, que Vito Viti lui-même fut obligé d'a-

vouer au vice-gouverneur, à demi-voix, que cette circonstance du moins était beaucoup en faveur de la véracité du capitaine du lougre. L'air calme de Raoul comptait aussi pour quelque chose, d'autant plus qu'il restait sur le promontoire, paraissant regarder avec insouciance la frégate qui s'approchait rapidement.

— Vous voyez, signor Smit, que nous n'aurons pas besoin d'accepter vos offres obligeantes, dit Andréa, comme il allait rentrer dans sa maison avec deux ou trois de ses conseillers; mais nous ne vous en remercions pas moins. C'est un bonheur d'être honorés le même jour de la visite de deux croiseurs de votre nation, et j'espère que vous me ferez le plaisir d'accompagner le capitaine votre confrère, quand il viendra me rendre la visite d'usage, car il paraît avoir sérieusement l'intention de nous faire l'honneur d'entrer dans notre port.—Pourriez-vous conjecturer quel est le nom de cette frégate ?

— A présent que je la vois d'un peu plus près, signor, répondit Raoul nonchalamment, je suis porté à croire que c'est *la Proserpine;* car cette frégate a été construite en France, et c'est ce qui m'a fait croire que ce bâtiment était français quand il a hissé le pavillon de cette nation.

— Et le noble cavalier qui en est le comman-

dant, vous savez sans doute aussi quel est son nom et son rang ?

— Oh, parfaitement. C'est le fils d'un ancien amiral sous lequel j'ai servi, quoique je ne me sois jamais trouvé avec son fils. Sir Brown est son nom.

— Et c'est un nom véritablement anglais, car j'ai vu souvent ce nom honorable dans Shakspeare, et dans plusieurs autres de vos auteurs les plus distingués. Miltoni parle d'un sir Brown, si je ne me trompe, signor.

— Plusieurs en parlent, signor, répondit Raoul sans hésiter un instant, et sans le moindre remords. Milton, Shakspeare, Cicéron, et tous nos meilleurs écrivains parlent souvent de cette famille.

— Cicéron ! répéta Andréa au comble de la surprise ; c'était un ancien Romain, signor, et il était mort longtemps avant que l'Angleterre fût connue dans le monde civilisé.

Raoul s'aperçut qu'il s'était avancé trop loin, mais pas assez pour perdre l'équilibre; et il répondit avec un aplomb qui aurait fait honneur à un diplomate ;

— Vous avez raison, en ce qui regarde le Cicéron dont vous parlez, signor vice-gouverneur, mais vous vous trompez pour ce qui concerne sir

Cicéron, mon illustre compatriote. — Voyons! non, il n'y a pas encore un siècle que notre Cicéron est mort. Il était né dans le Devonshire, — c'était dans ce comté que Raoul avait été en prison, — et je crois qu'il est mort à Dublin. — Oui, je me le rappelle à présent, c'est à Dublin que cet auteur distingué rendit le dernier soupir.

Andréa n'avait rien à dire à cela; car, il y a un demi-siècle, l'ignorance des nations civilisées sur un pareil sujet était si grande, qu'on aurait pu greffer un Homère sur la littérature anglaise, sans courir grand risque que l'imposture fût découverte. Le signor Barrofaldi ne fut pas très-content de voir que les barbares s'emparaient de noms italiens, mais il se plut à attribuer cette circonstance aux traces de barbarie qui étaient la suite inévitable de leur origine. Quant à croire possible qu'un homme qui parlait avec le ton de franchise et de simplicité de Raoul pût inventer une histoire en la racontant, c'était une idée qui ne pouvait même se présenter à son esprit; et la première chose qu'il fit en rentrant chez lui fut d'écrire une note pour se souvenir, à son premier instant de loisir, de faire des recherches sur les ouvrages et la réputation de sir Cicéron, l'illustre homonyme du Cicéron romain. Quand cette courte

digression fut terminée, il rentra chez lui, après avoir de nouveau exprimé l'espoir que sir Smit ne manquerait pas d'accompagner sir Brown dans la visite qu'il s'attendait à recevoir du dernier dans le cours d'une heure ou deux. La foule commença alors à se disperser, et Raoul fut bientôt abandonné à ses réflexions qui, en ce moment, n'étaient rien moins qu'agréables.

La ville de Porto-Ferrajo est tellement séparée de la mer par le rocher contre lequel elle est construite, par ses fortifications, et par la construction même de son petit port, que l'approche d'un bâtiment est invisible à tous ses habitants, à moins qu'ils ne veuillent monter sur les hauteurs qui forment une étroite promenade, comme nous l'avons déjà dit. Il s'y trouvait donc encore beaucoup de curieux, et Raoul se frayait un chemin à travers ces oisifs, ayant son bonnet de mer, et une sorte d'élégant uniforme naval de son invention, qu'il portait avec quelque affectation, car il connaissait parfaitement les avantages personnels qu'il possédait. Ses yeux erraient sans cesse d'une jolie figure à une autre, sans s'arrêter sur aucune, car Ghita était le seul objet qu'il cherchât, et la véritable cause qui l'avait mis, ainsi que son bâtiment et son équipage, dans la situation critique où il se trouvait. De cette manière, tantôt son-

geant à celle qu'il cherchait, tantôt réfléchissant à sa situation dans un port ennemi, il arriva au bout de la promenade, et il savait à peine s'il devait retourner sur ses pas, ou descendre dans la ville pour aller rejoindre son canot, quand il entendit une voix douce prononcer son nom à quelques pieds derrière lui. Son cœur reconnut cette voix à l'instant, et, se retournant, il vit Ghita.

— Saluez-moi froidement et en étranger, lui dit-elle à la hâte, respirant à peine, et ayez l'air de me montrer différentes rues dans la ville, comme pour me demander votre chemin. C'est ici que nous nous sommes vus la nuit dernière, mais songez qu'il fait grand jour à présent.

Raoul fit ce qu'elle désirait, et tout spectateur hors de la portée de leur voix aurait pu y être trompé et croire leur rencontre accidentelle, quoiqu'il lui parlât le langage de l'amour et de l'admiration.

— Assez, Raoul, assez, lui dit-elle, baissant les yeux en rougissant, quoique ses traits doux et sereins n'offrissent aucun symptôme de mécontentement; — dans un autre moment je pourrais vous écouter. Savez-vous que vous êtes dans une position bien plus dangereuse qu'hier soir? Hier vous n'aviez rien à craindre que le port; aujour-

d'hui vous avez à redouter le port et ce bâtiment étranger, qui est anglais, m'a-t-on dit.

— Sans doute, c'est *la Proserpine*. Itouel me l'a dit, et il en est sûr. — Vous vous rappelez Itouel, chère Ghita ; l'Américain qui était avec moi à la tour. — Eh bien, il a servi à bord de ce bâtiment, et il le reconnaît pour être *la Proserpine*, frégate de 44 canons. — Il s'arrêta un moment, et ajouta en riant de manière à surprendre sa compagne : — Oui, c'est *la Proserpine*, capitaine sir Brown.

— Je ne vois pas ce que vous pouvez trouver d'amusant dans tout cela, Raoul. Sir Brown ou sir je ne sais qui, vous enverra encore dans ces prisons flottantes dont vous m'avez si souvent parlé, et cette idée n'a sûrement rien d'agréable.

— Bah! bah! ma bonne Ghita, sir Brown, ou sir Black ou sir Green ne me tient pas encore. Je ne suis pas un enfant à me jeter dans le feu parce qu'on ne me tient plus en lisières. *Le Feu-Follet* brille ou s'éteint suivant que cela lui convient. Dix contre un que cette frégate entrera ici pour voir ce port de plus près, et repartira ensuite pour Livourne, où ses officiers trouveront à s'amuser plus qu'à Porto-Ferrajo. Ce sir Brown a sa Ghita aussi bien que Raoul Yvard.

— Non, je ne crois pas qu'il ait une Ghita,

Raoul, répondit-elle en souriant en dépit d'elle-même, tandis qu'une rougeur plus foncée lui montait aux joues; Livourne a bien peu d'ignorantes campagnardes comme moi, qui aient été élevées dans une tour solitaire sur la côte.

— Ghita, répondit Raoul avec une sensibilité profonde, bien des nobles dames de Rome et de Naples pourraient porter envie à cette tour solitaire, car elle vous a laissé la pureté de l'innocence, — perle qui se trouve rarement dans les grandes capitales, ou qui, si elle s'y trouve, ne conserve plus sa beauté première, parce qu'elle est souillée par le frottement.

— Que connaissez-vous de Rome, de Naples, de nobles dames et de perles, Raoul? demanda Ghita en souriant, la tendresse qui remplissait son cœur se trahissant en ce moment par le regard qu'elle jeta sur lui.

— Ce que je connais de pareilles choses? Sur ma foi, j'ai été dans ces deux villes, et j'y ai vu tout ce dont je viens de parler. — J'ai été à Rome pour voir le saint-père, afin de m'assurer si les idées que nous avons en France de son caractère et de son infaillibilité sont vraies, avant de me choisir une religion pour moi-même.

— Et n'avez-vous pas trouvé en lui un homme saint et vénérable, Raoul? s'écria-t-elle avec

énergie et vivacité, car c'était là la grande pierre d'achoppement entre eux. Je sais que vous l'avez trouvé ainsi, et digne d'être le chef de l'Église la plus ancienne et la seule véritable. Mes yeux ne l'ont jamais vu, mais je sais que ce que je dis est vrai.

Raoul savait que le relâchement de ses opinions religieuses, — opinions qu'on pouvait dire qu'il s'était inoculées dans son pays, tel qu'il était alors moralement, — était la seule cause qui empêchait Ghita de rompre tous ses autres nœuds pour s'attacher à sa fortune, bonne ou mauvaise. Mais il était trop franc et trop généreux pour vouloir la tromper, tandis qu'il avait toujours eu trop de prudence pour chercher à ébranler sa foi constante et consolatrice. Sa faiblesse même, — car il regardait ses sentiments religieux comme une faiblesse, — avait un charme à ses yeux. Peu d'hommes, quelque relâchés, quelque sceptiques qu'ils soient dans leurs opinions sur ce sujet, trouvent du plaisir à voir une femme incrédule; et Raoul n'avait jamais regardé avec plus de tendresse qu'en ce moment les traits aimables quoique inquiets de Ghita. Il lui répondit avec un accent de vérité qui avait quelque chose de magnanime :

— Tu es ma religion, Ghita; j'adore en toi la pureté, la sainteté, et...

— N'en dis pas davantage, Raoul, et si tu m'aimes, ne prononce pas cet horrible blasphème! Dis-moi plutôt que tu as trouvé le saint-père tel que je viens de le décrire.

— J'ai trouvé en lui un homme paisible, vénérable, et, comme je crois fermement, un vieillard vertueux; mais ce n'était qu'un homme, et je n'ai pu apercevoir en lui aucun signe d'infaillibilité. Son fauteuil n'était entouré que de cardinaux intrigants et d'autres brouillons, plus propres à pousser les chrétiens à se prendre aux cheveux qu'à les guider vers le ciel.

— C'en est assez, Raoul; je ne puis plus entendre un tel langage. Vous ne connaissez pas ces saints hommes, et votre langue est votre propre ennemie, sans quoi..... Écoutez! — Qu'est-ce que cela?

— Un coup de canon tiré par la frégate, et il faut que je voie ce que cela veut dire. — Quand et où nous verrons-nous?

— Je n'en sais rien. — En ce moment nous avons été trop longtemps, beaucoup trop longtemps ensemble, et il faut nous séparer. Fiez-vous à moi pour trouver les moyens de nous revoir. Dans tous les cas, nous ne tarderons pas à retourner dans notre tour.

Ghita s'échappa légèrement en finissant ces

mots, et les yeux de Raoul la perdirent bientôt dans les rues de la ville. Le jeune marin fut un instant indécis s'il la suivrait ou non. Enfin il monta à la hâte sur la terrasse qui était en face du gouvernement pour tâcher de s'assurer de la cause du coup de canon qu'il venait d'entendre. Le même motif y avait déjà attiré bien des curieux; et en y arrivant, il se trouva au milieu d'une nouvelle foule.

La Proserpine, — car Ithuel ne s'était pas trompé en nommant ainsi ce bâtiment, — était alors à une lieue de l'entrée de la baie; elle avait viré de bord, en s'élevant à l'est, avec l'intention apparente d'y entrer à la bordée suivante. La fumée produite par la poudre s'élevait sous le vent en petit nuage, et des signaux se montraient encore en tête de son grand mât. Tout cela était fort intelligible pour Raoul, et il lui parut évident que la frégate s'était avancée pour examiner de plus près le lougre armé qu'elle voyait dans la baie, et pour avoir des communications avec lui par le moyen de signaux. L'expédient d'Ithuel n'avait pas suffi; le vigilant capitaine Cuff, autrement dit sir Brown, qui commandait *la Proserpine,* n'étant pas homme à se laisser tromper par un tour si usé. Raoul respirait à peine, tandis qu'il avait les yeux fixés sur le lougre pour voir ce qu'il allait faire.

Ithuel ne semblait certainement pas pressé de se compromettre, car il se passa plusieurs minutes après que le signal eut été hissé à bord de la frégate avant qu'on aperçût sur le lougre aucun préparatif pour y répondre. Enfin on y vit haler les drisses, et ensuite trois beaux pavillons furent hissés à l'extrémité de la vergue de tape-cul, dont la voile restait toujours établie par un vent modéré. Raoul ne savait ce que ce signal pouvait signifier, car, quoiqu'il eût la liste des signaux qui lui étaient nécessaires pour avoir des communications avec les bâtiments de guerre de son propre pays, le Directoire n'avait pu lui faire connaître ceux dont il aurait eu besoin pour communiquer avec l'ennemi. Mais l'esprit fertile d'Ithuel lui avait fourni les moyens de pourvoir à ce déficit. Tandis qu'il servait à bord de *la Proserpine*, le même bâtiment qui semblait en ce moment menacer le lougre, il avait été témoin d'une rencontre entre cette frégate et un lougre corsaire anglais, un des deux ou trois bâtiments gréés ainsi qui faisaient voile sous pavillon anglais, et son œil toujours attentif avait remarqué avec soin les pavillons dont ce lougre s'était servi pour répondre aux signaux de la frégate. Comme il savait qu'on ne s'attend pas à trouver dans l'équipage d'un corsaire beaucoup de science ni même d'exac-

titude dans l'emploi des signaux, il prit le parti, en cette occasion, de faire hisser les mêmes pavillons, à tout hasard. S'il eût été alors sur le gaillard d'arrière de la frégate, il aurait vu, aux bénédictions qui sortaient de la bouche du capitaine Cuff, que sa ruse avait du moins réussi à faire croire à cet officier que sa réponse inintelligible devait s'attribuer à l'ignorance, et non à un dessein prémédité. Cependant la frégate ne parut pas disposée à changer de route; car, soit que le capitaine eût résolu de mouiller dans cette baie, soit qu'il voulût voir le lougre de plus près, il continua à porter vers la rive orientale de la baie, à raison d'environ six milles par heure.

Raoul Yvard jugea alors qu'il était temps qu'il allât veiller lui-même à la sûreté du *Feu-Follet*. Avant de quitter son bord, il avait laissé des instructions sur ce qu'on devrait faire si la frégate s'approchait trop; mais l'affaire semblait en ce moment si sérieuse, qu'il se hâta de descendre des hauteurs. En marchant à grands pas vers le port, il rencontra, ou pour mieux dire il rejoignit Vito Viti qui s'y rendait aussi pour donner à certains bateliers quelques ordres sur la manière dont les lois sur la quarantaine devaient être observées en communiquant avec la frégate anglaise.

— La perspective de vous trouver bientôt avec

votre honorable compatriote sir Brown, doit vous être infiniment agréable, dit le podestat, qui ne montait ni ne descendait jamais cette rue escarpée sans être hors d'haleine, car il paraît sérieusement décidé à mouiller dans notre baie, signor Smit.

— Pour vous dire la vérité, signor podestat, je voudrais être à demi aussi persuadé que je l'étais il y a une heure, que ce bâtiment est *la Proserpine,* et que son commandant est sir Brown. Mais j'aperçois des symptômes qui me portent à croire que c'est un croiseur de la république française, après tout, et il faut que je veille sur mon petit *Ving and Ving.*

— Que le diable emporte tous les républicains! c'est l'humble prière que j'adresse au ciel, signor *capitano.* Mais j'ai peine à croire qu'une frégate si belle et si bien équipée puisse appartenir à de tels misérables.

— Ah! si c'était là tout, signor, répondit Raoul en riant, je crains que nous n'eussions à céder la palme aux Français, car les plus beaux bâtiments qui soient au service de Sa Majesté Britannique sont des prises faites sur les Français, et si cette frégate est *la Proserpine,* elle n'a pas elle-même une autre origine. Mais je crois que le gouverneur a eu tort de quitter les batteries, car ce bâtiment

ne répond pas à nos signaux comme il le devrait. Il n'a rien compris à ceux que nous venons de lui faire.

Raoul était plus près de la vérité qu'il ne le croyait peut-être, car bien certainement le registre des signaux du capitaine Cuff n'avait pu lui expliquer ceux d'Ithuel. Mais son ton de confiance fit impression sur Vito Viti, qui se laissa duper par son air sérieux, aussi bien que par une circonstance qui, bien considérée, parlait autant contre son compagnon qu'en sa faveur.

— Que devons-nous donc faire, signor? demanda le podestat, s'arrêtant tout à coup.

— Il faut faire ce qui nous est possible dans ces circonstances. Mon devoir est de veiller à la sûreté du *Ving and Ving ;* le vôtre, d'assurer celle de la ville. Si ce bâtiment entre véritablement dans la baie, et qu'il présente le travers à cette côte à pic, il ne restera pas sur cette hauteur une seule maison dont les croisées ne soient brisées par le feu de ses batteries. Vous me permettrez donc de faire entrer mon lougre dans le port intérieur, où les bâtiments nous mettront à l'abri de ses boulets; et alors il suffira peut-être que j'envoie mes hommes aider au service de la batterie la plus voisine. Je m'attends à voir avant peu régner la confusion et couler le sang.

Tout cela fut dit avec une telle apparence de sincérité, que le podestat en fut complétement la dupe. Appelant un voisin, il le chargea d'un message pour le vice-gouverneur, et doubla le pas pour arriver plus vite sur le port, car il lui était plus facile de descendre que de monter. Raoul ne quitta pas son côté, et ils arrivèrent ensemble sur le bord de l'eau.

Le podestat était porté à énoncer toutes les opinions qui dominaient pour le moment dans son esprit, car il était un de ces hommes qui *sentent* autant qu'ils *pensent*. En cette occasion, il n'épargna pas la frégate, et ayant mordu à l'hameçon que son compagnon lui avait si adroitement jeté, il exprima sa méfiance à haute voix. Tous les signaux de *la Proserpine* ne furent plus à ses yeux qu'une ruse des républicains, et plus il avait de ressentiment contre l'imposture supposée de ce bâtiment, plus il était disposé à croire aveuglément à la droiture et à la franchise du capitaine du lougre. Il s'était opéré en lui une révolution complète, et, comme dans tous les cas de diversions soudaines et tardives, il était disposé à compenser sa lenteur à croire par la ferveur de son zèle. Par suite de cette disposition, de son caractère et de sa loquacité, le tout aidé de quelques suggestions faites à propos par Raoul, au bout de

cinq minutes, l'opinion générale était qu'on ne pouvait trop se méfier de la frégate, et le lougre s'élevait proportionnellement dans la faveur publique. Cette intervention de Vito Viti vint extrêmement à propos pour *le Feu-Follet* et son équipage, car les communications qui avaient eu lieu entre les habitants et les matelots qui avaient amené Raoul à terre, avaient laissé dans l'esprit des premiers les plus forts soupçons que le lougre n'était pas un bâtiment anglais. En un mot, si le podestat n'avait pas si activement et si hautement proclamé le contraire, Tommaso et ses amis allaient déclarer leur conviction que ces quatre hommes étaient des loups couverts de peaux de mouton, c'est-à-dire des Français.

— Non, non, mes amis, dit Vito Viti, passant de groupe en groupe sur le petit quai, tout ce qui reluit n'est pas or, et tout annonce que cette frégate est plus probablement une ennemie qu'une alliée. Il n'en est pas de même du *Ving y Ving;* le signor Smit nous a montré ses papiers, et nous pouvons dire que nous le connaissons, *lui*. Le vice-gouverneur et moi, nous l'avons interrogé sur l'histoire et les lois de son île, — car l'Angleterre est une île aussi bien que la nôtre, voisins, et c'est une autre raison pour que nous lui devions respect et amitié. Nous l'avons en outre questionné

sur l'histoire et la littérature de son pays, et il a répondu à tout de la manière la plus satisfaisante. Nous devons donc protection et affection au lougre.

— Cela est très-vrai, signor podestat, dit Raoul, qui était déjà dans son canot ; et la chose étant ainsi, je vais me hâter de conduire mon bâtiment à l'ent:ée de votre bassin, afin de le défendre contre les canots que ces vauriens de républicains pourraient y envoyer, et de m'opposer à toute tentative de débarquement.

Faisant ses adieux d'un geste de la main, Raoul s'éloigna rapidement du rivage, au milieu d'une centaine de *viva!* En arrivant à bord, il vit qu'on n'avait pas négligé d'exécuter ses ordres. On avait porté une ligne du lougre pour l'amarrer sur une boucle placée à l'extrémité intérieure de la partie est de ce port si resserré, comme si l'on eût eu l'intention de haler le bâtiment dans l'intérieur du port. Il vit également que le lougre était à pic de l'ancre légère qu'il avait mouillée. A peine son pied toucha-t-il le pont que l'ancre fut levée et mise à poste, et rien ne retint plus le bâtiment que la ligne passée dans une boucle sur le quai. Cinquante paires de mains la saisirent, et le lougre avança rapidement vers l'endroit où il semblait vouloir se mettre à l'abri. Mais l'équipage employa une ruse pour l'empêcher de présenter le cap vers

le lieu où on le tenait; la ligne étant halée d'abord sur l'arrière du bossoir de bâbord, ce qui le faisait nécessairement abattre du côté opposé, c'est-à-dire qu'il présentait l'avant à l'est de l'entrée. Si le lecteur fait attention que le port avait été construit sur une petite échelle, et que l'entrée excédait à peine cent pieds de largeur, il comprendra mieux la situation des choses. Pour avoir l'air d'aider le mouvement, on établit le tape-cul, et le vent venant du sud, c'est-à-dire directement de l'arrière, le lougre fendit l'eau légèrement et avec rapidité. Lorsqu'il fut près de l'entrée, l'équipage hala sur la ligne en courant, ce qui donna au bâtiment une vitesse de trois à quatre nœuds par heure, qui menaçait de briser son avant contre le bout de la jetée. Mais Raoul Yvard ne songeait pas à faire une telle sottise. Au moment convenable, la ligne fut coupée, la barre fut mise à bâbord, le lougre abattit sur tribord, et à l'instant où Vito Viti, qui voyait tout ce qui se passait, sans en comprendre plus de la moitié, vociférait de nouveaux *viva! viva!* et animait par ses cris tout ce qui l'entourait, le lougre fila devant l'extrémité du port, au lieu d'y entrer. Tout le monde fut si complétement pris à l'improviste, qu'on crut d'abord que c'était une méprise ou une bévue du timonier, ou le seul effet du hasard; et des cris de

regret se firent entendre, arrachés par la crainte que la frégate ne trouvât le moyen de profiter de cet accident. Cependant le battement des voiles prouva bientôt qu'on n'avait pas perdu de temps, et *le Feu-Follet* glissa à toutes voiles par une ouverture entre les magasins. En ce moment critique, la frégate, qui vit tout ce qui se passait, mais qui s'était laissé tromper comme les autres, et qui avait supposé que le lougre allait entrer dans le port, vira vent devant, et laissa arriver le cap à l'ouest. Mais ayant dessein d'entrer dans la baie, elle s'était tellement avancée vers la rive orientale, qu'elle était à deux bons milles de distance du lougre; et quand *le Feu-Follet* eut doublé le promontoire, en côtoyant les rochers de très-près, pour se mettre à l'abri du feu des batteries qui s'y trouvaient, il laissa son ennemi en arrière de toute cette distance. Ce ne fut même pas tout: il aurait été aussi dangereux qu'inutile à la frégate de faire feu, puisque le lougre se trouvant en ligne presque droite entre les canons de chasse de l'ennemi et la maison du gouverneur, elle n'aurait pu tirer sur lui sans risquer d'atteindre cet édifice. Il ne restait donc à la frégate que de commencer ce qu'on appelle proverbialement une longue chasse, c'est-à-dire une chasse dans les eaux du chassé.

Tout ce qui vient d'être rapporté ne dura guère plus de dix minutes; mais la nouvelle en arriva à Andréa Barrofaldi et à ses conseillers assez tôt pour leur permettre de paraître sur le promontoire à l'instant où *le Feu-Follet* passait sous les rochers portant encore le pavillon anglais. Raoul Yvard était sur le pont, son porte-voix en main; mais comme le vent était très-léger, sa voix forte lui suffit pour se faire entendre.

— Signori, s'écria-t-il, je vais attirer ce chenapan de républicain loin de votre port pour me donner la chasse. Ce sera le meilleur moyen de vous rendre service.

Ces paroles furent entendues et comprises. Les uns y applaudirent, les autres dirent que cette affaire était mystérieuse, et conservèrent leur méfiance. On n'avait pas le temps d'en venir à des voies de fait, quand même on y aurait songé; car le lougre longeait les rochers de trop près pour qu'il pût craindre les boulets, et l'on n'avait pas encore fait dans les batteries de nouveaux préparatifs d'hostilité. D'ailleurs on doutait encore lequel des deux bâtiments devait être considéré comme ennemi, et l'un et l'autre marchaient trop rapidement pour laisser aux autorités de Porto-Ferrajo le temps de se consulter et de prendre un parti. La marche du *Feu-Follet* avait tant d'ai-

sance qu'elle semblait le résultat de l'instinct. Le vent enflait ses voiles légères, quoique la brise ne fût pas forte; et tandis qu'il montait ou plongeait, en suivant le mouvement des longues lames de fond, son avant en forme de coin faisait bouillonner l'eau, comme celle d'un torrent rapide qui rencontre un obstacle dans son cours. Ce n'était que lorsqu'il plongeait en fendant une lame qu'on pouvait apercevoir quelque écume sous son éperon. Une longue ligne de bulles d'eau qu'il laissait après lui marquait pourtant son sillage; et les groupes de spectateurs devant lesquels il passait y avaient à peine jeté les yeux, qu'il en était déjà bien loin, comme un marsouin qui s'ébat dans une rade.

Dix minutes après avoir passé la maison du vice-gouverneur et le promontoire, le lougre eut en vue une autre baie plus large et presque aussi profonde que celle de Porto-Ferrajo. Là, il prit le vent sans qu'aucun rocher y mît obstacle, et sa vitesse augmenta considérablement. Jusque-là, la grande proximité de la côte avait produit pour lui une sorte de calme, quoique l'air tournant autour du promontoire lui procurât un vent presque favorable; mais à présent les courants frappaient en plein sur son travers, et avec beaucoup plus de force. Il amura ses voiles à joindre,

les borda bien plates, lofa et fut bientôt hors de vue, gouvernant d'un quart au vent de la pointe qui formait l'extrémité orientale de la dernière baie dont nous venons de parler.

Pendant tout ce temps, *la Proserpine* n'était pas restée oisive. Dès qu'elle s'aperçut que le lougre cherchait à s'échapper, tout son gréement fut couvert d'hommes. Toutes les voiles furent établies les unes après les autres, un nuage blanc succédant à l'autre, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une masse de toile depuis la pomme de ses mâts jusqu'à son plat-bord. Ses hautes voiles recevant la brise au-dessus de la côte adjacente, son allure devint rapide, car ce bâtiment passait pour un des meilleurs voiliers de la marine anglaise.

Il y avait vingt minutes, d'après la montre d'Andréa Barrofaldi, que *le Feu-Follet* avait passé devant l'endroit où il était avec ses conseillers, quand *la Proserpine* arriva en face. Son plus grand tirant d'eau l'obligea à se tenir à la distance d'un demi-mille du promontoire; mais elle en était assez près pour offrir une fort bonne occasion d'examiner sa construction et son gréement. Les artilleurs étaient alors aux batteries, et il y eut une consultation pour savoir s'il ne convenait pas de punir un bâtiment républicain d'avoir osé s'appro-

cher ainsi d'un port toscan. Mais le pavillon anglais, — ce pavillon craint et respecté, — flottait sur ce bâtiment, et l'on ne savait pas encore bien s'il était ami ou ennemi. Rien à bord de la frégate n'annonçait la moindre appréhension, et pourtant il était évident qu'elle était en chasse d'un bâtiment qui, comme sortant d'un port toscan, avait droit à sa protection, au lieu d'être l'objet de son hostilité. En un mot, les opinions se divisèrent; et, comme cela arrive dans des affaires de cette nature, il devint très-difficile de prendre une détermination. D'ailleurs, si la frégate était française, il était évident qu'elle n'avait cherché à commettre aucun acte d'hostilité contre l'île; et ceux de qui il dépendait de commencer le feu savaient combien leur ville était exposée, et quel mal une seule bordée pouvait lui faire. Il en résulta donc que le petit nombre de voix qui demandaient qu'on fît feu sur la frégate, ou qui montraient les mêmes dispositions à l'égard du lougre, furent étouffées non-seulement par celles dont les opinions étaient pacifiques, mais par l'avis de l'autorité supérieure.

Pendant ce temps, *la Proserpine* continuait à faire force de voiles, et en dix minutes de plus elle se trouva hors de la portée des batteries de Porto-Ferrajo. Lorsqu'elle eut en vue la baie si-

tuée à l'ouest de la ville, on aperçut de son pont *le Feu-Follet* à une bonne lieue en avant, serrant le vent au plus près, — le vent changeant dans la direction de la pointe ouest de l'île, — et glissant sur l'eau avec une vitesse qui rendait très-douteux le résultat de la chasse. Elle y persista pourtant, et au bout d'un peu plus d'une heure depuis l'instant qu'elle avait déployé toutes ses voiles, elle était à la hauteur de l'extrémité occidentale des montagnes, quoiqu'à plus d'un mille sous le vent. Là elle rencontra la bonne brise du sud, qui, passant entre la Corse et l'île d'Elbe, n'était plus soumise à l'influence de la terre, et elle put s'apercevoir de la tâche qu'elle avait à remplir. Depuis vingt minutes, elle avait déjà rentré ses bonnettes; toutes les boulines furent halées, et la frégate vint au plus près. Cependant la chasse était évidemment sans espoir, le petit *Feu-Follet* ayant tout à souhait, comme s'il eût commandé le temps qu'il lui fallait pour montrer tous ses moyens. Ses voiles étaient amurées, bordées et plates comme des planches; son cap d'un quart plus près au vent que celui de la frégate; et sa route, ce qui valait encore mieux, le portait plus au vent de la pointe devant laquelle il était, tandis que *la Proserpine* avait tant soit peu de dérive. A l'aide de toutes ces différences, le lougre avançait

de six brasses pendant que la frégate en faisait cinq, ayant sur elle autant d'avantage en vitesse qu'il en avait à mieux tenir le vent.

Il s'en fallait d'une cinquantaine que *le Feu-Follet* fût le premier lougre auquel le capitaine Cuff eût donné la chasse, et il sentait l'inutilité de poursuivre un tel bâtiment dans des circonstances qui lui étaient si favorables. D'ailleurs, il était loin d'être certain qu'il chassât un bâtiment ennemi, quoique la manière dont il avait répondu à ses signaux lui eût donné des soupçons, car il l'avait vu sortir d'un port ami. Enfin le lougre n'était qu'à quelques heures de Bastia, et toute la côte orientale de la Corse était coupée par une foule de criques, dans lesquelles un si petit bâtiment pouvait aisément se réfugier, s'il se trouvait pressé de trop près. Après avoir redoublé d'efforts pendant une demi-heure pour le gagner de vitesse, en profitant de toute la force de la brise, cet officier plein d'expérience, convaincu qu'il ne réussirait pas à l'atteindre, fit donc mettre la barre au vent et brasser carré, et se dirigea vers le nord, paraissant faire route pour Livourne ou le golfe de Gênes. Quand la frégate fit ce changement dans sa marche, le lougre qui avait viré vent devant quelque temps auparavant, était précisément sur le point d'être entièrement caché par

la pointe occidentale de l'île d'Elbe, et il disparut bientôt à la vue, avec toute apparence qu'il pourrait doubler cette île sur ce bord, sans être obligé de virer de nouveau.

Il était bien naturel qu'une pareille chasse mît tout en mouvement dans une ville aussi retirée et ordinairement aussi monotone que Porto-Ferrajo. La plupart des jeunes officiers oisifs de la garnison montèrent à cheval, et galopèrent de hauteur en hauteur pour voir quel en serait le résultat; car, quoiqu'il ne s'y trouvât pas de route régulière, les montagnes étaient coupées de sentiers praticables pour des chevaux. Quant aux habitants restés dans la ville, il était tout simple qu'ils ne laissassent point échapper une si belle occasion de discourir sans en faire un sujet de caquetage. On n'y parla donc toute cette journée que de l'attaque dont on avait été menacé par la frégate républicaine, et de la manière adroite dont le lougre lui avait échappé. Quelques-uns avaient encore des doutes; car toute question a deux faces, et il y avait précisément autant de dissentiment qu'il en fallait pour donner de la vivacité à la discussion et rendre les arguments ingénieux. Vito Viti jouait un des premiers rôles dans ces conversations. Après avoir proclamé si publiquement son opinion par ses *viva* et ses re-

marques sur le port, il sentait qu'il se devait à lui-même de justifier tout ce qu'il avait dit, et Raoul Yvard lui-même n'aurait pu désirer un avocat plus zélé que celui qu'il avait alors en la personne du podestat. Ce digne magistrat exagéra les connaissances du vice-gouverneur surtout en ce qui concernait l'Angleterre, afin qu'il ne manquât rien aux preuves nécessaires pour démontrer que le lougre était ce qu'il avait prétendu être; il alla même jusqu'à affirmer qu'il avait compris lui-même une bonne partie des documents produits par le signor Smit; et quant au *Ving y Ving*, il ajouta que quiconque connaissait le moins du monde la géographie du canal Britannique, devait voir que c'était précisément l'espèce de bâtiment que devaient construire les habitants semi-français de l'île de Guernesey pour croiser contre leurs voisins tout à fait français du continent.

Pendant toutes ces discussions, il y avait à Porto-Ferrajo un être dont le cœur était agité par les émotions contradictoires de la joie et de la crainte, de la reconnaissance pour le ciel et du désappointement. Ghita était la seule de tout son sexe dans cette ville qui n'eût pas de conjectures à faire, pas de supposition à proposer, pas d'opinion à soutenir, pas de désir à exprimer. Elle

écoutait pourtant avec attention tout ce qui se disait, et ce ne fut pas son moindre sujet de satisfaction de voir que ses entrevues secrètes avec le jeune et beau corsaire semblaient avoir échappé aux observations. Enfin son esprit fut délivré de toutes ses craintes, et il n'y resta que de tendres regrets, quand les cavaliers revinrent des montagnes, et annoncèrent qu'à peine voyait-on encore les hautes voiles de la frégate du côté du nord, et autant qu'ils pouvaient en juger, au moins à la distance de Capraja; tandis que le lougre avait couru des bordées au vent presque jusqu'à Pianosa, et paraissait disposé à s'avancer vers les côtes de la Corse, sans doute dans l'intention de nuire au commerce de cette île ennemie.

VII.

« En vérité, monsieur, il y a des fripons qui ont l'œil au guet, et il est à propos qu'on soit sur ses gardes.

— Ne crains rien, tu ne perdras rien ici.

— Je l'espère, monsieur, car j'ai sur moi plusieurs rouleaux d'argent. »

Le Conte d'hiver.

Telle était à midi la situation des choses à Porto-Ferrajo, et c'était l'heure où les habitants songeaient à leur dîner. Un grand nombre faisaient ensuite leur sieste, quoique l'air de la mer et la fraîcheur fortifiante qui l'accompagne doivent leur en faire sentir le besoin moins qu'à la plupart de leurs voisins du continent. Dans l'après-

midi, tout reprit un aspect animé au retour du zéphyr ou de la brise d'ouest. Ces changements dans les courants d'air sont si réguliers pendant les mois d'été, que le marin peut compter sans crainte de se tromper d'avoir une légère brise du sud le matin, un calme à midi — la sieste de la Méditerranée; — un vent frais et délicieux venant de l'ouest à trois ou quatre heures, et enfin une brise de terre quand la nuit est tombée. J'ai vu cet ordre de choses durer sans interruption des semaines entières, et quand il y survenait par hasard quelques changements, ce n'étaient que de courts épisodes de pluies et d'orages, qui sont pourtant plus rares en Italie que sur les côtes de l'Amérique.

Telle était donc la situation de Porto-Ferrajo au commencement de la soirée qui succéda à cette journée de trouble et d'agitation. Le souffle du zéphyr se fit de nouveau sentir; les oisifs sortirent de chez eux pour faire leur promenade du soir, et les commères se réunirent pour se livrer à de nouvelles conjectures, et reprendre une discussion déjà épuisée. Ce fut en ce moment que le bruit se répandit dans toute la ville, et passa de bouche en bouche avec la rapidité d'une traînée de poudre à laquelle on vient d'appliquer la mèche, que *le Ving y Ving* arrivait de nouveau du

côté au vent de l'île, précisément comme il y était arrivé le soir précédent, c'est-à-dire avec la confiance d'un ami et la rapidité du vol d'un oiseau. Jamais, de mémoire d'homme, pareil tumulte n'avait régné dans la capitale de l'île d'Elbe. Tous les habitants, hommes, femmes et enfants, sortaient à la hâte de leurs maisons, et gravissaient les rues escarpées conduisant à la promenade sur les hauteurs, comme pour se convaincre par leurs propres yeux de la réalité de quelque miracle. En vain les gens âgés et infirmes sollicitaient de ceux qui étaient plus jeunes et plus vigoureux l'assistance à laquelle ils étaient habitués : on les fuyait comme s'ils avaient eu la peste, et on les laissait se traîner de leur mieux le long des rues divisées en terrasses. Des mères même qui avaient tiré leurs enfants par la main, jusqu'à ce qu'elles craignissent d'arriver trop tard, les laissaient dans la rue pour courir plus vite, sûres de les retrouver en bas où ils seraient retournés en roulant, s'ils ne pouvaient grimper jusqu'en haut. En un mot, c'était une scène de confusion qui offrait matière à rire, matière à gloser, et qui était pourtant assez naturelle.

Dix minutes ne s'étaient certainement pas écoulées depuis que cette nouvelle s'était répandue dans la ville basse, quand deux mille personnes

se trouvèrent rassemblées sur les hauteurs, et l'on y voyait tous les principaux personnages de Porto-Ferrajo, ainsi que Tommaso Tonti, Ghita, et autres individus déjà connus du lecteur. La scène de cette soirée ressemblait tellement à celle de la précédente, — si ce n'est le plus grand nombre de spectateurs, et l'intérêt plus puissant qu'ils y prenaient, — qu'un étranger, après avoir vu la première, aurait pu croire que la seconde n'en était que la continuation. On voyait véritablement le lougre, sous sa misaine et sa grande voile, et sa voile de tape-cul sur les cargues, fendre rapidement les flots, comme le cygne regagnant son nid à la nage. Cette fois pourtant le pavillon anglais flottait à l'extrémité de la vergue du tapecul, comme en triomphe; et à la manière dont le petit bâtiment s'approchait des rochers, on voyait qu'il connaissait parfaitement la côte, et qu'il ne craignait aucun danger. Ce fut avec un air de pleine confiance qu'il passa sous les bouches à feu qui auraient pu l'anéantir en quelques minutes; et quiconque le voyait s'avancer ainsi, pouvait puiser dans cette hardiesse la conviction que c'était un ami connu et éprouvé.

— Croyez-vous, signor Andréa, demanda Vito Viti avec un air de triomphe, qu'aucun de ces vauriens de républicains osât entrer de cette ma-

nière à Porto-Ferrajo, et surtout sachant à qui il aurait affaire, aussi bien que le sait ce sir Smit? Souvenez-vous qu'il est venu à terre parmi nous, et il n'est pas probable qu'il voulût mettre sa tête dans la gueule du lion.

— Vous avez grandement changé d'opinion, voisin Viti, répondit le vice-gouverneur d'un ton un peu sec; car le sir Cicéron de Raoul Yvard, e. quelques autres points de l'histoire et de la politiques de l'Angleterre, lui avaient laissé des soupçons qui n'étaient pas encore dissipés. — Il convient à des magistrats d'être prudents et réservés.

— S'il y a dans l'île d'Elbe un homme plus prudent et plus circonspect que le pauvre podestat de Porto-Ferrajo, signor vice-gouverneur, qu'il se montre et qu'il le prouve. Je ne me regarde pas comme l'homme le plus oisif et le plus ignorant des domaines du grand-duc. Il peut s'en trouver de plus savants, parmi lesquels je compte Votre Excellence, mais il n'y a pas un sujet plus loyal, ni un ami plus zélé de la vérité.

— Je le crois, voisin Viti, répondit Barrofaldi en souriant d'un air de bonté, et j'ai toujours fait grand cas de vos avis et de vos services. Je voudrais pourtant savoir quelque chose de ce sir Cicéron dont le capitaine Smit nous a parlé; car, pour vous dire la vérité, j'ai oublié ma sieste pour

chercher dans mes livres quelque mention de cet auteur.

— Et n'y avez-vous pas trouvé la confirmation de tout ce qu'il vous en a dit?

— Bien loin de là, je n'y ai pas même trouvé son nom. Il est vrai que plusieurs orateurs distingués de cette nation sont appelés des Cicérons anglais; mais c'est une manière d'en faire l'éloge, et tous les autres peuples en font autant.

— Je n'en sais trop rien, signor, je n'en sais trop rien. Cela peut être vrai de notre Italie; mais croyez-vous qu'il en soit de même de nations aussi éloignées, et naguère encore aussi barbares que l'Angleterre, l'Allemagne et la France?

— Voisin Viti, répliqua le gouverneur, souriant encore, mais joignant à son air de bonté quelque pitié pour l'ignorance et les préjugés de son compagnon, vous oubliez que nous avons pris nous-mêmes la peine de civiliser ces peuples, il y a mille ans, et ils n'ont pas marché à reculons depuis ce temps. — Mais il ne peut y avoir aucun doute que *le Ving y Ving* n'ait dessein d'entrer une seconde fois dans notre baie; et je vois le signor Smit nous regarder avec sa longue-vue, comme s'il voulait avoir une autre entrevue avec nous.

— Il me semble, vice-gouverneur, que ce serait commettre un péché presque aussi grand qu'une

hérésie, que de nourrir des soupçons contre des gens qui nous montrent une confiance si entière. Nul bâtiment républicain n'oserait jeter l'ancre deux fois dans la baie de Porto-Ferrajo. Une première fois, cela pourrait être, mais une seconde! Jamais, jamais!

— Vous pouvez avoir raison, Vito Viti, et bien certainement je le désire. — Voulez-vous bien descendre sur le port, et veiller à ce qu'on accomplisse toutes les formalités d'usage? — Recueillez toutes les informations utiles qu'il vous sera possible.

La foule était déjà en mouvement pour descendre de la hauteur, et aller voir le lougre entrer dans le havre. Le podestat s'y joignit dès que le vice-gouverneur eut fini de parler, et il fit grande hâte afin d'arriver à temps pour recevoir sir Smit dès qu'il débarquerait. Andréa Barrofaldi jugea plus convenable de rester où il était, et d'y attendre la visite de l'officier anglais prétendu. Ghita fut du petit nombre de ceux qui restèrent sur les hauteurs. Son cœur battait de crainte en songeant aux dangers auxquels son amant s'exposait pour elle, et sa tendrese pour lui croissait encore par suite de la conviction qu'elle éprouvait que, si elle n'avait pas été à Porto-Ferrajo, Raoul Yvard n'aurait jamais couru un pareil risque.

Ghita *delle Torri*, ou Ghita des Tours, comme l'appelaient ordinairement ceux qui la connaissaient, à cause d'une circonstance de son histoire dont le public sera informé ci-après, ou enfin Ghita Caraccioli, ce qui était son véritable nom, était restée orpheline dès son enfance. Elle avait pris dans cette position même une force de caractère et une confiance en elle-même qui, sans cela, auraient pu manquer à une si jeune fille dont le caractère naturel était plein de douceur. Une tante lui avait donné les leçons du décorum qui convient à une femme, et un oncle qui avait quitté le monde par suite de sentiments religieux profondément prononcés, l'avait armée des principes de religion les plus solides, et l'avait rendue strictement consciencieuse. Son amour pour la vérité la rendait mécontente du stratagème que Raoul Yvard employait en ce moment, tandis que la faiblesse de son sexe la portait à excuser la faute en faveur du motif qui la lui faisait commettre. Elle frémissait souvent en songeant aux ruses mensongères auxquelles Raoul avait recours si souvent, et qui pouvaient se terminer par des actes de violence et par l'effusion du sang humain; et elle tremblait ensuite d'une plus douce émotion, en se rappelant que c'était pour elle qu'il courait tous ces risques. Sa raison l'avait avertie depuis longtemps que

Raoul Yvard et Ghita Caraccioli devaient être étrangers l'un pour l'autre; mais son cœur lui parlait tout différemment. L'occasion présente était bien faite pour maintenir dans toute leur vivacité des sentiments qui se combattaient ainsi; et, comme nous l'avons déjà dit, quand la plupart des spectateurs descendirent vers le port pour être présents à l'arrivée du *Feu-Follet,* elle resta sur la hauteur, concentrée dans ses pensées, et les yeux souvent baignés de larmes.

Mais Raoul n'avait nulle envie de placer son *Feu-Follet* dans un endroit où la main de l'homme pouvait si facilement l'éteindre. Au lieu d'aller, comme on s'y attendait, chercher derrière les bâtiments du port un abri contre tout croiseur républicain qui pourrait survenir, il fila jusqu'au delà de l'extrémité du quai, et jeta l'ancre à quelques brasses de l'endroit d'où il était parti le matin, laissant tout simplement tomber son ancre à jet et restant à pic. Il descendit ensuite dans un canot, et aborda au lieu ordinaire du débarquement.

— Eh ! signor *capitano,* s'écria Vito Viti avec un ton de cordialité, dès que son nouveau protégé eut appuyé un pied sur le rivage, nous vous attendions ici pour avoir le plaisir de vous recevoir en quelque sorte dans notre sein, ici sur

notre port. Comme vous avez fait joliment courir ce *sans culotte* ce matin! Ah! les *Inglesi* sont la grande nation de l'Océan, malgré Colombo! Le vice-gouverneur m'a raconté tout ce qui concerne votre illustre femme-amiral, Élisabeth, et l'armada espagnole. Eh bien! il y avait alors un Nelsoni, et à présent il y a un sir Smit.

Raoul reçut de la meilleure grâce possible les compliments faits à l'Angleterre et à lui-même, serra la main du podestat avec un air de condescendance, et joua le rôle de grand homme comme s'il eût été habitué dès l'enfance à respirer un pareil encens. Comme cela convenait à son grade et à son caractère, il dit qu'il se proposait d'aller rendre ses devoirs sur-le-champ à l'autorité supérieure de l'île.

— Mon maître le roi George, dit-il en marchant avec Vito Viti vers la résidence du vice-gouverneur, insiste particulièrement sur ce point avec nous tous quand il nous donne personnellement nos instructions. Smit, me dit-il la dernière fois que je pris congé de lui, n'entrez jamais dans aucun port d'un de mes alliés, sans aller de suite rendre vos devoirs au commandant de la place. Vous ne perdrez jamais rien à être libéral de politesses, et l'Angleterre est un pays trop policé pour se laisser surpasser à cet égard, même par

les Italiens, qui sont les pères de la civilisation moderne.

— Vous êtes heureux d'avoir un tel souverain, et encore plus d'avoir la permission d'approcher ainsi de sa personne sacrée.

— Oh! quant à cela, les marins sont l'objet de sa faveur spéciale; nous autres capitaines particulièrement, il nous considère comme ses enfants. Ne venez jamais à Londres, mon cher Smit, me dit-il encore, sans entrer dans mon palais; vous y trouverez toujours un père. — Vous savez sans doute qu'il a un de ses fils dans la marine? Il n'y a pas longtemps que ce fils n'était encore que capitaine comme moi.

— *San Stefano!* le fils d'un si grand roi! — Je vous avouerai que j'ignorais tout cela, signor.

— Il existe en Angleterre une loi qui ordonne que le roi place au moins un de ses fils dans la marine. — Oui, ajouta Sa Majesté, soyez toujours prompt à rendre visite aux autorités supérieures, et rappelez-moi à elles avec bienveillance et affection, et même aux magistrats subordonnés qui vivent dans leur intimité.

Raoul jouait un rôle en parlant ainsi, et il aimait à en jouer de semblables, mais il était trop enclin à les charger. Comme tous les génies extrêmement audacieux et décidés, il avait toujours

un pied avancé sur cet étroit espace qui sépare le sublime du ridicule, et par conséquent il s'exposait souvent au risque d'être découvert. Mais il n'en courait guère avec Vito Viti, que son ignorance et son amour pour le merveilleux disposaient à la crédulité, et qui était tout glorieux de converser avec un homme qui avait eu lui-même l'honneur de converser avec un roi. Chemin faisant, il laissa échapper en haletant quelques-unes des idées qui l'occupaient.

— N'est-ce pas un bonheur de servir un tel prince, et même de mourir pour lui? s'écria-t-il.

— Je n'ai pas encore eu ce second bonheur, répondit Raoul de l'air le plus innocent; mais cela peut m'arriver d'un jour à l'autre. — Ne pensez-vous pas, signor podestat, que celui qui meurt pour son souverain mériterait la canonisation?

— Cela remplirait trop le calendrier pendant cette guerre, signor; mais je serais volontiers de votre avis pour les généraux, les amiraux et autres grands personnages. Si un général ou un amiral qui meurt pour son souverain mérite d'être canonisé, cela laisse ces misérables républicains français sans espoir et sans honneur.

— C'est *de la canaille* depuis le premier jusqu'au dernier, signor, et ils n'ont rien de bon à

espérer. S'ils désirent être canonisés, qu'ils rappellent les Bourbons, et qu'ils prennent ainsi un moyen légitime pour obtenir ce bonheur. — La chasse de ce matin a du moins dû amuser la ville, signor Vito Viti?

Le podestat profita de cette question pour conter l'histoire de ses sensations, de ses émotions et de ses transports. Il s'étendit en termes pompeux sur le service que le lougre avait rendu à la ville en en éloignant ces vauriens de républicains, et dit qu'il regardait la manœuvre de passer devant le port, au lieu d'y entrer, comme une des plus remarquables dont il eût entendu parler, ou qu'il eût jamais lues dans les livres.

— J'ai défié le vice-gouverneur, continua-t-il, de me citer un exemple de plus belle inspiration dans toute l'histoire, à commencer par son Tacite, et à finir par votre nouvel ouvrage anglais sur Rome. Je doute que Pline l'ancien, Marc-Antoine et même César aient jamais fait une plus belle manœuvre; et je ne suis pas un homme habitué à faire des compliments extravagants, signor. Si c'eût été une escadre de vaisseaux à trois ponts, au lieu d'un petit lougre, le bruit de cet exploit aurait retenti dans toute l'Europe.

— Si c'eût été seulement une frégate, mon excellent ami, cette manœuvre n'aurait pas été né-

cessaire. Peste ! ce n'est pas un seul bâtiment républicain qui pourrait obliger une bonne frégate à longer les rochers, et à s'enfuir comme un voleur pendant la nuit.

— Ah ! voici le vice-gouverneur qui se promène sur sa terrasse, et qui meurt d'impatience de vous voir, signor sir Smit. Nous réserverons ce sujet d'entretien pour une autre occasion, en vidant une bouteille de bon vin de Florence.

Andréa Barrofaldi accueillit Raoul beaucoup plus froidement que ne l'avait fait le podestat, quoique avec politesse, et sans laisser paraître aucun symptôme de méfiance.

— Je viens, signor vice-gouverneur, dit le capitaine du lougre corsaire, en conséquence des ordres précis du roi mon maître, vous rendre de nouveau mes devoirs, et vous annoncer ma seconde arrivée dans votre baie, quoique la croisière que j'ai faite depuis mon départ n'ait pas été aussi longue qu'un voyage aux Indes orientales.

— Quelque courte qu'ait été votre absence, signor, nous aurions eu tout lieu de regretter votre départ, s'il ne nous eût donné des preuves admirables de vos ressources et de vos connaissances en marine. Pour vous dire la vérité, j'ai craint, en vous voyant partir, de ne plus avoir la

satisfaction de vous voir. Mais, comme votre sir Cicéron anglais, vous pouvez, la seconde fois, nous être encore plus agréable que la première.

Raoul sourit, et ne put même s'empêcher de rougir un peu, après quoi il parut réfléchir profondément sur quelque objet important. Enfin il prit l'air de franchise d'un marin, et fit connaître ainsi qu'il suit l'objet qui l'occupait.

— Signor vice-gouverneur, je vous demanderai, avec la permission du signor Vito Viti, quelques instants d'audience privée. — Le podestat se retira à l'autre extrémité de la chambre, et Raoul continua : — Je m'aperçois, signor, que vous n'avez pas oublié ma petite fanfaronnade concernant le Cicéron anglais. Mais que voulez-vous! nous autres marins, nous sommes envoyés sur mer encore enfants, et avant que nous ayons fait connaissance avec les livres. Mon excellent père, milord Smit, me plaça à bord d'une frégate, que je n'avais encore que douze ans, âge auquel, comme vous en conviendrez vous-même, on ne connaît guère les Cicéron, les Dante et les Corneille. Quand donc je me suis trouvé en face d'un homme qui s'est fait par son érudition une renommée qui s'étend bien au delà de l'île qu'il gouverne si admirablement, une sotte ambition m'a conduit à une folie qu'il trouve difficile de

pardonner. Si pourtant j'ai parlé de grands noms que je ne connaissais pas, ce peut être une faiblesse à laquelle un jeune homme peut céder, mais qui n'est sûrement pas un crime inexcusable.

— Vous avouez donc, signor, qu'il n'a pas existé en Angleterre un sir Cicéron?

— La vérité me force à dire que je n'en ai jamais entendu parler; mais il eût été dur pour un jeune homme qui sent vivement ce qui a manqué à son éducation, d'en faire l'aveu devant un savant qu'il voit pour la première fois. Cela devient différent quand sa modestie naturelle se trouve encouragée par une bonté comme la vôtre; et un jour de connaissance avec le signor Barrofaldi en vaut une année avec tout autre.

— S'il en est ainsi, signor Smit, je puis facilement comprendre et excuser ce qui s'est passé entre nous, répondit le vice-gouverneur d'un air aussi satisfait de lui-même que pouvait l'être le podestat. — Il doit être pénible pour une âme sensible de reconnaître combien il lui manque de connaissances, faute d'avoir eu les occasions de les acquérir; et, moi du moins, je puis dire à présent combien il est délicieux de trouver un homme assez ingénu pour en convenir. Mais si l'Angleterre n'a jamais eu un Cicéron de nom, elle en a

sans doute produit plusieurs quant au talent, laissant de côté pour le moment l'auréole de gloire dont le temps couronne une réputation. Si vos devoirs, signor, vous appellent souvent dans ces environs cet été, le plaisir que j'ai à vous voir s'accroîtra encore si vous me permettez jusqu'à un certain point de diriger vos lectures vers des ouvrages qui, avec un esprit comme le vôtre, vous seront aussi utiles qu'agréables.

Raoul lui fit les remercîments qu'exigeait une telle offre, et à compter de ce moment la meilleure intelligence régna entre eux. Le capitaine corsaire qui, de fait, avait reçu une meilleure éducation qu'il ne le prétendait, et qui était aussi bon acteur qu'il savait être en certaines occasions flatteur adroit, se promit d'être plus circonspect à l'avenir, et d'avoir plus de réserve en parlant de littérature, quelque liberté qu'il pût se permettre sur d'autres sujets. Et cependant ce marin, audacieux jusqu'à la témérité, ne trompait ni ne flattait jamais Ghita en rien. Auprès d'elle il avait toujours été toute sincérité, et l'influence qu'il avait obtenue sur le cœur pur de cette jeune fille était autant le résultat du sentiment véritable qu'il éprouvait pour elle, que de son extérieur noble et mâle, et des moyens de plaire qu'il possédait. C'eût été un objet intéressant d'observations pour

quiconque aurait été curieux d'étudier la nature humaine, de remarquer quel effet l'innocence et la simplicité du caractère de Ghita avait produit sur ce jeune homme, en tout ce qui avait rapport à elle, au point qu'il ne voulait même pas feindre en sa présence des sentiments religieux qu'il n'avait certainement point, quoiqu'il sût que c'était le seul obstacle à l'union qu'il sollicitait depuis près d'un an, et qui était l'objet qu'il avait le plus à cœur. Il n'était pas le même dans ses rapports avec Andréa Barrofaldi et Vito Viti, et surtout avec les Anglais, qu'il détestait, et il était rarement plus heureux que lorsqu'il travaillait à les tromper, comme il le faisait en ce moment.

Le vice-gouverneur, ayant établi des relations si amicales avec le signor Smit, ne pouvait moins faire que de l'inviter à entrer au palais avec lui et le podestat. Comme il faisait encore trop clair pour qu'il pût chercher à avoir une entrevue avec Ghita, le jeune marin accepta cette invitation avec plaisir; mais avant d'y entrer, il profita de la situation élevée qu'il occupait, pour examiner avec soin toute la côte de la mer. Ce court délai de la part de Raoul permit au podestat de dire quelques mots en particulier à son ami.

— J'espère, dit-il avec empressement, que vous avez trouvé chez sir Smit tout ce que votre sa-

gesse et votre prudence pouvaient désirer ? Quant à moi, je le regarde comme un jeune homme fort intéressant, et destiné à commander des flottes et à décider un jour de la fortune des nations.

— Il est plus aimable et même plus instruit que je ne l'avais supposé, voisin Vito Viti. Il a abandonné son sir Cicéron avec une grâce qui fait regretter qu'il se soit trouvé dans cette nécessité ; et de même que vous, je ne doute pas qu'il ne devienne avec le temps un amiral illustre. Il est vrai que son père n'a pas pris les soins convenables de son éducation ; mais il n'est pas encore trop tard pour remédier à ce mal. Priez-le d'entrer, car il me tarde d'attirer son attention sur certains ouvrages qui peuvent lui être très-utiles dans sa profession.

Pendant ce temps, Raoul continuait à examiner la mer. Il y vit deux ou trois petits bâtiments côtiers, felouques, suivant la coutume, qui n'osaient s'éloigner du rivage, craignant du côté du sud les corsaires barbaresques, et du côté du nord, les Français. Ils auraient été de bonne prise ; mais, pour lui rendre justice, il n'était pas dans l'habitude d'attaquer des bâtiments de cette classe. Cependant il aperçut une felouque, arrivant du nord, qui doublait le promontoire en ce moment, et il résolut d'avoir quelque communication avec elle

dès qu'il serait de retour au port, afin de s'assurer si elle avait rencontré la frégate. Il venait de prendre cette résolution, quand le podestat, s'acquittant de sa mission, arriva près de lui, et ils entrèrent ensemble dans la maison.

Il est inutile de rendre compte de la conversation qui suivit; elle roula sur la littérature et sur des sujets étrangers à notre histoire, le digne vice-gouverneur voulant récompenser la franchise du jeune marin en lui donnant toutes les instructions que le temps et les circonstances permettaient. Raoul soutint parfaitement cette épreuve, attendant patiemment l'approche de la nuit, ne doutant pas qu'alors il ne trouvât Ghita sur la promenade. Comme il avait découvert qu'il ferait mieux de se méfier de lui-même que d'afficher des prétentions, la tâche de tromper le vice-gouverneur lui devint comparativement plus facile; et en le laissant dire tout ce qu'il voulait, il réussit non-seulement à le faire croire à sa véracité, mais à passer dans son esprit pour un jeune homme ayant plus d'érudition qu'il ne l'avait d'abord supposé. Par ce moyen aussi simple que naturel, Raoul fit plus de progrès en deux heures dans les bonnes grâces d'Andréa Barrofaldi, qu'il n'aurait pu le faire en un an en faisant parade de ses connaissances réelles ou supposées.

Il y a peu de doute que le vice-gouverneur ne trouvât cette entrevue fort agréable, puisqu'il parut disposé à la prolonger ; et il n'est pas moins certain que Raoul Yvard la regarda comme un des devoirs les plus difficiles qu'il eût jamais été appelé à remplir. Quant à Vito Viti, il fut plongé comme dans une extase perpétuelle, et il ne chercha pas à la cacher, car il interrompait souvent la conversation par des expressions de plaisir, et il hasardait de temps en temps une remarque, comme pour faire ressortir son ignorance.

— J'ai eu bien des preuves que vous êtes savant, vice-gouverneur, s'écria-t-il à l'instant où Andréa finissait une dissertation d'une demi-heure sur l'histoire ancienne de toutes les nations du Nord, mais je ne vous avais jamais vu si savant qu'aujourd'hui. Oui, signor, vous avez été illustre ce soir. — N'est-il pas vrai, signor Smit? Aucun professeur de Pise, ni même de Padoue, n'aurait pu mieux traiter le sujet dont nous venons d'entendre parler.

— Signor podestat, dit Raoul, le sentiment qui a dominé dans mon esprit pendant l'admirable dissertation du signor Barrofaldi, a été un profond regret que ma profession m'ait empêché de puiser à toutes ces sources de profonde érudition. Mais il est permis d'admirer même ce qu'on ne saurait imiter.

— Sans contredit, signor Smit, répondit Andréa avec un sourire de bienveillance ; mais, avec des dispositions comme les vôtres, il n'est pas très-difficile d'imiter ce qu'on admire. Je vous ferai une liste d'ouvrages que je vous engage à lire, et en touchant à Livourne ou à Naples, vous trouverez à les acheter à un prix raisonnable. Vous pouvez être sûr de la trouver demain matin sur votre table en déjeunant, car je ne me coucherai pas qu'elle ne soit finie.

Raoul se plut à regarder cette promesse comme une manière de lui faire sentir qu'il était temps qu'il se retirât; et se levant sur-le-champ, il prit congé du vice-gouverneur avec beaucoup d'assurances de gratitude et de satisfaction. Mais dès qu'il fut sorti du palais, il respira longuement en homme qui échappe à une persécution dont l'ennui n'a été allégé que par le ridicule; et il lâcha quelques malédictions contre toutes les nations du Nord, dont l'histoire ancienne était beaucoup plus longue et plus compliquée qu'il ne l'aurait jugé nécessaire. En se livrant à ces réflexions, il arriva à la promenade sur les hauteurs, et vit qu'il n'y restait déjà presque personne. Enfin, il crut voir une femme à quelque distance en avant de lui, dans une partie de la promenade qui n'était jamais très-fréquentée; et se dirigeant de ce côté,

il reconnut bientôt celle qu'il cherchait, et qui l'y attendait évidemment.

— Raoul, dit Ghita d'un ton de reproche, à quoi aboutiront les risques que vous courez si souvent? Après être sorti avec tant d'adresse et de bonheur du havre de Porto-Ferrajo, comment avez-vous été assez imprudent pour y revenir?

— Vous en savez la cause, Ghita; pourquoi donc me faire cette question? *San Nettuno!* n'ai-je pas fait une jolie manœuvre? Et ce brave gouverneur, comme je l'ai pris pour dupe! Je pense quelquefois, Ghita, que je me suis trompé sur ma vocation, et que j'aurais dû me faire diplomate.

— Et pourquoi diplomate plutôt qu'autre chose, Raoul? Vous êtes trop honnête pour tromper longtemps, quoi que vous puissiez faire dans une occasion comme celle-ci, et dans un cas d'urgence.

— Pourquoi? Mais n'importe. Cet Andréa Barrofaldi et ce Vito Viti sauront un jour pourquoi. Et maintenant, Ghita, parlons de nos affaires, car *le Feu-Follet* ne peut décorer toujours la baie de Porto-Ferrajo.

— Cela est vrai, et je ne suis venue ici que pour vous en dire autant moi-même. Mon on-

cle est arrivé, et il a dessein de partir pour les *Torri* à bord de la première felouque qu'il pourra trouver.

— Eh bien! voilà qui me fait croire à la Providence plus que tous les sermons de tous les *padri* d'Italie. Voici un lougre qui vous tiendra lieu de felouque, et nous pouvons mettre à la voile cette nuit même. Ma chambre sera entièrement à vous; et comme vous y serez sous la protection de votre oncle, je défie la plus mauvaise langue de trouver à y mordre.

Ghita, pour dire la vérité, s'attendait à cette offre; mais quelque agréable qu'elle lui fût, le sentiment qu'elle avait des convenances l'aurait engagée à la refuser sans une considération. Ce pouvait être un moyen de faire sortir Raoul d'un port ennemi, et par là de le mettre hors de danger. Pour une jeune fille dont le cœur était si plein d'affection, c'était un point auprès duquel les apparences et le qu'en dira-t-on ne pouvaient avoir qu'une influence secondaire. Il ne faut pourtant pas que le lecteur se fasse une fausse idée des habitudes et de l'éducation de Ghita. Quoiqu'elle eût été élevée avec plus de soin que la plupart des jeunes filles de sa condition, elle avait des manières simples et conformes à sa situation aussi bien qu'aux usages de son pays. Elle n'a-

vait pas été assujettie à cette contrainte sévère qui règle la conduite des jeunes Italiennes, dans l'éducation desquelles il entre peut-être un peu trop de sévérité, comme il entre un peu trop de relâchement dans celle des jeunes Américaines; mais on lui avait enseigné tout ce qu'exigeaient les convenances et la délicatesse, tant pour elle-même que par rapport aux autres, et elle sentait qu'il était presque contre les usages du monde, sinon contre la bienséance, qu'une jeune fille fît un voyage à bord d'un bâtiment corsaire, surtout quand celui qui le commandait était son amant avoué. Mais, après tout, la distance de Porto-Ferrajo aux Tours n'était que de cinquante milles, et quelques heures suffiraient pour la mettre en sûreté chez elle; et ce qui lui paraissait encore plus important, c'était que Raoul se trouverait alors en sûreté comme elle. Elle avait fait d'avance toutes ces réflexions, et, par conséquent, elle était préparée à répondre à la proposition qui lui était faite.

— Si mon oncle et moi nous pouvions accepter cette offre obligeante, Raoul, quand vous conviendrait-il de partir? Nous avons été absents plus longtemps que nous n'en avions le dessein, plus longtemps que nous ne l'aurions dû.

— Dans une heure, s'il vient du vent. Mais,

vous le voyez, Ghita, le zéphyr a cessé de souffler, et tous les éventails de l'Italie semblent endormis. Vous pouvez compter que nous mettrons à la voile aussitôt que nous le pourrons, et au besoin nous aurons recours aux avirons.

— Je verrai donc mon oncle, et je lui dirai qu'il y a un bâtiment prêt à partir, et que nous ferons bien d'en profiter. — N'est-il pas singulier, Raoul, qu'il ignore complétement que vous êtes dans cette baie? De jour en jour, il fait moins d'attention à tout ce qui l'entoure, et je crois que la moitié du temps il ne se souvient pas que vous commandez un bâtiment ennemi.

— Qu'il compte sur moi! il n'aura jamais lieu de le savoir.

— Nous en sommes bien sûrs, Raoul. La manière généreuse dont vous êtes intervenu pour nous sauver du corsaire algérien, qui fut le commencement de notre connaissance, et pour laquelle nous devrons toujours vous bénir, a établi une paix éternelle entre vous et *nous*. Si vous n'étiez arrivé si à propos à notre secours l'été dernier, nous serions à présent, mon oncle et moi, esclaves chez ces barbares.

— C'est une autre chose qui me porte à croire à une Providence, Ghita; car, quand je vous ai tirés, vous et votre bon parent, des mains des Al-

gériens, je ne savais pas à qui je rendais ce service, et vous voyez ce qui en est résulté. En vous servant, c'est moi-même que j'ai servi.

— Que ne pouvez-vous apprendre à servir ce Dieu qui dispose de nous tous suivant sa sainte volonté! s'écria Ghita, des larmes brillant dans ses yeux, tandis qu'un effort presque convulsif cherchait à réprimer l'émotion profonde avec laquelle elle prononça ces mots. Mais nous vous remercîrons toujours, Raoul, d'avoir été pour nous l'instrument de sa merci dans l'affaire de l'Algérie. Il me sera facile d'engager mon oncle à s'embarquer; mais comme il connaît votre véritable profession, quand il lui plaît de s'en souvenir, je ne crois pas qu'il soit à propos de lui dire avec qui nous partons. Il faut que nous convenions d'un endroit et d'une heure pour nous revoir; j'aurai soin qu'il s'y trouve et qu'il soit prêt à partir.

Raoul et Ghita discutèrent ensuite tous les petits détails relatifs au départ. Un rendez-vous hors de la ville, à peu de distance du cabaret de Benedetta, fut choisi comme étant un endroit où ils seraient moins exposés aux regards du public. Cet arrangement fut bientôt décidé, et Ghita pensa qu'il était temps qu'ils se séparassent. Raoul y consentit de meilleure grâce qu'il ne l'aurait pro-

bablement fait s'il n'eût préalablement reçu l'assurance qu'il la reverrait dans une heure, afin que tout fût prêt pour pouvoir partir au premier souffle du vent.

Lorsqu'il fut resté seul, Raoul se rappela qu'Ithuel et Filippo étaient sans doute à terre, comme de coutume; car le premier n'avait consenti à servir sous lui qu'à condition qu'il lui serait toujours permis d'aller à terre toutes les fois qu'ils seraient à l'ancre, privilége dont il abusait constamment pour faire un commerce de contrebande. Il avait tant de dextérité à cet égard, que Raoul, qui dédaignait de faire un tel trafic pour son propre compte, mais qui était obligé de fermer les yeux sur les contraventions des autres aux lois sur les douanes, craignait moins qu'il ne compromît son bâtiment que n'aurait pu le faire un autre qui aurait été moins adroit. Il était pourtant nécessaire de faire retourner ces deux hommes à bord, ou de les abandonner; et se rappelant heureusement le nom du cabaret dans lequel il avait appris qu'ils étaient entrés le soir précédent, il s'y rendit sur-le-champ, et y trouva Ithuel et son interprète buvant un flacon du meilleur vin de Benedetta. Tommaso y était aussi avec quelques-uns de ses compagnons; et comme il n'y avait rien d'extraordinaire à voir le commandant d'un bâti-

ment anglais dans un cabaret, Raoul, pour prévenir tous les soupçons, s'assit près d'Ithuel et prit un verre de vin. A la conversation qui avait lieu entre Tommaso et ses amis, il comprit bientôt que, s'il avait réussi à jeter de la poudre aux yeux du vice-gouverneur et du podestat, ces vieux marins expérimentés conservaient encore leur méfiance. Il était si extraordinaire qu'une frégate française se montrât le long de cette côte, tandis qu'on y voyait souvent des frégates anglaises, que ces marins, qui avaient de l'expérience en pareille matière, ajoutant cette circonstance à toutes celles qui leur avaient déjà rendu le lougre suspect, étaient disposés à prendre les deux bâtiments pour ce qu'ils étaient véritablement. Raoul fut plus indifférent à leur opinion qu'il ne l'aurait été sans les arrangements qu'il venait de prendre avec Ghita. Il but donc son vin avec un air d'insouciance, et finit par se retirer en emmenant avec lui Ithuel et le Génois.

VIII.

« Dans notre baie, par une nuit orageuse, nos insulaires virent des barques s'avancer vers le rivage, et l'on y remarquait çà et là une lumière vacillante qui brillait sur les rames et sur les rameurs. Quand on les héla, les rames s'arrêtèront, et tout fut ténèbres. — Ah! on se cache! — Reutrons chez nous. Ce sont des requins.

DANA.

Il faisait nuit quand Raoul sortit de la maison du gouverneur, laissant Vito Viti avec Andréa Barrofaldi dans la bibliothèque de celui-ci. Dès que le jeune marin eut le dos tourné, le vice-gouverneur, qui était en train de faire parade de ses con-

naissances, reprit une conversation qui avait vivement flatté son amour-propre.

— Il est aisé de voir, voisin Viti, que ce jeune Inglese est de noble naissance, quoiqu'il n'ait pas reçu une éducation très-libérale. Son père, milord Smit, a sans doute une famille nombreuse, et les usages d'*Inghilterra* sont différents des nôtres en ce qui concerne les droits que donne la naissance. Là, le fils aîné hérite seul des biens et des honneurs du père, et les cadets sont placés dans la marine ou dans l'armée, pour qu'ils puissent y acquérir de nouvelles distinctions. Nelson était fils d'un prêtre, à ce que j'ai entendu dire.

— *Cospetto! d'un padre!* s'écria le podestat. C'est une honte d'en convenir. Il faut qu'un prêtre soit possédé du démon pour avouer qu'il a un fils, quoiqu'il puisse certainement en avoir un.

— Il n'en est pas des luthériens comme de nous autres catholiques, Vito. Il est bon que vous vous rappeliez que les prêtres anglais peuvent se marier, quoique les nôtres ne le puissent pas.

— Je n'aimerais pas à me confesser à un pareil prêtre. Il ne manquerait pas de tout dire à sa femme, et les saints savent seuls jusqu'où peut aller ce qui est une fois confié à une femme. — Pas un honnête homme, pas même une honnête

femme ne pourrait rester à Porto-Ferrajo; il y ferait trop chaud.

— Mais faites attention que les luthériens ne se confessent jamais.

— *San Stefano!* Comment donc espèrent-ils entrer dans le ciel ?

— Je ne sais pas s'ils l'espèrent, mais, dans tous les cas, nous savons que ce serait un vain espoir. — Pour en revenir à sir Smit, on aperçoit dans son air et ses manières la finesse de la race anglo-saxonne, qui est un peuple tout à fait distinct des anciens Gaulois, tant par son histoire que par son caractère. Piétro Giannone, dans son voyage intitulé *Storia civile del regno di Napoli,* parle des Normands, qui étaient une branche de ces aventuriers, avec beaucoup d'intérêt et en grand détail; et je crois retrouver dans ce jeune homme quelques-unes des particularités qui sont si admirablement dépeintes dans son ouvrage, fort bien écrit, mais avec trop de liberté. — Eh bien, Piétro, ce n'est pas de toi que je parlais; c'était d'un auteur qui portait le même nom; de la famille Giannone, un historien de Naples, plein de mérite et d'érudition. — Et toi, que me veux-tu ?

Ces dernières phrases s'adressaient à un domestique, qui entrait en ce moment tenant à la

main un morceau de papier qu'il remit à son maître, en disant :

— Il y a dans l'antichambre, signor Andréa, un cavalier qui demande l'honneur d'une audience, et dont Votre Excellence verra le nom sur ce papier.

Le vice-gouverneur prit le papier, et lut tout haut : — Edward Griffin, *tenente della marina inglesa*.

— Ah! c'est un officier qui nous apporte quelques nouvelles du *Ving y Ving*, ami Vito. Je suis charmé que vous soyez encore ici pour entendre ce qu'il a à nous dire. — Faites entrer le *tenente*, Piétro.

Un seul coup d'œil aurait suffi à un homme qui aurait connu les Anglais mieux qu'Andréa Barrofaldi, pour être convaincu que celui qui se présentait était réellement né en Angleterre. C'était un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, ayant le visage rond, les joues vermeilles et un air de bonne humeur; portant le petit uniforme du service auquel il disait appartenir, et dont l'air et les manières annonçaient la profession aussi bien que le pays. Il s'exprimait en fort bon italien, car cette langue lui était familière, et c'était pour cette raison qu'il avait été choisi pour la mission qu'il remplissait. Après avoir salué le vice-gouverneur,

il lui dit en lui présentant une feuille de parchemin :

— Si vous savez l'anglais, signor, vous allez voir que je suis réellement ce que je me dis être.

— Sans contredit, signor *tenente;* vous appartenez au *Ving y Ving,* et vous servez sous les ordres de sir Smit.

Le jeune homme parut surpris, et même disposé à rire, mais un sentiment de décorum le mit en état de résister à ce désir.

— J'appartiens au bâtiment de Sa Majesté Britannique *la Proserpine*, signor, et je ne sais ce que vous voulez dire par *le Ving y Ving*, répondit-il d'un ton un peu sec. Le capitaine Cuff, commandant cette frégate que vous avez vue ce matin à la hauteur de votre havre, m'a envoyé à bord de la felouque qui vient d'y entrer ce soir, pour vous apporter des nouvelles du lougre auquel nous avons donné la chasse vers le sud, ce matin à neuf heures, et que je revois en ce moment tranquille et mouillé dans votre baie. *La Proserpine* était à l'ancre derrière Capraja quand je l'ai quittée, mais elle sera ici pour me reprendre et savoir les nouvelles avant le point du jour, pour peu qu'il y ait de vent.

Andréa Barrofaldi et Vito Viti se regardèrent en ouvrant de grands yeux, comme si un messa-

ger sorti des régions inférieures fût arrivé pour les enlever et leur faire subir la peine de leurs méfaits. Le lieutenant parlait parfaitement l'italien pour un étranger, et ses manières annonçaient tant de droiture et de franchise, qu'elles portaient toutes les apparences de la vérité.

— Et vous ne savez ce que je veux dire par *le Ving y Ving?* dit le vice-gouverneur avec un ton d'emphase.

— Je vous le dis franchement, signor, je ne le sais pas. *Ving y Ving* n'est pas anglais, et je ne sache pas que ce soit de l'italien.

Cette assertion fit perdre beaucoup de terrain à M. Griffin, car elle impliquait un doute des connaissances d'Andréa dans les langues étrangères.

— Vous dites, si je vous comprends bien, signor *tenente,* que *ving y ving* n'est pas anglais?

— Je le dis, signor; du moins c'est de l'anglais que je n'ai jamais entendu ni sur terre ni sur mer; car nous autres marins nous avons une langue à nous.

— Me permettrez-vous de vous demander ce que signifie *ala e ala,* mot pour mot?

Le lieutenant réfléchit un instant, sourit malgré lui, et répondit en reprenant sur-le-champ un air de respect et de gravité :

— Je crois vous comprendre à présent, signor

vice-gouverneur. Nous avons une phrase nautique pour désigner un bâtiment à voiles en pointes, ayant deux voiles qui se balancent, une de chaque côté; mais nous l'appelons *wing and wing* (1).

— C'est cela même, signor, — *ving y ving*, — et c'est le nom du lougre de votre roi, qui est en ce moment à l'ancre dans notre baie.

— Ah! c'est ce que nous pensions, signor. Le drôle vous a trompé comme il en a trompé une centaine d'autres avant vous, et comme il en trompera encore une centaine, à moins que nous ne le prenions cette nuit. Ce lougre est un célèbre corsaire français, et nous avons en ce moment six croiseurs qui le cherchent, nous compris. Il s'appelle *le Feu-Follet,* ce qui signifie en anglais, non *wing and wing*, mais *will o'the wisp*, ou *Jack o'lantern;* — ce que vous appelleriez en italien *il Fuoco-Fatuo*. Son commandant se nomme Raoul Yvard, et jamais corsaire plus déterminé n'est sorti des ports de France, quoiqu'on lui accorde quelques bonnes qualités et même de la noblesse d'âme.

A chaque mot que prononçait le lieutenant, une page d'histoire s'effaçait de la mémoire du vice-

(1) En français voiles en ciseaux.
(*Note du traducteur.*)

gouverneur. Il avait entendu parler du *Feu-Follet* et de Raoul Yvard, et au milieu de l'amertume causée par une guerre acharnée, on avait peint ce dernier sous toutes les couleurs qui caractérisent un pirate. La pensée qu'il avait été la dupe d'un corsaire, qu'il l'avait accueilli avec hospitalité, et qu'il n'y avait pas encore une heure qu'il causait amicalement avec lui, avait quelque chose de trop humiliant pour sa philosophie, pour qu'elle pût se rendre à la première sommation. Il était donc naturel qu'avant d'ajouter une foi entière à ce qu'il venait d'entendre, il fît les objections qui se présentèrent à son esprit.

— Tout cela doit être une méprise, dit-il; il y a des lougres anglais aussi bien que des lougres français, et celui qui est en ce moment dans cette baie est du nombre des premiers. Son commandant est un noble anglais, fils de milordo Smit; et quoique son éducation ait été un peu négligée, tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait prouve sa noble origine et son caractère national. *Le Ving y Ving* est commandé par sir Smit, jeune officier plein de mérite, comme vous devez l'avoir vu vous-même ce matin, signor, par ses évolutions. — Vous avez sûrement entendu parler du capitaine Smit, fils de milordo Smit?

— Nous ne nions pas qu'il ne se soit échappé

ce matin d'une manière fort adroite, vice-gouverneur. Le drôle est marin jusqu'au bout des ongles, brave comme un lion, mais impudent comme le chien d'un mendiant. Il n'y a aucun sir Smit, aucun sir que ce soit, qui commande un de nos lougres. Nous n'avons pas un seul croiseur de cette espèce dans la Méditerranée, et les deux ou trois lougres que nous avons ailleurs sont commandés par de vieux loups de mer qui ont été élevés à bord de pareils bâtiments. Quant aux *sirs*, ils sont assez rares dans la marine, quoique le combat du Nil en ait fait quelques-uns. Vous ne trouveriez pas aisément le fils d'un lord sur un petit bâtiment de cette espèce, car les jeunes gens de cette classe passent rapidement du gaillard d'arrière d'une frégate au commandement d'un bon sloop, et après un an de service, ou environ, retournent à bord d'une frégate comme capitaines.

Une partie de ce discours fut de l'hébreu pour Barrofaldi ; mais Griffin, étant exclusivement marin, croyait que chacun devait prendre le même intérêt que lui à tout ce qui concernait la marine et l'avancement dans cette profession. Quoique le digne Andréa ne comprît guère que la moitié de ce que le jeune officier venait de lui dire, cette moitié suffisait pour le mettre fort mal à l'aise. D'une autre part, le ton de franchise du

lieutenant portait la conviction avec soi, et il sentit renaître ses anciens soupçons contre le lougre.

— Qu'en dites-vous, signor Vito Viti? dit-il; vous avez été présent à toutes mes entrevues avec sir Smit.

— Je dis, vice-gouverneur, que nous avons été trompés par la langue la plus mielleuse qui se soit jamais trouvée dans la bouche d'un homme, s'il est vrai que nous ayons été trompés. Hier soir, j'aurais pu croire tout cela; mais après le retour du lougre, j'aurais juré que nous avions dans notre baie un ami et un excellent ami.

— Vous avez communiqué par signaux avec ce lougre, signor tenente, reprit le vice-gouverneur, et c'est un signe de bonne intelligence et d'amitié.

— En voyant le pavillon anglais flotter sur le lougre, nous lui avons montré notre pavillon; car nous ne supposions pas qu'un bâtiment français osât venir jeter l'ancre tranquillement dans un port appartenant à la Toscane; mais nous ne pûmes rien comprendre aux réponses qu'il nous fit, et nous nous rappelâmes ensuite que Raoul Yvard avait joué de pareils tours tout le long de la côte d'Italie. Une fois sur sa piste, il n'était pas facile de nous la faire perdre. Cependant vous avez

vu la chasse, et vous en connaissez le résultat.

— Il doit y avoir quelque erreur dans tout cela.

— Ne feriez-vous pas bien, signor, de vous rendre à bord de ce lougre, d'en voir le commandant, et de vous assurer ainsi par vous-même si vos soupçons sont bien ou mal fondés? Il ne faudrait que dix minutes pour éclaircir tous les doutes.

— Pardon, vice-gouverneur, mais si je me rendais à bord du *Feu-Follet*, je pourrais rester prisonnier jusqu'à la paix, et je voudrais avancer encore de deux grades avant de courir volontairement un pareil risque. Quant à faire connaître à Yvard ma présence ici, cela ne servirait qu'à lui donner l'alarme, et l'oiseau pourrait s'échapper avant que nous eussions eu le temps de tendre nos filets. Mes ordres positifs sont de ne laisser connaître à personne, si ce n'est aux autorités supérieures, mon arrivée ici et les motifs qui m'y amènent. Tout ce que nous vous demandons, c'est de retenir ce lougre ici jusqu'à demain matin; alors nous prendrons nos mesures pour en débarrasser les côtes de l'Italie.

— Nous avons des batteries, signor, répondit le vice-gouverneur avec un peu de hauteur et de fierté, et nous saurions comment traiter un pareil bâtiment, si nous étions certains qu'il fût ennemi. Donnez-nous-en la preuve, et à l'instant

même nous le coulerons à fond sur ses ancres.

— C'est précisément ce que nous vous prions de ne pas faire, signor. D'après ce qui s'est passé ce matin, le capitaine Cuff a jugé probable que M. Yvard, pour des raisons que lui seul connaît peut-être, reviendrait ici dès que nous l'aurions perdu de vue ; ou que, se trouvant au sud de l'île, il entrerait à Porto-Longone ; et si je ne l'avais pas trouvé ici, je devais monter à cheval, courir de l'autre côté de l'île, et y prendre les arrangements convenables. Nous désirons employer tous les moyens possibles pour nous mettre en possession d'un bâtiment qui, sur une eau tranquille, est le plus fin voilier de toute la Méditerranée, et qui nous rendrait de grands services. Nous pensons que *la Proserpine* aurait l'avantage sur lui par une bonne brise ; mais, par un temps modéré, *le Feu-Follet* filera six nœuds contre nous cinq. Or, si vous faites feu sur ce bâtiment, ou il s'échappera, ou il sera coulé à fond, car Raoul Yvard n'est pas homme à amener son pavillon par crainte des batteries d'une ville. Tout ce que je vous demande, c'est que vous me permettiez de faire des signaux cette nuit, — j'ai tout ce qu'il me faut pour cela, — dès que je croirai la frégate assez près pour les voir, — et que vous apportiez tous les délais et

obstacles possibles à son départ jusqu'à demain. Nous vous répondons du reste.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand risque que le lougre mette à la voile cette nuit, signor tenente; son commandant nous a à peu près annoncé l'intention de passer quelques jours avec nous, et c'est précisément cette confiance qui me porte à croire qu'il ne peut être le corsaire pour lequel vous le prenez. Pourquoi Raoul Yvard et *le Feu-Follet* seraient-ils entrés dans ce port?

— Qui peut le savoir? C'est l'habitude de cet homme, et sans doute il a ses raisons pour cela. On dit qu'il est entré jusque dans Gibraltar. Un fait certain, c'est qu'il a intercepté plusieurs bâtiments de nos convois ayant de bonnes cargaisons, qui s'y rendaient. Je vois qu'il y a dans votre havre un bâtiment autrichien qui prend un chargement de fer. Peut-être attend-il qu'il l'ait terminé; et il trouve plus commode de rester à l'ancre ici, que de le guetter en courant des bordées au large.

— Vous autres marins, vous avez des manières qui ne sont connues que de vous, et tout ce que vous venez de dire est possible. Mais tout cela me semble une énigme.— Avez-vous d'autres preuves de ce que vous êtes, signor tenente, que la commission que vous venez de me faire voir? Car sir

Smit, — comme j'ai coutume d'appeler le commandant de ce lougre, — m'en a aussi montré une qui a l'air aussi authentique que la vôtre, et il porte un uniforme qui paraît anglais. Comment puis-je juger entre vous deux?

— Cette difficulté a été prévue, signor vice-gouverneur, et j'arrive nanti de toutes les preuves nécessaires. J'ai commencé par vous montrer ma commission, parce que l'absence de cette pièce pourrait rendre toutes les autres suspectes. Maintenant en voici une autre, émanée des autorités supérieures de Florence, qui nous recommande à la protection et aux bons offices des gouverneurs de tous les ports de la Toscane. Elle est écrite en italien et vous la comprendrez facilement. Voici encore plusieurs pièces qui m'ont été remises par le capitaine Cuff, et je crois que leur lecture ne vous laissera rien à désirer.

Andréa Barrofaldi examina tous ces documents avec le plus grand soin. Ils étaient de nature à écarter tous les doutes, et il était impossible de se méfier de l'officier qui les présentait. C'était un grand pas de fait pour convaincre sir Smit d'imposture : le vice-gouverneur et le podestat dirent pourtant qu'il pouvait se faire que le capitaine Cuff se trompât sur l'identité du lougre.

— Cela est impossible, signori, répondit le

lieutenant; nous connaissons tous les croiseurs anglais qui se trouvent dans ces mers par leur nom et leur signalement, et même la plupart de vue. Ce lougre n'en fait point partie; et tout ce que j'y vois, mais surtout son allure, trahit son véritable nom. On nous a assuré qu'il se trouve dans son équipage un homme qui a déserté du nôtre, un certain Ithuel Bolt, qui...

— *Cospetto!* s'écria le podestat, ce sir Smit n'est donc qu'un imposteur, après tout. — C'est l'homme que nous avons vu hier chez Benedetta, vice-gouverneur, — un Américain, n'est-il pas vrai, signor tenente?

— Le drôle prétend l'être du moins, répondit le jeune lieutenant en rougissant, car il lui répugnait d'avouer l'injustice qui avait été faite au déserteur.

— Mais la plupart des matelots anglais qu'on rencontre aujourd'hui se disent Américains afin de se dispenser de servir Sa Majesté. Je crois plutôt qu'il est né dans le Cornouaille ou le Devonshire, car il a l'accent nasal et chantant de cette partie de notre île. Mais quand il serait Américain, nous aurions plus de droits à ses services que les Français, puisqu'il parle la même langue que nous, et qu'il est issu de la même souche d'ancêtres. Il

est contre nature qu'un Américain serve une autre puissance que l'Angleterre!

— Je ne savais pas cela, vice-gouverneur, dit Vito Viti; je croyais que les Américains étaient un peuple généralement très-inférieur à nous autres Européens, et qu'ils ne pouvaient prétendre à être nos égaux sous aucun autre rapport.

— Vous ne vous trompez pas, signor, s'écria le lieutenant anglais avec vivacité. Ils sont tout ce que vous les croyez être, et il ne faut qu'un coup d'œil pour le voir.— Nous les appelons dans notre service, des Anglais dégénérés.

— Et pourtant vous les recevez volontiers, dit Andréa d'un ton sec; et j'ai appris de cet Ithuello que vous les forciez même fréquemment à y entrer contre leur gré.

— Que pouvons-nous y faire, signor? Le roi a droit au service de tous ses sujets, et il en a besoin; et la presse se fait tellement à la hâte qu'on peut quelquefois commettre une méprise. Ensuite ces Yankees ressemblent tellement aux Anglais, que je défierais le diable de les en distinguer.

Le vice-gouverneur pensa qu'il y avait dans tout cela quelque chose de contradictoire, et il le dit ensuite à son ami le podestat. Mais cette discussion en resta là pour le moment, probablement

parce qu'il sentait que le lieutenant Griffin ne faisait que se servir de ce qu'on pourrait appeler un argument national, le gouvernement anglais protestant constamment qu'il était impossible de distinguer un peuple de l'autre dans la pratique de la presse, quoique rien ne l'offensât davantage que d'entendre dire qu'il y eût entre eux la moindre analogie au moral ou au physique.

Le résultat de cette discussion fut néanmoins que les deux fonctionnaires adoptèrent, quoique fort à contre-cœur, l'opinion du lieutenant anglais, et convinrent que le lougre ne pouvait être que le corsaire redouté, connu sous le nom du *Feu-Follet*. Une fois convaincus de ce fait, la honte, la mortification et l'esprit de vengeance s'unirent à leur devoir pour les disposer à aider de tout leur pouvoir l'exécution des projets du capitaine Cuff. Il fut peut-être heureux pour Raoul et ses compagnons que le capitaine anglais eût un désir si prononcé de prendre le lougre en vie, comme dit le lieutenant Griffin; car en changeant de place deux ou trois pièces d'artillerie, et en les transportant derrière quelques remparts naturels parmi les rochers, rien n'eût été plus facile que de le couler à fond où il était. Il est vrai que la nuit était obscure, mais elle ne l'était pas assez pour rendre un bâtiment tout à fait invisible à la dis-

tance où se trouvait *le Feu-Follet*, et la première volée aurait certainement suffi.

Dès que toutes les parties furent d'accord sur le véritable caractère du petit bâtiment à l'ancre dans la baie, on discuta les détails de la marche qu'il convenait de suivre. Une fenêtre de la maison du gouvernement donnait du côté de Capraja, par où *la Proserpine* était attendue, et elle fut mise à la disposition de Griffin. Le jeune lieutenant s'y posta vers minuit, prêt à allumer des feux bleus, dès qu'il pourrait distinguer les signaux de sa frégate. La position de cette fenêtre convenait parfaitement au secret qu'on voulait garder; car la lumière serait complétement cachée du côté de la ville, tandis qu'on la distinguerait parfaitement du côté de la mer. Il en était de même des signaux que ferait la frégate, les hauteurs situées entre elle et les maisons en intercepteraient la vue; et il y avait encore une plus grande impossibilité physique à ce qu'un bâtiment à l'ancre dans la baie pût apercevoir un navire au large au nord du promontoire.

Ainsi se passèrent les heures. Une légère brise de terre se fit sentir, mais elle entrait si directement dans la baie, que Raoul ne voulut pas lever l'ancre. Ghita et son oncle, Carlo Giuntotardi, étaient arrivés à bord à environ dix heures, mais

on ne voyait encore aucun signe de mouvement sur le lougre. Pour dire la vérité, Raoul n'était nullement pressé de mettre à la voile, car il n'en jouirait que plus longtemps du bonheur d'avoir près de lui l'aimable Ghita, et il était presque certain que le zéphyr du lendemain conduirait *le Feu-Follet* à la presqu'île formant le promontoire de Monte - Argentaro, sur lequel s'élevaient les tours dont Carlo était le gardien, et dans l'une desquelles il demeurait. Qu'en pareille circonstance il ait oublié l'arrivée de la brise de terre, ou qu'il n'ait pas voulu en profiter, on ne doit pas en être surpris. Il resta longtemps assis près de Ghita sur le pont, et ce ne fut qu'après minuit qu'il put consentir à ce qu'elle se retirât dans la chambre qui lui avait été préparée. Dans le fait, Raoul comptait avoir si bien réussi à tromper tout le monde à terre, qu'il n'avait aucune crainte de ce côté, et, désirant prolonger son bonheur le plus longtemps possible, il résolut de ne mettre à la voile que lorsque le vent du sud soufflerait dans la matinée, comme de coutume, ce qui suffirait pour le conduire dans le canal, où le zéphyr ferait le reste. L'audacieux corsaire ne se doutait guère de ce qui s'était passé à terre depuis qu'il l'avait quittée, et il ignorait que Tommaso Tonti était aux aguets sur le havre, prêt à donner avis du

premier symptôme de départ qu'il apercevrait à bord du lougre.

Mais tandis que Raoul ne songeait à rien moins qu'au péril qu'il courait, Ithuel Bolt était bien loin de partager sa sécurité. *La Proserpine* occupait toujours toutes ses pensées comme l'objet d'une haine implacable. Il en détestait non-seulement les mâts, les voiles et tout le gréement, mais chaque individu, officier ou matelot, qu'elle portait, le roi au service duquel elle était, et la nation sous le pavillon de laquelle elle naviguait. Une haine active est la plus infatigable de toutes les passions; et ce sentiment tenait sans cesse l'attention d'Ithuel fixée sur toutes les chances qui pouvaient rendre la frégate dangereuse pour le lougre. Dans cette situation d'esprit, il lui parut possible que *la Proserpine* revînt chercher son ennemi à Porto-Ferrajo; et, la tête pleine de cette idée, il ne se coucha à neuf heures qu'après avoir donné ordre qu'on l'éveillât à une heure et demie, afin d'être à temps sur le qui-vive.

A peine fut-il levé, qu'il appela deux hommes de confiance qu'il avait avertis la veille, et descendant avec eux dans un léger canot qui avait été préparé d'avance, il s'éloigna du lougre en se servant d'avirons fourrés aux dames pour qu'ils fissent moins de bruit dans l'eau, et il se dirigea

vers la partie orientale de la baie. Quand il fut assez loin de la ville pour être à l'abri de tous les yeux, il changea de route afin de prendre le large. Il ne lui fallut qu'une petite demi-heure pour arriver à la distance qu'il jugea convenable, et il fit cesser de ramer. Il était alors à environ un mille au delà du promontoire, et un peu à l'ouest, de sorte qu'il avait en vue la fenêtre près de laquelle Griffin avait pris son poste.

La première chose qui frappa l'Américain, comme paraissant extraordinaire, fut la forte lumière d'une lampe placée à une fenêtre du second étage de la maison du gouvernement, et donnant sur la mer. Ce n'était pas la fenêtre près de laquelle le lieutenant anglais s'était établi; c'en était une qui était précisément au-dessus. Cette lampe y avait été placée pour avertir la frégate que Griffin était arrivé, et qu'il s'occupait de sa mission. Il était alors deux heures, et dans une couple d'heures l'aurore devait commencer à paraître. La brise de terre était alors assez forte pour qu'un bâtiment bon voilier, et dont la toile des voiles avait été resserrée par l'humidité de la nuit, pût filer environ quatre nœuds; et comme Capraja était à moins de trente milles de Porto-Ferrajo, *la Proserpine* avait eu tout le temps d'arriver à l'endroit où elle était alors, ayant levé

l'ancre dès que le soleil s'était couché et que les vapeurs du soir avaient couvert la mer.

Ithuel, ordinairement si bavard dans ses moments de loisir, devenait observateur silencieux quand il était occupé d'une affaire sérieuse. Ses yeux étaient encore fixés sur la croisée où une lampe pleine de l'huile d'olive la plus pure répandait une vive et forte clarté, quand il vit une lumière bleue briller à une autre fenêtre en dessous de la première, et il y aperçut un instant le corps d'un homme. Un mouvement d'instinct lui fit aussitôt tourner la tête vers la mer, et il était encore temps pour qu'il vît une autre lumière paraissant descendre dans l'eau comme une étoile qui file : c'était un fanal de *la Proserpine*, servant de signal, et qu'on descendait du haut d'un mât.

— Ah! de par le diable ! s'écria Ithuel, grinçant les dents, et secouant le poing du côté où cette lumière momentanée venait de disparaître ; je sais qui vous êtes, et je reconnais vos anciens tours avec vos fanaux et vos signaux de nuit. Mais voici ma réponse.

A ces mots, il toucha la mèche d'une des fusées dont il avait eu soin de prendre plusieurs avec lui, du bout allumé d'un cigare qu'il fumait. Elle prit feu et s'éleva assez haut pour être visible du pont du *Feu-Follet* avant de faire explosion. Griffin vit

ce nouveau signal avec surprise, et le capitaine Cuff ne sut qu'en penser, car il le voyait fort en avant de la lampe. Tommaso lui-même crut devoir quitter son poste pour aller en faire son rapport au colonel, qu'il avait ordre d'informer de tout ce qu'il pourrait voir d'extraordinaire. L'idée générale fut qu'un second croiseur était arrivé du côté du sud pendant la nuit, et qu'il faisait ce signal pour en avertir *la Proserpine*, qu'il s'attendait à trouver à la hauteur de cette île.

L'effet qu'il produisit à bord du *Feu-Follet* fut tout différent. La brise de terre d'Italie est un vent de travers pour les bâtiments qui sortent de la baie de Porto-Ferrajo, et deux minutes après l'explosion de la fusée, le lougre filait presque imperceptiblement, quoique à raison d'un ou deux nœuds, sous sa voile de foc et de tape-cul, vers le côté extérieur du port, le long des bâtiments près desquels il avait passé la veille. Ce mouvement commença précisément à l'instant où Tommaso Tonti venait de quitter son poste, et les sentinelles ordinaires du port avaient des consignes différentes. Ce petit bâtiment était si léger qu'un souffle d'air le mettait en mouvement, et rien n'était plus facile que de lui faire filer trois ou quatre nœuds sur une eau tranquille, surtout quand les replis comparativement vastes de ses

deux voiles majeures étaient déployés; ce qu'on fit dès qu'il fut hors de la vue de la ville, et sous les murs de la citadelle, les sentinelles qui étaient sur les remparts entendant le battement des voiles, sans savoir d'où venait ce bruit. En ce moment, Ithuel fit partir une seconde fusée, et le lougre y répondit en allumant un fanal à bâbord, après avoir pris les précautions nécessaires pour que la lumière n'en fût visible que d'un seul côté, celui d'où la fusée était partie. Cinq minutes après, l'Américain était sur le pont, et le léger canot fut hissé à bord aussi facilement que si c'eût été un ballon rempli d'air. Trompée par cette seconde fusée, *la Proserpine* montra alors son numéro par le moyen de fanaux réguliers, dans l'intention d'obtenir celui du bâtiment nouvellement arrivé, croyant que le promontoire cacherait ce signal aux bâtiments qui étaient dans la baie. Raoul apprit ainsi la position exacte de l'ennemi, et il ne fut pas fâché de voir qu'il en était déjà à l'ouest, ce qui lui permettait de doubler l'île encore une fois d'assez près pour être caché par les rochers A l'aide d'une excellente longue-vue de nuit, il put même voir la frégate. Elle était à environ une lieue de distance, sous toutes ses voiles depuis ses cacatois jusqu'en bas, et elle s'avançait vers l'entrée de la baie par la bordée de

bâbord; ayant fait ses calculs assez exactement pour se trouver au vent à l'entrée du port avec la brise régulière de terre. Raoul sourit à cette vue, et fit carguer sa grande voile. Une demi-heure après, il fit aussi carguer sa misaine, border tout plat le tape-cul, et mettre la barre dessous, et l'écoute de foc au vent.

Lorsque ce dernier ordre eut été exécuté, la clarté du jour commençait à poindre au-dessus des montagnes de Radicofani et d'Aquapendente. Le *Feu-Follet* était alors à environ une lieue à l'ouest du promontoire et par le travers de la baie large et profonde qui se trouvait de ce côté de la ville, comme nous l'avons déjà dit : il était déjà, de beaucoup, hors de la portée des batteries. Cependant le vent de nuit manqua, et il y avait toute apparence qu'il y aurait un calme le matin. Il n'y avait rien d'extraordinaire à tout cela dans cette saison, les vents qui viennent du sud étant habituellement légers et de peu de durée, à moins qu'ils ne soient accompagnés d'une rafale : il est vrai qu'à l'instant où le soleil parut, le vent du sud arriva; mais il était si faible, qu'il était à peine possible de maintenir le lougre en panne avec le cap au sud-ouest.

La Proserpine continua sa route jusqu'à ce que le soleil se fût assez avancé sur l'horizon pour

permettre aux vigies de la frégate d'apercevoir *le Feu-Follet*, qui la bravait en quelque sorte, à la distance d'environ une lieue et demie. Cette nouvelle mit tout l'équipage en mouvement; et ceux qui se trouvaient sous le pont y remontèrent à la hâte pour voir encore une fois un bâtiment si renommé par l'adresse avec laquelle il savait échapper à la poursuite de tous les croiseurs anglais dans cette mer. Quelques minutes ensuite, Griffin arriva à bord, décontenancé et désappointé. Le premier regard qu'il jeta sur son capitaine lui annonça un orage, car le commandant d'un bâtiment de guerre n'est pas moins sujet à être déraisonnable quand il ne peut obtenir ce qu'il désire que tout autre potentat. Le capitaine Cuff n'avait pas jugé à propos d'attendre sur le pont le retour de son second lieutenant, car dès qu'il avait appris qu'il arrivait sur un bateau parti du rivage, il s'était retiré dans sa chambre, en laissant ordre à M. Winchester, son premier lieutenant, de lui envoyer M Griffin dès qu'il aurait fait rapport de son retour.

—Eh bien! monsieur, dit le capitaine à Griffin, sans lui offrir une chaise, dès qu'il entra dans sa chambre, nous sommes ici; et là-bas, à trois ou quatre lieues de nous, est cet infernal ***Fiou-Folly!*** car c'était ainsi que la plupart des ma-

rins anglais prononçaient les mots *Feu-Follet.*

— Je vous demande pardon, capitaine, répondit le lieutenant, forcé de se défendre comme coupable, quelque injuste qu'il fût de le placer dans cette situation; mais ce n'est pas ma faute. Je suis arrivé en temps convenable, et j'ai eu une conférence avec le vice-gouverneur et un vieux magistrat aussitôt après mon arrivée. Mais Yvard m'avait prévenu, et j'ai eu à prouver qu'il leur avait fait cent mensonges avant de pouvoir entrer en besogne.

— Vous parlez italien comme un Napolitain, monsieur, et je comptais sur vous pour agir comme il le fallait.

— Pas tant comme un Napolitain, j'espère, capitaine, que comme un Toscan ou un Romain, répondit Griffin en se mordant la lèvre. Après une heure d'argumentation comme si j'eusse été un homme de loi, et après avoir exhibé tous mes documents, j'ai enfin réussi à leur faire comprendre qui j'étais, et ce qu'était ce lougre.

— Oui, et pendant que vous jasiez comme un avocat, maître Raoul Yvard a levé l'ancre fort à son aise, comme s'il entrait dans son jardin, afin d'y cueillir un bouquet pour sa maîtresse.

— Il n'est rien arrivé de cette sorte, capitaine.

Quand j'ai eu convaincu le signor Barrofaldi, le *vice-governatore*...

— Au diable tous les *vitché* et tous les governe-a-torré! Vous êtes à bord d'un bâtiment anglais, monsieur; parlez-moi donc anglais, quand même votre italien serait du toscan.

— Eh bien! capitaine, quand j'eus convaincu le vice-gouverneur que le lougre était français, et que notre frégate était anglaise, tout marcha au gré de mes désirs. Il voulait couler le lougre à fond sur ses ancres, mais...

— Et pourquoi diable ne l'a-t-il pas fait? Deux ou trois boulets de fort calibre auraient été une dose trop forte pour que ce lougre pût la digérer.

— Vous savez, capitaine, que vous avez toujours désiré de prendre le lougre, au lieu de le couler à fond; j'ai pensé qu'il serait honorable pour notre frégate d'avoir à dire qu'elle avait capturé *le Feu-Follet;* et d'après ces deux raisons, je m'y suis opposé. Je savais, d'ailleurs, que M. Winchester désirait être chargé d'en prendre le commandement pour le conduire en Angleterre.

— Oui, et que par ce moyen vous deviendriez premier lieutenant sur mon bord. Eh bien! monsieur, fallait-il donc le laisser échapper, pour ne pas le couler à fond?

— Nous n'avons pu l'empêcher, capitaine. J'a-

vais fait surveiller tous les mouvements du lougre par le meilleur marin de Porto-Ferrajo, comme tout le monde vous le dira ; j'ai fait les signaux convenus avec la lampe et les feux bleus, et la frégate y ayant répondu, j'étais convaincu que tout allait bien, quand...

— Et qui a fait partir ces fusées ici — à l'endroit où nous sommes en ce moment? Elles m'ont trompé, car j'ai cru que c'étaient des signaux de présence que me faisait soit *le Weasel*, soit *le Sparrow*. Quand je vis ces fusées, je me crus aussi sûr du *Fiou-Folly*, que je le suis de ma propre frégate.

— Oui, capitaine, ce sont ces fusées qui ont fait tout le mal; car j'ai appris ensuite que dès que la première eut été lancée, Raoul Yvard leva l'ancre, et sortit de la baie à aussi petit bruit que lorsqu'on sort d'un salon sans vouloir déranger la compagnie.

— Oui, il prit congé à la française, le sans-culotte, s'écria le capitaine, dont ce sarcasme adoucit la mauvaise humeur. Mais vous, Griffin, n'avez-vous rien vu de tout cela?

— Je n'appris cette affaire, capitaine, qu'en voyant le lougre filer le long des rochers, et en étant si près qu'on aurait pu y sauter; mais il était trop tard. Avant que ces fainéants de *far-*

nientés eussent eu tout le loisir de charger, bourrer, amorcer et pointer leurs pièces, il était hors de portée du canon.

— Fainéants quoi? demanda le capitaine.

— *Far-nientés.* Vous savez que c'est un sobriquet que nous donnons à ces faiseurs de sieste.

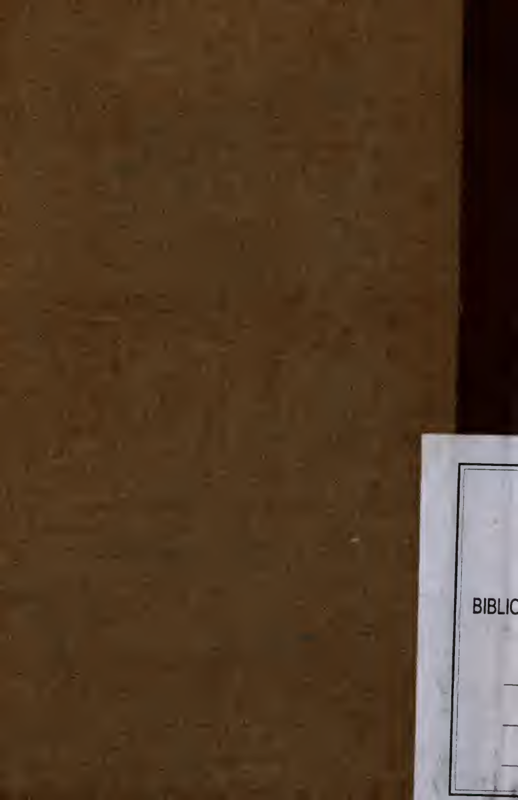
— Je ne sais rien de cela, monsieur Griffin, et je vous serai obligé de me parler toujours anglais. C'est une langue que je me flatte de savoir, et elle suffit à tous mes besoins.

— Et à ceux de tout le monde, capitaine. Je regrette de savoir l'italien, car sans cela je n'aurais pas eu ce déboire.

— Bon! bon! Griffin! quand une chose se présente par le mauvais bout, il ne faut pas la prendre tant à cœur. Venez dîner avec moi aujourd'hui, et nous causerons à loisir de cette affaire.

FIN DU TOME PREMIER.




BIBLIO